MAR 2 1921

28e Année | No 2 | 15 Janvier 1921

GENERAL LIBRARY
MAR 2 - 1921
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
X X X.	*France et Angleterre.*	225
Général **Buat**.	*Une Crise dans le Commandement allemand* (14-16). I.	244
Gérard **d'Houville**. . .	*Tant pis pour toi* (fin)	265
Edmond **Perrin**. . . .	*L'Enseignement secondaire en Alsace et en Lorraine.*	309
Jean **Giraudoux**. . . .	*Suzanne et le Pacifique* (fin)	330
Jacques **de Clausonne** .	*La Crise économique*	367
Paul **Souday**.	*Questions de Style.*	381
Henri **Bouché**.	*Images aériennes*	397
Étienne **Rey**.	*Don Juan et « l'Homme à la Rose »*	402
Henry **Bidou**.	*Parmi les Livres*	416
Louis-**Henry Destel** . .	*Les Émotions d'un Footballeur*	427

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

MARIE-ANTOINETTE
par **M. le marquis de Ségur.**

Ce livre est le récit de la vie de Marie-Antoinette depuis son enfance à la cour d'Autriche jusqu'à sa mort sous la Terreur. Les correspondances diplomatiques, les mémoires du temps et surtout les lettres échangées entre Marie-Thérèse et sa fille fournissaient à l'auteur une documentation abondante. Mais son talent lui a permis d'évoquer d'une manière singulièrement vivante l'image de la dernière reine de l'Ancien Régime. Son charme, le tragique de sa destinée portent le marquis de Ségur, non pas à l'indulgence, — il note sans réticences les défauts, les faiblesses, les fautes de la reine —, mais à cette sorte de sympathie qui seule peut donner la véritable intelligence d'une âme. Il démêle finement les causes de la formidable impopularité qui devait conduire Marie-Antoinette à l'échafaud, — et les responsabilités en cette matière de Mesdames et du duc d'Orléans. — Composés d'abord pour être lus à la *Société des Conférences*, les chapitres de ce livre tout en étant pleins de choses et sans hors-d'œuvre, gardent l'aisance, la fluidité et la chaleur de l'exposé oral.

L'ERREUR DU 16 AVRIL 1917
par **Charles Delvert** (Capitaine Delvert).

Le capitaine Delvert, — qu'il n'est pas besoin de présenter à nos lecteurs, — apporte aujourd'hui, dans le débat qui s'est élevé au sujet de l'offensive du 16 avril 1917, la déposition impartiale d'un témoin oculaire. Officier de liaison du G. Q. G. à l'une des armées d'attaque (la Ve), il s'est contenté de reproduire les données de son carnet d'officier de liaison tenu au jour le jour au cours même des événements. Ce livre est un livre d'histoire et non de polémique, que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la guerre voudront lire.

LA SYRIE
par **Jacques-J. Tabet.**

Voici un livre excellent sur un pays qui tient depuis quelque temps, parmi les problèmes de notre existence nationale, une place importante. M. Tabet connaît la Syrie de la meilleure façon, en homme qui en a parcouru l'étendue et a rencontré dans les cols du Liban plus d'un indigène qu'il lui fut profitable d'interroger. Il ne s'est toutefois pas contenté de cette vision directe : il a étudié le passé de cette région, chargée de gloire et de misère, mère de la plus haute religion et proie du Turc. Cette double documentation permet à l'auteur des vues originales et autorisées sur le présent et l'avenir de la Syrie, sur ses richesses, ses mines, son irrigation, sur les ressources intellectuelles de ses habitants. Sa conclusion est optimiste, d'un optimisme motivé.

LE PÈRE HYACINTHE DANS L'ÉGLISE ROMAINE (1827-1896)
par **Albert Houtin.**

L'éclosion, l'épanouissement et les crises d'une grande âme religieuse sont, de tous les sujets qui peuvent tenter un biographe et un historien, le plus attrayant peut-être et le plus noble. Il est rare qu'on dispose, pour pénétrer jusqu'aux replis les plus intimes et les plus secrets d'un cœur passionné, scrupuleux et sincère, d'une masse aussi riche de documents certains qu'a pu le faire M. Houtin, dans la belle et vivante étude qu'il nous donne de la vie du Père Hyacinthe. Le grand orateur s'est remis lui-même tout entier, avec une pleine sincérité et une absolue confiance, aux mains de l'ami éprouvé qui devait être son biographe. Il lui a donné le journal où il avait inscrit quotidiennement, sans flatterie et sans mensonge, ses espérances, ses rêves, ses épreuves, ses angoises, ses déchirements ; il lui a donné la masse énorme de ses papiers personnels, ses notes de lecture, sa correspondance. Il savait que son ami s'acquitterait avec délicatesse, avec respect, avec piété, de la tâche qu'il assumait. Il est mort trop tôt pour s'assurer à quel point son attente est aujourd'hui fidèlement remplie. — Ce premier volume raconte les années de formation, de ferveur et d'éclat, jusqu'aux grandes prédications de 1865, 1867 et 1868, et la crise tragique de 1869. Il est à souhaiter que l'auteur nous donne, avec une égale profusion de documents, avec un égal souci d'exactitude et d'équité pour la douloureuse destinée de ce grand cœur, l'histoire de l'homme et de son œuvre après la rupture avec l'Église de Rome.

LES ORIGINES DE LA POÉSIE FRANCAISE ET LA RENAISSANCE
par **Henri Chamard**

« Il y a deux choses que nous ne devons plus croire : la première, c'est que rien du moyen âge ne se soit prolongé dans la Renaissance ; et la seconde, c'est que rien n'ait amené, préparé la Renaissance durant le moyen âge, longtemps avant le XVIe siècle. » Ce texte de Petit de Julleville, que M. H. Chamard a mis comme épigraphe à son livre, en résume l'esprit. L'auteur s'est attaché à doser, dans cette réalité si complexe de l'humanisme, la part de toutes les influences : dans ce concert où dominent les voix de l'antiquité et de l'Italie, il a su distinguer la note persistante de notre génie gaulois. En outre, il a donné un substantiel résumé des travaux du XIXe siècle français sur la Renaissance.

FRANCE ET ANGLETERRE

Le voyage de M. Georges Leygues à Londres a marqué, dans les relations franco-britanniques, une détente dont se sont réjouis tous ceux qui, des deux côtés de la Manche, avaient conservé une claire vision des intérêts permanents de leur pays, et qui ne pouvaient assister sans anxiété au développement de certaines campagnes de presse ; ils voyaient à la même place où, deux ans plus tôt, on célébrait la gloire de M. Lloyd George, accuser le chef du Gouvernement britannique d'être, sinon l'instigateur, au moins le complice d'une campagne antifrançaise, cependant que, outre-Manche, la presse libérale se déchaînait contre la politique belliqueuse de la France, et que les *Daily News* s'unissaient au *Daily Herald* pour invectiver contre notre Gouvernement « réactionnaire ». L'opinion, d'ailleurs, dans sa masse, demeurait indifférente et ne paraissait pas mesurer la gravité de l'heure ; elle s'éveille à peine à la réalité. Serait-ce que, trempé par les épreuves de cinq années, confiant dans son étoile, assuré de sa force, notre peuple, comme le prétendait hier le *Börsen-Courier* de Berlin, envisage avec indifférence la perspective d'un « splendide isolement » de la France dans le monde ?

Il y a quelques semaines, un important organe libéral de la province anglaise, la *Yorkshire Post*, demandant que l'on fît la lumière sur l'état réel des relations franco-britanniques, énumérait tous les points du monde et les multiples incidents

où apparaissait le désaccord entre les frères d'armes d'hier : Syrie, Russie du Sud, Pologne, Haute-Silésie, Dantzig, la liste était longue : on aurait pu l'allonger encore. A la vérité, il serait presque plus facile de dire sur quel point de la planète les intérêts des deux pays ne se heurtent pas. La Conférence de Londres a heureusement permis de régler quelques litiges; ce serait se payer de mots que de croire qu'elle a fait disparaître les causes permanentes de conflits.

La crise est publique, le désaccord est patent : à nier l'une, à chercher à masquer l'autre sous des formules équivoques, on les aggravera nécessairement ; aussi bien, ce n'est pas en se refusant à regarder en face la vérité que l'on découvrira le remède à un mal dont périra, si l'on n'y prend garde, l'alliance entre deux peuples dont seule l'union étroite peut assurer la paix au monde. La cordialité des conversations de Londres, le ton des commentaires qu'elles ont provoqués, l'émouvante campagne oratoire de Lord Derby prouvent cependant qu'il n'est pas trop tard pour sauver une alliance cimentée par le sacrifice de plus de deux millions d'hommes. L'Angleterre n'a pas oublié ce qu'elle doit à la France : M. Lloyd George aime à rappeler que le maréchal Foch a sauvé deux fois l'Empire, à Ypres et à Amiens ; aucun Anglais n'est indifférent à la gloire de Verdun, et pour attester la fidélité du souvenir britannique, il devrait suffire d'évoquer l'aide généreuse que les villes groupées par la *British League of Help* que préside Lord Burnham, propriétaire du *Daily Telegraph*, apportent à l'œuvre de notre reconstruction. De son côté, la France sait ce que fut l'aide anglaise durant quatre ans de guerre : en allant saluer à Boulogne le cercueil du guerrier inconnu, le maréchal Foch avait conscience d'être l'interprète de notre commune pensée. On peut, si on le veut, sauver l'alliance franco-britannique. On le peut, donc on le doit.

***

Il a fallu l'affaire du paragraphe 18, désormais fameux, pour nous ouvrir les yeux. En apprenant par les journaux de Londres que l'Angleterre renonçait à exercer certains des droits que lui reconnaît le Traité de Versailles, ou, plus préci-

sément, qu'elle n'entendait pas, si elle croyait devoir faire usage de ses droits, les invoquer pour confisquer éventuellement les dépôts allemands dans les banques britanniques ou les marchandises allemandes à bord de navires anglais [1], en apprenant que notification de cette décision avait été faite à Berlin avant de l'être aux gouvernements alliés, nous avons brusquement découvert qu'il ne suffisait pas de réclamer l'exécution intégrale du Traité pour enchaîner nos alliés à la stricte observation de cette formule magique; nous avons soudain appris que, pour empêcher la révision du Traité, il ne suffit pas que nous y soyons opposés ; nous avons appris — ce que Spa aurait dû cependant déjà nous révéler — qu'une attitude négative ne suffit pas à nous assurer le bénéfice des droits inscrits à notre profit dans l'Acte de Versailles. Mais l'affaire du paragraphe 18 est plus grave encore que les incidents de Spa : à Spa, les Alliés causaient entre eux et discutaient les concessions à faire à l'Allemagne ; ici, ils ne causent plus, l'un d'eux « notifie ».

L'on voudrait penser qu'il y a là un hasard et que les ambitions des banquiers de la City, désireux de conserver à la place de Londres sa suprématie mondiale, sont cause de tout le mal. Et voilà que ce pieux espoir nous est interdit. Avec une honorable franchise, mais une parfaite brutalité, un publiciste anglais a pris la peine de nous expliquer [2] que le Gouvernement britannique a pris « le taureau par les cornes », et décidé d'agir sans la collaboration de la France, parce qu'il était « exaspéré » des retards interminables survenus dans la question du règlement de l'indemnité allemande. M. Glasgow est le porte-parole d'une partie, fort remuante,

1. On sait qu'aux termes du paragraphe 18 de l'Annexe II à la Partie VIII du Traité, l'Allemagne s'engage « en cas de manquement volontaire à ses engagements » de sa part, à ne pas considérer comme des actes d'hostilité telles mesures auxquelles les Alliés croiraient devoir recourir. C'est une question de savoir si le paragraphe 18 vaut pour les « manquements volontaires » à une clause quelconque du Traité ou seulement à une clause de la Partie VIII. La première interprétation a toujours été celle du Gouvernement français ; l'Allemagne en a toujours contesté la légitimité. A Bruxelles, la Délégation allemande vient de demander l'application pour tous les pays alliés de la déclaration britannique, encore généralisée et étendue à tous les avoirs privés allemands en territoire allié.

2. M. Georges Glasgow, dans l'*Europe Nouvelle* du 7 novembre.

de l'entourage de M. Lloyd George ; nous voilà donc dûment avertis. C'est parce que le Gouvernement français, abandonnant la politique inaugurée à Spa, hésite à se prêter à la révision du Traité sur le chapitre des réparations, que le Cabinet de Londres, sur un point qui touche aux intérêts commerciaux de l'Angleterre, entreprend tout seul l'œuvre de révision. M. Glasgow ajoute qu'il nous faut choisir : ou nous raccrocher obstinément au Traité et rompre avec l'Angleterre, ou suivre l'Angleterre et réviser le Traité.

Je veux bien que M. Glasgow exagère, que ce familier de Downing Street pousse à l'extrême des idées qu'il a pu entendre exprimer par tel ami influent du Premier Ministre, et qu'il veut peut-être nous faire peur... Il serait cependant d'autant plus imprudent de négliger ce symptôme qu'une récente lettre ouverte à M. Poincaré, que M. Gardiner a publiée dans les *Daily News* du 3 novembre, vient de préciser fort bien les griefs des radicaux anglais à notre égard. Le lecteur nous pardonnera ce qui, dans l'énoncé de ces griefs, offense son patriotisme ou son sentiment de la justice : l'heure n'est plus où l'on avait le devoir de dissimuler sous des fleurs les dissentiments entre alliés.

***

M. Gardiner attendait de la paix l'instauration d'un ordre nouveau fondé sur la collaboration de toutes les nations. Aujourd'hui, il a perdu ses illusions : la politique de Paris, l'emportant sur la politique de Washington, a fait dévier la paix dans les voies de la vengeance. L'appui britannique sans doute a été acquis à cette œuvre néfaste, mais c'est la France qui a tout conduit. Le but qu'elle poursuit est d'ailleurs fort simple ; il s'agit de détruire l'Allemagne, politiquement et économiquement : on la menace d'une indemnité dont, volontairement, on ne détermine pas le chiffre, on lui a enlevé la Sarre, on travaille à la dépouiller de la Haute-Silésie, demain on lui arrachera la Ruhr dont on répartira le charbon de manière à favoriser un mouvement séparatiste des États du Sud ; tous les moyens sont bons pour empêcher le relèvement de l'Allemagne.

Sur les ruines de la Germanie, la France édifie l'impérialisme le plus audacieux que le monde ait encore vu ; les missions militaires françaises sont partout et nous travaillons à enserrer l'Europe dans un vaste réseau d'alliances militaires. C'est la France qui pousse la Pologne aux aventures, comme elle est responsable de la tentative de Wrangel. Des sociétés françaises contrôlent les usines Skoda ; nous lions partie avec la Hongrie, militariste et monarchiste [1] ; par la convention militaire qu'elle a accepté de signer, la Belgique devient en fait un protectorat français : c'est la France qui sera désormais la véritable maîtresse d'Anvers, et l'on sait quelles craintes séculaires éveille en Angleterre le nom d'Anvers !

Où cette politique nous mènera-t-elle? A l'isolement, en Europe, et l'édifice ainsi construit s'écroulera « au premier souffle des réalités de la vie européenne ». Car l'Europe veut vivre, l'Angleterre veut vivre ; elle ne le peut que par le commerce, avec tous les pays, avec la Russie comme avec l'Allemagne et M. Lloyd George, en eût-il le désir, serait incapable de s'opposer à ce courant. A la France de dire si elle comprend cette situation et si, à la politique du sabre, elle est prête à substituer la politique de la Société des Nations. Donnera-t-elle elle-même le signal de l'avènement des temps nouveaux en tendant à Genève la main aux ennemis d'hier?

Ainsi parle M. Gardiner. Nous avons le droit de trouver injuste et inexact ce réquisitoire passionné auquel M. Poincaré a fait une réponse éloquente : il reste — et c'est ce qui est grave — que ces idées ne sont pas l'apanage de l'écrivain. Plusieurs des amis de M. Lloyd George ne sont pas loin de professer la même doctrine — et on les a entendus parfois tirer de ces accusations la conclusion que l'article des *Daily News* hésite à formuler : le moins que puisse faire l'Angleterre, c'est de se désintéresser de la cause française en Europe, voire même des affaires du continent : laissons des gouvernements grisés par la victoire ou par l'ardeur de la jeunesse multiplier les intrigues et attiser les conflits ; l'Angleterre a mieux à faire ; l'Empire britannique ne s'identifie pas avec l'Europe.

1. M. Gardiner, dans son indignation, brouille les chiffres : le Traité de Trianon autorise la Hongrie à conserver une armée de 35 000 hommes ; M. Gardiner croit que l'armée hongroise sera de 350 000 hommes !

Des malentendus, des équivoques, des fausses manœuvres ne suffisent pas à expliquer comment, moins de deux ans après l'armistice, pareil état d'esprit a pu se créer et se répandre outre-Manche. Au fond du désaccord franco-britannique, il y a quelque chose d'infiniment plus grave et d'infiniment plus profond. L'accident cependant a joué son rôle. Faisons-lui donc sa part d'abord.

*
* *

L'on entend faire ici œuvre d'historien, et l'auteur de ces lignes supplie le lecteur de croire que toute arrière-pensée de polémique personnelle lui demeure étrangère. Force lui est bien cependant de constater que l'élection présidentielle de janvier 1920 fut interprétée par les milieux politiques anglais comme le prélude, de notre part, d'un relâchement volontaire de l'Entente cordiale. Ils avaient tort, incontestablement ; mais on doit avouer que leur méprise était singulièrement facilitée par la campagne menée chez nous contre les auteurs du Traité : la presse comparait les avantages que la paix de Versailles assurait à l'Angleterre et les périls et les embarras où elle nous laissait ; certains politiciens français, dont les brutalités verbales n'avaient d'ailleurs d'autre objet que de masquer la timidité intellectuelle, tenaient des propos qui prêtaient, à tout le moins, à des malentendus, et n'est-il pas vrai que l'on entendit dire dans les couloirs du Palais-Bourbon que M. Lloyd George avait fait le voyage de Paris pour imposer M. Clemenceau au choix de l'Assemblée nationale et que pareille pression était intolérable? Si le Premier britannique conclut de tous ces propos que les Français ne l'aimaient guère, il se trompait, sans doute, mais son erreur était excusable. « Les Français ont brûlé Jeanne d'Arc », s'écria-t-il, en apprenant le vote de Versailles ; ce n'était qu'une boutade, mais les pourparlers, alors près d'aboutir, pour la conclusion d'un emprunt français à Londres, furent interrompus : ils viennent à peine d'être repris.

Conscient des services que M. Clemenceau, aux heures du plus grand péril, avait rendus à la cause des Alliés, M. Lloyd

George acceptait que, « lui vivant », Paris fût la capitale de l'Entente ; mais son orgueil ne pouvait faire cette concession à aucun autre : la disparition du « Tigre » de la scène politique devait nécessairement marquer le relâchement des liens personnels entre les chefs des deux Gouvernements. D'aucuns, soucieux d'en revenir « aux méthodes diplomatiques », s'en réjouirent : ils ne prouvaient ainsi que leur méconnaissance du caractère du Premier Ministre britannique et des conditions nouvelles de la politique anglaise.

M. Keynes, dans son livre fameux, s'il a évité de nous donner un portrait de M. Lloyd George qui fît pendant à ses vigoureuses esquisses de M. Clemenceau et du Président Wilson, a noté cependant quelques-uns des traits qui frappent le plus quiconque a pu approcher le maître de l'Angleterre. Il nous le montre « examinant la compagnie avec six ou sept sens que ne possèdent pas les hommes ordinaires », « jugeant les caractères, les motifs et les impulsions du subconscient », « percevant ce que chacun pensait et même ce que chacun allait dire », « ordonnant avec un instinct télépathique l'argument ou la pensée qui s'adapteront le mieux à la vanité, à la faiblesse ou à l'égoïsme de son interlocuteur ». Il n'a rien dit, par contre, de la prodigieuse émotivité de ce Celte, qui reconnaît pour guide le sentiment bien plus que la raison, — accessible aux entraînements de la seule sympathie, indifférent aux dossiers et aux chiffres, mais sensible aux arguments personnels, aux images et aux comparaisons, — et qui ne comprend les problèmes politiques que si un homme ayant sa confiance, lui en a fait vivre l'importance. Quelqu'un qui ne l'aime guère et qui a porté sur lui des jugements d'une extrême sévérité, a dit qu'il était un illustre exemple de la valeur comme des dangers de la sensibilité [1]. Qu'un pareil caractère déroute et surprenne les Anglais de vieille roche, on le comprend ; on conçoit moins qu'un Français ne se sente pas invinciblement attiré par cette âme étrange dont il peut, mieux que personne, découvrir les ressorts secrets ; auprès de M. Lloyd George,

1. L'auteur anonyme de *The mirrors of Downing Street*. Sous ce titre viennent d'être réunis en volume, après avoir paru dans un quotidien londonien, quelques rapides, mais remarquables, essais sur les principaux hommes politiques anglais.

un Latin ou un Celte se sent tout de suite, sinon en confiance, au moins en communion.

On aimerait s'attarder à étudier l'homme... Ces quelques traits suffisent à marquer l'importance qu'a, dans la politique anglaise d'aujourd'hui, le contact personnel avec le maître de l'heure. Les Londoniens le savent, qui disent que l'homme le plus puissant d'Angleterre est celui qui a parlé le dernier à M. Lloyd George...

Or, entre le Premier britannique et le nouveau chef de la politique française, le premier contact devait être difficile : la logique de l'un s'accommodait mal des brusques impulsions de l'autre, celui-ci voulait des images, celui-là ne connaissait que les chiffres, l'un ne prêtait attention qu'à l'argument vivant, l'autre qu'aux pièces de son dossier. Ajoutez que M. Lloyd George, s'il comprend le français, ne le parle pas et que M. Millerand ignore l'anglais.

Il n'y eut donc pas tout de suite, — pourquoi le nier? — entre les deux hommes dont la collaboration intime était nécessaire pour la paix du monde, les rapports de pleine confiance que l'on aurait pu souhaiter. Il n'en est que plus remarquable de constater que, au bout de quelques semaines, si M. Lloyd George était souvent dans les conférences l'adversaire tenace de M. Millerand, il ne manquait jamais une occasion de rendre hommage à son caractère; tout en se félicitant d'être moins « impitoyablement logique » que son interlocuteur, il se plaisait, à Spa, à louer son « bon sens » comme il respectait sa loyauté. Mais il n'exista jamais entre eux cette chaude sympathie qui donne toute leur valeur aux raisons de la politique.

*
* *

L'élection de Versailles avait créé un malentendu ; l'occupation de Francfort, au début d'avril, suscita un incident ; après dix mois, elle reste un épisode décisif parce qu'elle a accrédité auprès de l'opinion anglaise certains préjugés sur notre politique et parce qu'on l'invoque encore pour justifier outre-Manche toutes les manœuvres qui peuvent être tentées contre l'alliance franco-britannique.

Beaucoup d'Anglais, et peut-être M. Lloyd George lui-même, virent dans ce que M. Millerand appelait une « prise de gage », le premier acte de la grande opération que le maréchal Foch avait un jour exposée au Conseil Suprême, alors qu'on discutait les moyens de venir à bout d'une éventuelle résistance allemande, je veux dire l'occupation de la ligne du Main, prélude de la séparation du Nord et du Sud, du morcellement des Allemagnes. Nous nous étonnons de ces soupçons : pour les empêcher de naître, il eût été nécessaire que l'on prît la peine d'expliquer à l'Angleterre le but que nous poursuivions ; — on y songea trop tard. Lorsque Londres se plaignit de n'avoir pas été informée à l'avance de nos intentions, Londres avait tort sans doute, mais certains, chez nous, n'avaient-ils pas, en effet, cherché à brusquer les choses? L'on a pu dissiper le malaise, expliquer — ce qui était vrai — que la France agissait dans l'intérêt commun, l'on a pu échanger des notes où les deux Gouvernements se sont mutuellement engagés à ne pas entreprendre d'action isolée pour assurer l'exécution du Traité : l'impression a subsisté que Paris avait rompu le pacte de 1914 et que la France avait pris, sans s'être consultée avec ses alliés, une initiative susceptible des plus graves complications. Nous pouvons reprocher à l'Angleterre beaucoup de choses depuis six mois ; il serait peu équitable d'oublier l'argument que nous lui avons fourni contre nous-mêmes. De la même manière, si, dans l'affaire polonaise, nous avons pu faire grief à Londres de fâcheuses initiatives, nous avons, à notre compte, la triste affaire Wrangel...

Ce fut le grand mérite de M. Millerand de dissiper, par l'accent de loyauté qu'on perçoit dans chacune de ses paroles, les soupçons que les propos de certains Français et le langage d'une partie de notre presse avaient fait naître outre-Manche. Après l'affaire de Francfort, le premier contact, à San Remo, avec M. Lloyd George avait été pénible : quelques franches explications éclaircirent l'atmosphère ; elles dissipèrent les préventions personnelles ; elles ne pouvaient faire cesser entre les deux politiques un désaccord dont les causes étaient beaucoup plus profondes.

L'entente diplomatique a pu, à certaines heures, faire illusion ; à Hythe et à Boulogne, on a pu penser que l'identité

de vues était complète ; on a vu à Spa qu'il n'en était rien. Sur la question allemande comme sur la question russe, et, à un moindre degré, comme sur la question orientale, la France et l'Angleterre ont des vues différentes ; des ententes, telles que celle qui a été obtenue au début de novembre, — au prix de quelles peines ! — sur la procédure à suivre pour la fixation de la dette allemande, n'ont de valeur que par le répit qu'elles nous laissent pour prendre conscience du problème et pour en préparer la solution.

***

Il n'y a pas deux problèmes : l'un russe, l'autre allemand[1] ; il y en a un seul, le problème européen, à propos duquel s'affrontent deux conceptions de la paix du continent. Ce n'est donc ni hasard, ni dépit, si, au moment même où la reconnaissance de Wrangel creusait entre les deux alliés un fossé plus profond que ne l'avait fait l'occupation de Francfort, la France se refusait à aller discuter à Genève la question des réparations. La logique de nos maîtres, cette « impitoyable logique », que M. Lloyd George se réjouit d'ignorer, n'était pas en défaut.

Mais faut-il s'étonner qu'en présence du même problème, ayant sous les yeux le même spectacle, l'Angleterre ne « réagisse » pas comme nous ?

Un pays a souffert des maux dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'Histoire ; après cinq ans d'une lutte où, à maintes reprises, il fut près de succomber, il a vu tout à coup, et avant même qu'il eût pris conscience de sa supériorité, son adversaire s'effondrer, ses armées se sont installées sur la terre allemande, mais, pour arriver au Rhin, elles ont vu se dérouler le spectacle de la dévastation de nos plus riches provinces ; la frontière franchie, le soldat français a trouvé des campagnes intactes, des cheminées fumantes, des villes paisibles ; il sait qu'au delà du Rhin l'Allemand a souffert dans son corps mais qu'il n'a pas souffert dans ses biens et que l'organisation

1. On ne parle pas ici, en dépit de son importance, de la question d'Orient ; la politique britannique en Asie inspire d'autres considérations sur lesquelles il a paru préférable, pour la clarté de cet exposé, de ne pas insister.

de travail est intacte. Et comme la victoire, qui a pourtant refait l'unité de la patrie, ne nous a pas donné du même coup les satisfactions matérielles qu'on nous avait follement laissé espérer, comme la gloire « n'a pas payé », le Français ne se sent pas victorieux. C'est parce que la France ne se sent pas victorieuse qu'elle épie avec tant d'inquiétude tout ce qui se passe outre-Rhin, qu'elle ne croit pas encore le cauchemar dissipé, pour de longues années au moins, qu'elle attribue tous ses embarras à l'obstruction faite par l'Allemagne à l'exécution du Traité de Paix, et que la possibilité de la reconstruction prochaine d'une Allemagne pangermaniste la hante : pour se persuader qu'il tient la victoire, le Français doit se répéter que le vainqueur a des droits dont il ne doit rien rabattre. En même temps, par une contradiction dont il y a d'autres exemples dans notre histoire, nous avons conscience de notre force : le calme avec lequel le pays a déposé le harnais de la guerre pour prendre l'équipement de la paix, nous persuade que les ressources de sain équilibre et d'énergie magnifique dont la France depuis dix siècles a donné tant de preuves ne sont pas épuisées. Nous voyons les plus puissantes nations industrielles du monde menacées d'une crise dont nul ne peut encore prévoir les conséquences; l'Empire russe se débat dans l'anarchie, mais nous gardons la confiance qu'appuyée sur ses solides traditions paysannes, la France, elle, triomphera de difficultés où d'autres succomberont peut-être.

Combien différente est la situation de l'Angleterre ! Si lourdes qu'aient été au cours de la guerre ses pertes en vies humaines, si durement qu'ait été éprouvée sa marine marchande, la paix l'a payée. Elle sait qu'elle est maintenant en Europe la seule puissance commerçante ; sa suprématie industrielle est, pour longtemps, incontestée ; la flotte de guerre allemande n'existe plus. Du coup qu'il a reçu, l'ennemi d'hier ne pourra se remettre que dans de longues années ; pourquoi ne pas lui tendre la main? La morale chrétienne commande le pardon des injures, et l'intérêt coïncide avec le devoir. L'Europe ne peut se remettre de la crise qu'elle vient de traverser sans la collaboration de tous ; il n'est pas d'efforts qu'on doive décourager ; le travail de chacun est indispensable. Mais comment se remettre au travail si le

cliquetis du sabre français vient à chaque instant troubler le labeur pacifique des peuples?

Le point de vue « britannique » coïncide d'ailleurs avec le point de vue « européen ». La richesse de l'Angleterre est fondée sur l'industrie et sur le commerce : comment exporter, comment donner du travail à un peuple d'ouvriers si l'Europe reste trop pauvre pour acheter les produits des usines de Lancashire? L'Allemagne était un de nos meilleurs clients, comment achètera-t-elle nos étoffes si les Français, impitoyables, la saignent à blanc? L'ouverture du marché russe ne peut avoir pour conséquence l'abaissement du prix de la vie qu'on avait d'abord espéré ; il n'y a rien à acheter là-bas. Mais on peut y vendre — contre de l'*or* — des locomotives et des automobiles. C'est en ravitaillant les Soviets et en ménageant Berlin que l'Angleterre échappera au bolchévisme. Il y a déjà 400 000 chômeurs à Londres : cela suffit.

La raison conseille donc la modération : de pressants intérêts la commandent. La Grande-Bretagne a deux guerres à soutenir : à ses portes, la guerre d'Irlande exige un corps expéditionnaire de 80 000 hommes ; il y en a le double en Mésopotamie pour étouffer l'insurrection arabe ; la mission Milner n'a pu apaiser l'Égypte ; les bolchévistes ont pris pied en Perse ; l'Inde acquiert chaque jour davantage la conscience d'elle-même et de sa force.

Au moment où se produit cette crise redoutable, les fondements mêmes de l'édifice de la grandeur britannique sont minés. L'agitation sociale revêt un caractère nettement révolutionnaire ; les sans-travail des faubourgs de Londres occupent des bâtiments publics et y hissent le drapeau rouge ; les chefs des Trade-Unions proclament qu'il s'agit maintenant pour eux de conquérir le pouvoir politique et la grève des mineurs comme celle des cheminots témoigne de la ténacité disciplinée et de l'esprit de sacrifice de la classe ouvrière.

Un Gouvernement qui doit faire face à pareille situation ne peut nourrir qu'une médiocre sympathie pour une politique qui risquerait de provoquer dans l'Europe Centrale de nouveaux ébranlements, et pour les initiatives ou les ambitions démesurées de jeunes États, encore mal assis sur leurs bases. Politique à courte vue, disons-nous : peut-être. mais la gran-

deur anglaise est faite de décisions inspirées par les conseils de l'opportunisme...

Il y a donc quelque naïveté — ou quelque mauvaise foi — à s'étonner que l'Angleterre se déclare contre celles de nos initiatives qui lui paraissent propres à rallumer des incendies mal éteints ; il n'est pas bon pour la paix de l'Europe que l'on parle toujours de recourir contre l'Allemagne à des moyens de contrainte ; et, pour apaiser les esprits, il ne faut pas leur donner des espérances illusoires. Proclamer que l'Allemagne devra payer 400 milliards de marks or, c'est peut-être éprouver la satisfaction du juge intègre qui prononce une sentence, mais est-il bien utile d'entretenir dans les masses d'aussi pitoyables illusions?

Le Français se récrie contre les sophismes de l'égoïsme satisfait. Et il est bien vrai que ce raisonnement paraît faire bon marché de nos misères. Qui peut cependant prétendre que notre situation financière ne serait pas meilleure, si nous avions accepté en 1919 le forfait que l'Angleterre et l'Amérique nous offraient? Toute proposition concrète, pratique, doit-elle être nécessairement considérée par nous comme une trahison?

La leçon de Spa devrait pourtant nous éclairer.

***

On ne risque guère de se tromper en définissant en ces termes la politique que M. Millerand a entendu suivre à Spa et que, à San Remo même, il avait déjà esquissée : afin d'obtenir de l'Allemagne l'exécution des clauses essentielles du Traité, il est indispensable de substituer aux menaces vagues qui y sont contenues, des sanctions précises, jouant dans des cas déterminés ; pour atteindre ce but, des concessions sur d'autres points du Traité seront peut-être nécessaires ; peu importe, si les résultats essentiels sont obtenus.

Qu'on puisse condamner une politique aussi réaliste, voilà qui semble inconcevable à l'esprit anglais : depuis l'affaire de Francfort, rien n'a autant ancré dans les cervelles anglaises la conviction que nous cherchions systématiquement à provoquer une crise, comme l'attitude de notre Parlement et de notre presse au lendemain de la Conférence de Spa.

Après six mois écoulés, il est permis de constater que la politique de Spa était la bonne : c'est parce que le Protocole du 9 juillet prévoyait comme sanctions l'occupation de la Ruhr que, au 1er octobre, l'armée allemande était réduite à 150 000 hommes, alors que, pendant les six mois précédents, les efforts de la Commission de Contrôle s'étaient heurtés à l'inertie générale, c'est parce que le même Protocole exigeait le désarmement immédiat de la population civile sous peine de la même sanction que fusils et mitrailleuses ont commencé à sortir des cachettes où on les dissimulait [1].

De même, s'il est vrai que les Alliés se sont contentés de 2 millions de tonnes de charbon par mois, alors que le Traité leur donnait le droit d'en réclamer plus de 3 millions, on doit du moins reconnaître qu'ils les ont reçues tandis que, pendant les cinq mois précédents les mises en demeure de la Commission des Réparations ne nous avaient procuré qu'une fourniture mensuelle de moins d'un million de tonnes. La modération nous a permis d'obtenir de nos alliés la menace de sanctions que le Traité ne prévoyait pas ; devons-nous garder rancune à l'Angleterre de nous avoir engagés dans cette voie? On répond — sans se demander ce qu'il serait advenu de nous si le charbon allemand nous avait manqué — que M. Lloyd George nous a imposé le versement d'une prime de 5 marks or par tonne et que nous avons accepté d'autre part de faire à l'Allemagne des avances qui ont pour effet de nous faire payer le charbon allemand à un prix égal au prix du charbon anglais. Nous fûmes, répète-t-on, les mauvais marchands de cette affaire pour le plus grand avantage de l'industrie et des charbonnages britanniques et pour le plus grand dommage de notre propre industrie.

Il est possible qu'en effet les modalités de l'accord de Spa furent fâcheuses : mais dans les circonstances où a été signé le Protocole, on a le droit d'affirmer que son principe n'était pas mauvais.

1. Le fait que les gardes d'habitants subsistent encore ne va pas à l'encontre de notre thèse. *Tout* n'a pas été obtenu en temps utile ; mais *tout* le sera si l'Allemagne garde le sentiment que les Alliés sont unis et si la menace de sanctions reste suspendue sur sa tête.

Ceux qui furent les témoins des longs débats où les Alliés discutèrent entre eux la question du charbon, racontent que M. Lloyd George tint à peu près ce langage : vous avez besoin de charbon et les Allemands n'en livrent pas ; ils ne s'exécuteront que sous la menace d'une sanction; la seule sanction efficace est l'occupation de la Ruhr ; je consens à cette occupation, mais vous ne devez pas vous dissimuler qu'elle peut engendrer des conséquences redoutables. Si demain le sang coule, je ne veux pas que la propagande allemande puisse répandre parmi les mineurs anglais la nouvelle que leurs camarades allemands, pour avoir refusé de livrer à l'Entente le charbon à un prix inférieur au prix mondial, connaissent les duretés d'une occupation étrangère ; je n'accepte de recourir à cette mesure extrême que si le droit est pour nous, non pas le droit strict que le Traité nous donne, mais le droit que proclame la conscience des peuples.

Parce que ce langage coïncidait avec les intérêts de l'industrie anglaise, sommes-nous fondés à nier qu'il contînt une large part de vérité, tout au moins, qu'il fût l'écho de préoccupations respectables? et ne faut-il pas beaucoup d'assurance pour affirmer *a priori* que l'Angleterre s'est faite en l'occurrence l'avocat de l'Allemagne ?

***

Nos doctrinaires répondent, d'un ton méprisant, qu'il est regrettable que de misérables considérations de politique intérieure interviennent ainsi lorsque les intérêts vitaux de la France et de l'Europe sont en jeu. L'objection est surprenante lorsqu'on se rappelle que l'incertitude de notre politique des réparations depuis six mois s'explique par des considérations aussi misérables ; elle surprend plus encore par la méconnaissance qu'elle témoigne des conditions actuelles de la vie politique anglaise.

La guerre a achevé la désagrégation des grands partis et brisé les vieux cadres ; pour mener la lutte contre l'Allemand, M. Lloyd George avait fait appel à tous; la fortune du Cabinet de coal tion a porté aux partis historiques le coup décisif ; à vrai dire, ils n'existent plus. Il n'y a plus que des groupes et

les dénominations qui subsistent ne correspondent à aucune réalité ; entre un conservateur « cécilien » et un tenant du libéralisme, selon la formule de M. Asquith, il existe plus d'affinités qu'entre un « cécilien » et un « carsonien ». C'est dans la politique britannique, une véritable révolution, et le chef du Gouvernement se voit contraint de tenir un compte bien plus grand dans ses décisions des intentions ou des préférences de tel ou tel élément de sa majorité. Interdire à M. Lloyd George de se préoccuper des idées de Lord Robert Cecil, par exemple, est tout bonnement absurde.

Il ne s'agit pas d'excuser ou de légitimer certaines démarches de la politique anglaise ; il ne s'agit pas de nier l'action néfaste et anti-française que peut exercer, de Berlin, un général Malcolm, toujours prêt à exciter contre nous le monde gouvernemental allemand ; on ne veut à aucun degré justifier les étranges faiblesses d'un Reginald Tower à Dantzig ou d'un Rennie à Allenstein ; et il n'est pas question d'approuver les intrigues peu loyales auxquelles s'est livré en Haute-Silésie le major Ottley. Il est bien certain aussi que le conseiller de M. Lloyd George dans les questions russes, M. Wise, n'a pas toujours témoigné à notre égard de sentiments très amicaux. La partie diplomatique est ainsi rendue plus difficile : ce n'est pas une raison pour l'abandonner. Nous est-il d'ailleurs interdit de profiter des désaccords qui peuvent exister entre Lord Curzon et le Premier Ministre et de la dualité de direction dont souffre la politique britannique ?

Il n'est pas d'une bonne tactique — en présence d'Anglo-Saxons — de se borner à étaler nos misères et nos infirmités en dénonçant l'ingratitude des alliés : ce n'est pas ainsi qu'on se fait respecter. Encore, lorsqu'on le fait, faudrait-il savoir ce que l'on veut. Or, nos amis nous disent : « Que nous demandez-vous, quels sont vos plans, que voulez-vous ? Nous, Anglais, nous croyons que le monde ne peut éternellement vivre dans le cauchemar où 1914 l'a jeté ; nous croyons que le moment est venu où, en Allemagne comme en Russie, il faut pratiquer une autre politique que celle de la menace ou du fil de fer barbelé ; nous voulons — pourquoi feignez-vous de l'ignorer ? — que l'Allemagne vaincue remplisse dans la mesure de ses forces les obligations qu'elle a contractées et

répare vos ruines, mais nous estimons que, dans l'état actuel de l'Allemagne, toute réparation est impossible si vous ne vous prêtez pas à des accommodements... Nous avons tort, peut-être, mais prouvez-le-nous ! »

Nous ne prouvons rien ; nous nous bornons à rappeler nos souffrances et nos droits... comme nous rappelons nos vingt milliards de créances sur la Russie. Parce que l'attitude de notre alliée nous déplaît, nous levons l'étendard de la révolte ; parce que nous blâmons la politique polonaise de l'Angleterre, nous reconnaissons Wrangel et parce que nous croyons avoir à nous plaindre du Cabinet de Londres, notre presse profère à l'adresse de M. Lloyd George des injures dont l'effet le plus certain est de grouper derrière le Premier Ministre les hommes qui le combattaient avec le plus d'acharnement.

Ce n'est pas là une politique.

A lire certains journaux français, on doute parfois que leurs rédacteurs aient une conscience claire de la situation réelle de l'Angleterre et qu'ils se soient une minute demandé ce qu'il adviendrait au cas où M. Lloyd George disparaîtrait : que nous n'ayons rien à gagner à l'avènement des travaillistes ou des libéraux orthodoxes, ils le savent ; mais peuvent-ils se faire aucune illusion sur ce que serait demain la politique d'un Cabinet conservateur? Savent-ils que l'insularisme n'a pas de plus chauds partisans que les amis de Lord Curzon? et que la politique du splendide isolement trouverait ses plus éloquents défenseurs parmi les lecteurs de la *Morning Post*? En réalité, M. Lloyd George — qui n'est pas un Anglo-Saxon — est le dernier Britannique chez lequel s'éteindra le sentiment de l'Alliance.

Et parce que le Premier reste dans l'Angleterre actuelle un de nos plus solides appuis, il faut se féliciter que l'on ait renoncé chez nous au système de la bouderie diplomatique et que M. Leygues se soit décidé à avoir avec lui l'explication nécessaire. Si nous avons en Angleterre à triompher d'adversaires puissants, c'est en gagnant à nous M. Lloyd George que nous y parviendrons ; ce n'est pas en le combattant et nos amis du *Times* — sur l'importance desquels nous nous faisons quelques illusions — nous rendent un fort mauvais service lors-

qu'ils veulent nous persuader du contraire. Jeter l'anathème au chef du Gouvernement anglais parce qu'il n'a pas pris position contre le « commercialisme », lui demander d'entamer la lutte contre la City et contre Manchester, c'est beaucoup ! C'est la City et Manchester qu'il faut gagner à nos vues. Il n'est pas impossible d'y parvenir — avec l'aide de M. Lloyd George lui-même et à condition que l'opinion anglaise se rende compte que nous avons une politique et que cette politique est raisonnable et pratique.

***

La France doit choisir.

Elle peut, par indigence de pensée, se cantonner dans une attitude négative, limiter son effort à assurer l'exécution stricte du Traité, sans adaptation aux circonstances, sans considération des contingences ; elle est pour cette tâche assez forte, — mais la besogne sera dure, parce que l'Allemagne ne s'est engagée qu'envers l'ensemble des Puissances alliées et associées. Seuls, nous ne sommes rien, nous n'avons aucun titre : réclamant notre droit sans le concours de nos Alliés, nous sortirions du droit. Pour cette politique défensive et négative, il nous faudra toutes nos forces : l'effort que nous dépenserons sur le Rhin, ne pourra se renouveler aux bords de la Vistule, ni aux rives du Bosphore. A demander tout notre droit en face de l'Allemagne, nous nous exposons à devoir abandonner ailleurs d'autres droits, aussi incontestables, et d'autres intérêts, aussi certains.

Beaucoup de Français ne prennent pas aisément leur parti de ces renoncements.

On peut imaginer autre chose. On peut imaginer la France, se mettant d'accord avec l'Angleterre pour l'organisation du continent et du monde ; on peut l'imaginer jouant dans les affaires d'Europe le rôle de guide qui lui revient. Il suffit pour cela qu'elle ne se laisse pas obséder par la pensée du péril allemand et du châtiment à infliger à l'ennemi récalcitrant ; sans doute, le danger allemand *existera*, mais la France doit sentir que si le « péril de la patrie » ne finit qu'au Rhin, la grandeur de la patrie ne se limite pas aux rives du fleuve fatidique.

Nos morts nous ont donné le droit de nous sentir vainqueurs et d'agir en vainqueurs. Puisque c'est à nous qu'incombe le redoutable honneur de contenir le Germain, puisque c'est nous qui sommes les défenseurs de la liberté du continent, est-il donc impossible que nous nous élevions jusqu'à la conception d'une politique allemande, d'une politique continentale, qui nous laisserait une suffisante liberté d'esprit et d'action pour regarder plus loin que l'Allemagne? L'Angleterre attend encore de nous cette politique ; c'est de notre carence seule que nos ennemis tirent avantage. Si, en novembre 1918, nous avions eu un plan à proposer au monde, ce plan eût été adopté; aujourd'hui encore nous pouvons, dans le cadre tracé par le Traité, imposer nos vues, et sauvegarder nos intérêts en maintenant nos alliances : il suffit que nous apportions à nos alliés le plan d'une politique des réparations. Quelques semaines nous restent.

Après, il sera trop tard. Croit-on que, si nous laissons passer l'heure, nous pourrons *contre* l'Angleterre obtenir les garanties que, au prix de quelques concessions, nous pouvons encore nous assurer *avec* elle[1] ?

x x x

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, la première partie de la Conférence de Bruxelles a prouvé que les espoirs que l'on formulait ici n'étaient pas exagérés. Dès qu'il apparut que les représentants de la France venaient avec un programme positif et dans le désir d'*aboutir*, la solidarité des Alliés s'est affirmée de telle manière que les délégués allemands n'ont pu conserver à cet égard aucune illusion.

UNE CRISE DE COMMANDEMENT

DANS L'ARMÉE ALLEMANDE EN 1914-16[1]

HINDENBURG ET LUDENDORFF CONTRE FALKENHAYN[2]

La situation au 15 septembre 1914

En France, les Allemands viennent de perdre la bataille de la Marne. Leur droite étant menacée d'être débordée, ils dirigent sans cesse vers elle de nouvelles forces prélevées à la hâte sur leur gauche et leur centre ; ils espèrent ainsi reprendre l'initiative des attaques ou, tout au moins, opposer aux Français une digue qu'ils pousseront, s'il le faut, jusqu'à la mer et ils comptent bien que ce sera la Manche ; ils auront alors derrière eux Calais et Dunkerque et domineront le Détroit, par conséquent l'Angleterre. Pendant ce temps, les deux corps d'armée laissés au passage devant Anvers s'empareront à la fois de cette forteresse et de l'armée belge qui s'y est réfugiée.

A l'intérieur de l'Allemagne, une quinzaine de divisions de réserve sont en voie de constitution avec les ressources considérables des dépôts. Elles équilibreront amplement, pense-

1. Voir la carte à la fin de l'article.

2. Tout ce qui suit résulte de la comparaison des Mémoires des trois généraux ici dénommés.

t-on, et l'armée anglaise dont l'intervention fut une surprise, et les corps russes de Sibérie, actuellement en cours de transport vers l'Ouest, dont on n'escomptait pas si tôt le retour.

En Prusse Orientale, la 8e Armée, préposée à la défense de cette province, a été surprise par la rapidité de l'offensive russe et contrainte d'abandonner toute la région à l'est des Lacs de Mazurie.

Pressée de front par l'armée de Rennenkampf venant du Bas-Niémen et sur sa droite par l'armée de Samsonow débouchant de la Narew, elle a rétrogradé pour échapper à l'enveloppement et même un instant songé à chercher refuge derrière l'obstacle de la Vistule inférieure. Renforcée par deux corps d'armée tirés de France et dont l'absence à la bataille de la Marne se fit d'ailleurs cruellement sentir, elle reçut en même temps un nouveau chef — Hindenburg — et un chef d'État-Major aux nerfs particulièrement solides — Ludendorff.

Dès leur arrivée, ces deux hommes avaient renversé la situation tant ils avaient mis d'habileté à manœuvrer successivement contre Rennenkampf et Samsonow. Masquant l'un avec un faible rideau de troupes et portant la majeure partie de leurs forces contre l'autre, ils l'avaient écrasé à Tannenberg (24-29 août 1914). Ceci fait, ils s'étaient retournés contre le premier, indécis et immobile, l'avaient à son tour délogé de sa position à hauteur des Lacs Mazures (8-10 septembre 1914) et rejeté en désordre sur le Niémen. Grâce à eux la Prusse Orientale, en deux coups, avait été récupérée.

Plus au Sud, au contraire, du côté de la Galicie, les Autrichiens s'étaient tout d'abord lancés dans une imprudente offensive contre des rassemblements russes dont ils ignoraient l'exacte importance ; leur échec avait été complet. Après avoir reculé sur toute la ligne, abandonné le cours du San, voici maintenant qu'ils menaçaient à la fois de livrer à leur adversaire les défilés des Carpathes, c'est-à-dire les portes de la Hongrie, et de découvrir la riche province de Haute-Silésie dont la possession, à cause de ses mines et de ses usines, était si nécessaire aux Allemands.

Vers la mi-septembre 1914, ceux-ci sont donc doublement obligés de venir en aide aux Austro-Hongrois défaillants; à tout prix, il leur faut éviter une défaite trop caractérisée

qui non seulement consommerait la perte de la Silésie et de la Hongrie, mais exercerait encore une influence désastreuse sur les décisions prochaines des peuples balkaniques et notamment des Turcs. Qu'adviendrait-il, en effet, si, les Dardanelles et le Bosphore demeurant ouverts, la Russie, menacée par la fermeture des Détroits de mourir d'inanition militaire faute de matériel, gardait au contraire un contact permanent avec les nations de l'Entente?

LA CAMPAGNE EN POLOGNE DU SUD
(*Septembre-Novembre 1914*)

Appuyer les Autrichiens? Avec quoi? La situation est telle, en France, qu'on ne peut évidemment rien distraire des armées qui s'y trouvent. La 8e Armée, victorieuse, est seule en état de fournir les forces nécessaires. Le Grand Quartier Général lui demande donc de détacher en Haute-Silésie deux corps qui formeront une 9e Armée ; Ludendorff y sera même employé comme chef d'État-Major.

Mais le duumvirat Hindenburg-Ludendorff s'est acquis déjà trop de gloire à Tannenberg et aux Lacs Mazures pour qu'il n'ait pas conscience de sa force et consente à taire son opinion en cette occasion.

Le jour même, 13 septembre, où il reçoit l'ordre de constituer la 9e Armée, Ludendorff juge qu'une aussi faible force ne saurait suffire pour prendre l'offensive ; or, à son avis, c'est par l'offensive seule qu'on peut résoudre la question. Il propose donc au chef d'État-Major général — Moltke, deuxième du nom — d'employer à l'opération projetée non deux corps mais tout le gros de la 8e Armée, à la condition toutefois qu'Hindenburg, et par conséquent lui-même, en assument la direction. Sans doute ce faisant, la Prusse Orientale restera à peu près dégarnie et Rennenkampf libre d'attaquer derechef; mais d'abord Rennenkampf n'est pas remis de sa défaite et ensuite une perte de terrain sera vite regagnée si l'ennemi de Pologne est battu. On l'a bien vu après Tannenberg. Au surplus, la 8e Armée, renforcée par des unités de terrassiers, travaillera ferme à l'édification d'une position

défensive à hauteur des Lacs. Le terrain lui-même y doublera sa capacité de résistance; ce n'est pas un espoir téméraire de penser qu'elle gagnera, s'il en est besoin, le temps nécessaire au succès de la 9e Armée.

Actionné téléphoniquement, Moltke semble à son interlocuteur être sous le coup d'une forte émotion. Relevé en effet de ses fonctions, il doit, le jour même, céder la place à Falkenhayn; il répond évasivement : « la proposition sera examinée. »

Ludendorff se met donc en route, le 14 septembre, pour Breslau, puisque, contrairement à son avis ainsi qu'on le verra plus loin, le rassemblement de la 9e Armée doit s'effectuer en Silésie. Le 16, il apprend que son projet de constitution de l'armée est approuvé. Quatre corps et non deux vont s'acheminer vers la Haute-Silésie. D'autre part, Hindenburg, tout en conservant la direction des opérations défensives en Prusse Orientale, sera commandant effectif de la 9e Armée.

Dans quelle région celle-ci va-t-elle se concentrer?

C'est ici que le conflit commence.

Le Grand Quartier Général dit : Cracovie, au contact immédiat des Autrichiens. Ludendorff, au contraire, avait initialement proposé de faire déboucher la nouvelle armée de la frontière sud de la Prusse Orientale en direction de la Narew, dans l'espoir de tomber sur les lointains arrières des Russes en train de pousser vers les frontières de Galicie et de Silésie. Le désappointement de Ludendorff est grand. Comme sa manœuvre serait plus simple, plus rapide et plus fructueuse que celle du Grand Quartier général ! Si elle réussissait, quels espoirs ! L'apparition à l'est de Varsovie de toute la 9e Armée était de nature à ébranler le front de Pologne tout entier et probablement à lui imposer la retraite générale!

Mais le Grand État-Major a son opinion et il s'y tient. Les Autrichiens sont si mal en point qu'on ne peut rester sourd à leur appel ; or, ce qu'ils veulent, c'est un concours direct. D'ailleurs, la Narew est une ligne marécageuse, difficile à forcer en automne ; si l'affaire tournait mal de ce fait tandis que se prolongerait la retraite autrichienne, tout serait compromis.

La 9e Armée ira donc sur Cracovie.

Ludendorff réplique que la concentration en cette région exigera vingt jours au minimum et que de longues marches seront encore nécessaires pour porter l'armée à hauteur de la gauche austro-hongroise établie à la frontière nord de la Galicie. Puisqu'on ne veut pas de l'offensive vers la Narew, ne pourrait-on, tout au moins, effectuer le rassemblement moins près de Cracovie, entre Kreuzburg et Pleschen par exemple. Partant de là, la 9e Armée serait en mesure non seulement de couvrir la gauche autrichienne, mais peut-être de manœuvrer sur le flanc des Russes de Pologne dont l'aile nord paraît devoir déboucher de la Vistule entre Sandomir et Ivangorod? Sans doute, il faudrait que les Autrichiens étendissent un peu leur gauche pour se lier aux Allemands, mais ils le peuvent, car ils maintiennent dans le terrain difficile des Carpathes un si grand nombre de divisions qu'elles ne sont même plus en état de bouger.

Tout cela, le Grand Quartier Général le déclare impossible. Sa politique exige qu'on appuie directement les Autrichiens, qu'on se tienne en étroite liaison avec eux, qu'on leur montre ostensiblement tout le concours qu'on leur apporte. La 9e Armée viendra donc entre Cracovie et Kreuzburg.

Hindenburg et Ludendorff doivent se soumettre. La concentration est terminée le 27 septembre, ce qui prouve qu'en appréciant, le 13, à trois semaines la durée minima de l'opération, Ludendorff ou se trompait grossièrement, ou exagérait pour les besoins de sa thèse. Celle-ci, d'ailleurs supérieure à celle du Grand Quartier Général ainsi que les événements brièvement résumés le montreront bientôt, en différait essentiellement.

Qu'espérait, en effet, Falkenhayn de la marche en avant des Autrichiens vers le San et de la 9e Armée vers Ivangorod? Simplement ceci : repousser les Russes loin de la frontière allemande, soulager les autres parties du front oriental, gagner du temps dans l'Est tandis qu'il s'efforcerait de remporter un grand succès sur le front de France. De ce côté, il prépare, en effet, la bataille de l'Yser.

Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'il ait une foi profonde dans les résultats de cette entreprise, car, à ce moment même, il éprouve le besoin d'attirer l'attention de l'empereur, du chancelier

et du sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères sur la gravité de la situation militaire générale. S'il ne désespère pas encore de la victoire finale, il est du moins convaincu que les événements survenus en France (bataille de la Marne) et en Galicie (défaite des Autrichiens) ont reporté la fin de la guerre à une date incertaine ; en tout cas, il considère comme anéanti le plan de campagne initial contre la France ; il pense que l'Angleterre va désormais poursuivre ses projets d'affamement de l'Allemagne et il en conclut que les dirigeants de son pays doivent préparer le peuple à la souffrance et surexciter son aptitude à « tenir » ; la même œuvre de propagande est encore bien plus nécessaire en Autriche ; puis, au demeurant, si la Direction politique de la guerre avait quelque moyen de tenter une conciliation avec les adversaires des Empires centraux, elle devrait bien ne pas négliger d'en faire usage. De tels conseils montrent avec évidence que le Grand Quartier Général ne fondait sur la bataille prochaine de l'Yser que des espoirs relatifs.

Mais Falkenhayn, placé au sommet, embrasse tout l'échiquier politique et stratégique ; Hindenburg et Ludendorff, confinés dans leur domaine, n'en aperçoivent qu'une partie. Ils ne rêvent que combats, victoires, destruction de l'armée russe, anéantissement de leur adversaire particulier. Les deux concepts s'opposent diamétralement.

*
* *

Quoi qu'il en soit, la 9e Armée se met en mouvement le 28 septembre pour se porter à hauteur de la gauche autrichienne. A cette heure, dans l'arc de la Vistule dont les villes de Cracovie et de Thorn forment la corde, les Russes n'ont encore que de la cavalerie — d'ailleurs en quantité considérable — appuyée par quelques brigades d'infanterie. Devant les Autrichiens, entre le San et la Wyslocka, ils sont beaucoup plus forts.

Au début, tout va bien. Les Austro-Hongrois s'avancent, malgré tout, jusqu'au San qu'ils bordent sur tout son cours inférieur. Les Allemands entrent en Pologne du Sud et se

rapprochent de la Vistule en aval de Sandomir, mais ils ne parviennent jusqu'à ce fleuve qu'au prix de combats de plus en plus coûteux. Les Russes, évidemment, se renforcent, notamment à Ivangorod où ils possèdent, sur la rive gauche, une tête de pont dangereuse.

Sur ces entrefaites, Ludendorff, qui lit les ordres russes radiotélégraphiés comme les siens propres, apprend que des forces ennemies considérables se massent à Varsovie, c'est-à-dire sur son flanc gauche. Par ordre supérieur, la 9e Armée a donc marché trop au Sud, mais cette éclatante confirmation des vues primitives de Ludendorff — qui la constate non sans une égoïste satisfaction — ne le dispense pas de la nécessité d'étirer son front vers le Nord pour faire face au danger suspendu sur son flanc gauche.

Combien pénible va devenir la situation de la 9e Armée ! Comment pourra-t-elle gagner le temps nécessaire aux Autrichiens pour foncer au delà de San, s'il lui faut à la fois maintenir les Russes sur la rive droite de la Vistule — donc s'emparer de la tête du pont d'Ivangorod — surveiller le fleuve entre cette forteresse et Varsovie, puis, au cas où les corps sibériens qui se réunissent sous les murs de cette ville en débouche-raient, les attaquer pour les y rejeter ou sinon les arrêter?

Elle est évidemment trop faible pour tant de tâches simultanées. Les Autrichiens pourraient lui être d'un grand secours en prélevant des divisions sur leur droite non attaquée et en les envoyant en renfort des Allemands. Ludendorff leur indique cette solution, mais ils ne veulent rien entendre. Non pas qu'ils n'en reconnaissent le bien-fondé, mais ils préfèrent conserver leur autonomie ; jamais ils ne favoriseront le mélange des deux armées. Ils proposent, en compensation, la relève par des corps austro-hongrois des unités allemandes qui bordent la Vistule de Sandomir à Ivangorod.

En désespoir de cause, Hindenburg et Ludendorff, pressés par les événements et désireux d'éviter toute perte de temps, s'adressent à Guillaume II, lequel écrit à François-Joseph. L'empereur d'Autriche accède, mais son Haut-Commandement refuse d'obéir ; le Grand Quartier Général allemand cède. La relève des trois corps de la droite allemande est ordonnée ; elle ne sera pas terminée avant le 20 octobre.

C'est trop tard. Dans l'intervalle, en effet, l'orage s'est amoncelé à Varsovie ; non seulement les Russes en sortent, mais ils débouchent même de Nowo-Georgiewsk. Sous peine de subir un complet débordement par le Nord, donc un désastre, la retraite de la 9e Armée s'impose.

Le 17 octobre, Ludendorff obtient d'Hindenburg l'autorisation de reculer jusque sur la ligne Lowitsch, Rawa, Nowe-Mjassto. Peut-être si les Russes sont trop pressants, les corps relevés de la Vistule, préalablement réunis au nord de Radom, pourront-ils foncer dans la direction de Varsovie en sautant la Pilitza et arrêter quelque temps la manœuvre enveloppante de l'adversaire.

Tout cela, d'ailleurs, vise toujours le même but : donner aux Autrichiens qui sont supposés devoir franchir le San offensivement le temps de battre leur adversaire et de pénétrer si loin dans l'Est, que leur avance se répercute jusque dans la région de Varsovie.

Hélas ! Non seulement les Austro-Hongrois ne réussissent pas à franchir le San, mais, dans la nuit du 17 au 18 octobre, ils le laissent même passer par les Russes. Pour comble de malheur, alors que, les 25 et 26 octobre, l'aile gauche allemande est enfin parvenue sur la ligne de repli prévue, elle y est si vivement attaquée qu'elle doit reculer sur Lodz ; ceux des Autrichiens enfin qui sont venus depuis peu se substituer à des unités allemandes devant Ivangorod, s'y font battre et rétrogradent en désordre sur Radom.

Bien loin de songer à contre-attaquer, les Allemands n'ont qu'une ressource : échapper au plus vite au double enveloppement qui les menace.

Le 27 octobre, la 9e Armée se met définitivement en retraite vers les confins de la Silésie, tandis que les Autrichiens font de même vers Cracovie et les Carpathes.

A la fin d'octobre, la campagne en Pologne du Sud se solde donc par un échec flagrant. Ludendorff en attribue la cause initiale aux ordres du Grand Quartier Général, puis la raison finale au recul des Autrichiens d'Ivangorod sur Radom ; Falkenhayn, au contraire, pense que si la 9e Armée n'avait pas été rejetée sur Lodz, les Austro-Hongrois n'auraient pas été entraînés dans le mouvement. Le conflit s'accentue.

LA CAMPAGNE EN POLOGNE DU NORD
(*Novembre-Décembre 1914*)

Depuis le moment où les affaires de Pologne avaient menacé de mal tourner, Falkenhayn avait été vivement sollicité par Ludendorff de diriger des renforts vers le front oriental en les prenant, cela va sans dire, sur ses armées de France. Le Haut-Commandement autrichien, comme il était naturel, appuyait ces demandes de toutes ses forces et ne parlait rien moins que de trente divisions ! Le Grand Quartier Général avait d'autant plus nettement refusé que les projets grandioses de ceux qui, combattant en Russie, y poursuivaient la décision de la guerre ou du moins l'événement précurseur de la débâcle de l'Entente, étaient davantage en opposition avec le but qu'il se traçait lui-même, à savoir le gain de la bataille de l'Yser. Cette différence d'appréciation faisait et fera toujours le fond du différend entre le commandement suprême et celui du front de l'Est.

Cependant Falkenhayn ne néglige pas la 9e Armée qui a beaucoup souffert avant et pendant sa retraite ; il recomplète ses effectifs après l'avoir renforcée avec deux des treize divisions de réserve organisées à l'intérieur de l'Allemagne ; les onze autres sont à la bataille de l'Yser. A la fin d'octobre enfin, il appelle Ludendorff à Berlin pour l'entretenir de la situation dans l'Est. De cette entrevue, rien ne sort, si ce n'est que Falkenhayn, absorbé par les opérations de Belgique dont il dit espérer toujours d'heureux résultats, se désintéresse momentanément du front oriental. Il n'y enverra rien, ou à peu près, avant que la situation ne se soit entièrement éclaircie sur l'Yser. Cependant, désireux de s'éviter toute préoccupation du côté russe, il nomme Hindenburg commandant du groupe des Armées de l'Est (8e et 9e) — Mackensen prenant la 9e — et lui donne liberté d'agir au mieux des circonstances.

Ces circonstances, Ludendorff les a déjà pesées en son esprit; son plan est arrêté ; ce sera la réédition de celui proposé mais non accepté pour la précédente campagne. Son intention est, en effet, de profiter de l'excellent réseau ferré de la Silésie

pour transporter la 9e Armée dans la région d'Hohensalza, l'y renforcer au maximum avec des forces tirées de la 8e laquelle reculera sur la position des Lacs Mazures, puis de partir soudain à l'attaque des Russes, dans la direction du Sud-Est, la gauche à la Vistule. Sur la rive droite du fleuve, les troupes des garnisons de Thorn et Graudenz, réparties le long de la frontière, flanqueront le dispositif en pénétrant en Pologne.

Ludendorff, qui n'ignore rien des mouvements de son adversaire, espère ainsi tomber sur un simple rideau couvrant la droite du gros des forces ennemies lancé à sa poursuite, au travers de la Pologne du Sud dans la direction de la Haute-Wartha.

Le 3 novembre, ce plan est proposé à Hindenburg qui l'adopte aussitôt et se contente, cette fois, de rendre compte au Grand Quartier Général.

Sur ces entrefaites, des événements considérables étaient survenus en France. Pour les bien comprendre, il importe de revenir quelque peu en arrière.

On sait que, n'ayant pas réussi à s'emparer d'Anvers avant que l'armée belge n'en soit sortie, les Allemands avaient vu se clore entre eux et le Pas-de-Calais une digue anglo-franco-belge. Le Détroit restait donc aux mains des Alliés. Pour leur en ravir la maîtrise, il fallait briser la digue avant qu'elle n'ait acquis toute sa solidité.

Pour ce faire, Falkenhayn disposait des divisions récemment organisées en Allemagne. Sans doute, leur capacité offensive était faible, mais le temps manquait pour leur faire relever, dans des secteurs calmes, des unités plus aguerries.

On pouvait aussi les lancer sur une autre partie du front de France, mais cela n'aurait pas dispensé de neutraliser simultanément les efforts que les Anglo-Français n'allaient pas manquer de continuer dans le voisinage de la mer du Nord ; or, les Allemands n'avaient rien à consacrer à cette tâche. L'attaque sur l'Yser donnait donc satisfaction à tout ; si, enfin, elle atteignait les côtes de la Manche, sous-marins, aéroplanes et ballons dirigeables assailleraient l'Angleterre et répondraient coup pour coup à la guerre d'affamement dont l'Allemagne était menacée.

Le 17 octobre, Falkenhayn avait engagé la bataille. Malgré qu'il n'en ait pas obtenu dès l'abord les succès désirés, il s'obstina d'autant plus que la campagne en Pologne du Sud prenait une plus défavorable tournure et que, de ce fait, une victoire apparaissait comme plus nécessaire. Mais, vers le commencement de novembre, la campagne en Pologne du Sud était terminée — mal terminée — et d'autre part, les inondations tendues par les Belges réduisirent à ce point le front d'attaque, qu'il fallut bien reconnaître l'inanité de nouveaux efforts et mettre fin à des opérations offensives dont le prix, comparé aux résultats, était véritablement exorbitant.

C'est alors que Falkenhayn porte ses regards vers le front oriental. La lutte y est facile. Les ordres russes, émis par télégraphie sans fil, y sont captés, déchiffrés et lus comme en un livre ouvert. On joue à coup sûr. Falkenhayn ne manque pas d'insister sur cette circonstance et de montrer combien, sans parler d'autres raisons, la guerre était plus simple en Russie qu'en France. Il ne note évidemment pas cela dans le but de rehausser le mérite d'Hindenburg et de Ludendorff.

A leur Quartier Général de Posen, ceux-ci n'en profitaient pas moins d'un aussi précieux avantage. A force de lire dans le jeu de leur adversaire, ils en étaient venus à ne plus considérer leur prochaine offensive comme une simple opération de salut, mais comme capable de provoquer l'anéantissement des armées russes de Pologne. Ils avaient, comme on sait, rempli l'espace entre Pleschen et Thorn par la 9e Armée renforcée d'éléments tirés de la 8e ; ils avaient organisé les unités de landwehr et de landsturm des places et régions frontières en divisions, et même corps d'armée, qui les uns au nord, établissaient la liaison avec l'aile droite de la 8e Armée[1], les autres la faisant au sud, avec la gauche autrichienne[2]. Tout cela cependant n'était plus à la mesure de leurs ambitions ; pour l'y mettre, il leur fallait des renforts considérables.

Mais le Grand Quartier Général, quoique décidé à favoriser leurs opérations en retirant sept divisions d'infanterie et une

1. Corps de landwehr Zastrow, à Mlawa. Entre Mlawa et Thorn, les corps de Graudenz et de Thorn.

2. Corps de Posen et de Breslau.

division de cavalerie du front de France[1], ne partage pas leurs illusions. A l'encontre de leur opinion, il ne croit pas à la possibilité d'une décision contre la Russie. Il professe même ouvertement que la supériorité numérique des Russes et l'approche de la mauvaise saison sont autant d'arguments en faveur de sa thèse. Peut-être, abasourdi d'abord par l'attaque de la 9e Armée, l'ennemi sera-t-il pour quelque temps réduit à l'immobilité, mais c'est tout ce qu'on est en droit d'espérer. Cela suffit à justifier la tentative, mais cela oblige aussi à limiter les prélèvements sur le front occidental à la grandeur du résultat escompté. Hindenburg et Ludendorff ont beau s'épuiser en « représentations », ils ne réussissent pas à persuader Falkenhayn, et Falkenhayn est le maître. Le conflit persiste et, en durant, gagne en acuité.

***

Le 10 novembre au soir, la 9e Armée est prête à entamer ses opérations entre Wartha et Vistule, en direction de Kutno. Elle compte cinq corps d'armée et demi, sans parler des troupes de forteresse.

Précédés par une nombreuse cavalerie qui patrouille jusqu'à la frontière, les Russes paraissent avoir, à cheval sur la Vistule en arrière de Wlozlaveck occupé par eux, une armée de huit à dix divisions. Le gros de leurs forces est orienté plus au Sud vers la Haute Wartha. Ils ne se doutent pas du danger qui les menace ; tout au plus semblent-ils craindre que les troupes allemandes placées entre Mlawa et la Vistule, ne s'avancent vers Nowo-Georgiewsk et la Narew, sur leurs arrières[2].

Aussi ont-ils conservé, au nord-est de Varsovie, une réserve assez considérable destinée à faire face à une tentative de poussée allemande par la rive droite du fleuve.

La 8e Armée allemande, désormais très réduite, a ordre de se replier, s'il est nécessaire, sur la position des Lacs[3]. Là elle devra faire tête pour protéger la 9e qui s'enfoncera vers le

1. Qui n'arriveront, d'ailleurs, qu'à un moment où la situation sera déjà compromise.

2. Le corps Zastrow et les contingents de Graudenz et de Thorn ont pris, en effet, un semblant d'attitude offensive et gagné quelque terrain au delà de la frontière Sud de la Prusse Orientale.

3. Elle y sera, en effet, obligée le 15 novembre.

Sud-Est, en pleine Pologne du Nord. Sa sécurité propre résidera dans la bonne contenance du corps Zastrow, posté à Mlawa et environs[1].

Le 11 novembre, la 9e Armée, aux ordres de Mackensen, part à l'attaque. Elle se hâte d'autant plus que le grand-duc Nicolas projette contre la Silésie une offensive de grand style qui doit débuter le 14. Comment le sait-on dans le camp allemand? Toujours par radios-télégrammes interceptés et déchiffrés.

Prévenus dans leurs intentions, les Russes sont surpris et partout débusqués de leurs positions. Ils reculent, non d'ailleurs sans faire chèrement payer leur défaite. Des combats sanglants se livrent notamment à Wlozlaweck, Kutno et Dombe. D'autre part, leurs réserves, qui se tenaient dans la région nord-est de Varsovie, se mettent peu à peu en mouvement pour passer la Vistule à Nowo-Georgiewsk et en aval. Mackensen, devant cette menace, est obligé de détacher un corps d'armée, face au fleuve, en vue d'arrêter et, s'il se peut, de repousser les nouveaux arrivants. Ce corps ne parviendra qu'à grand'peine à contenir la poussée de plus en plus puissante des Russes en direction de l'aile de la 9e Armée.

Pendant ce temps, gauche et centre allemand ont aveuglément foncé dans l'espace compris entre Lowitsch et Lodz tandis que la droite, profitant de cette avance, a franchi la Wartha aux abords de Sieradz.

En approchant de Lodz, le centre se heurte à une résistance si ferme qu'il s'arrête ; plus à l'Est au contraire, les difficultés sont moindres, si bien que la gauche marchant toujours et pivotant autour du centre, finit par venir, à l'est et au sud-est de Lodz, face à cette ville, dans le but d'en cerner les défenseurs. Elle tourne donc le dos à la Vistule.

Soudain se produit un revirement complet dans la situation. Non seulement les Russes de Lodz, cherchant à se frayer un chemin vers l'Est, y parviennent et coupent en deux la gauche allemande, mais de nouvelles forces venant de la Vistule, apparaissent sur les arrières de la 9e Armée et effectuent leur jonction avec les précédentes.

1. En fait, ce corps sera obligé de reculer sous la poussée des Russes, mais il ne dépassera pas, dans son mouvement rétrograde, la ligne Soldau-Neidenburg ; il aura donc joué son rôle.

Deux corps allemands au moins sont, à leur tour, entièrement coupés. Au cours de la nuit du 24 au 25 novembre, ils réussissent néanmoins à percer vers le Nord.

La situation n'en est pas moins grave. Le désastre n'est évité que grâce à l'arrivée opportune des premiers renforts envoyés de l'Ouest par le Grand Quartier Général.

Après des incidents nombreux et souvent sanglants d'une durée de plusieurs semaines, après de vains essais pour ressaisir l'offensive, après que les Russes se furent décidés à rectifier leur front dans la boucle de la Vistule, les Allemands finirent par se fixer sur la ligne générale suivante: la Vistule au nord de Lowitsch, Lodz, le cours supérieur de la Pilitza, En résumé, l'affaire était bien loin d'avoir tourné comme l'espéraient Hindenburg et Ludendorff. A les croire, la responsabilité d'un aussi modeste résultat incombe à Falkenhayn qui n'a pas consenti « les forces nécessaires », à Falkenhayn qui n'a envoyé que « trop tard » des divisions « ni fraîches, ni toutes immédiatement utilisables », à Falkenhayn qui n'a su faire affluer les renforts que « goutte à goutte ».

Falkenhayn, au contraire, considère que tous les avantages ont été obtenus qu'on pouvait légitimement attendre de l'opération, à savoir l'éloignement des armées russes de la frontière allemande. Ferme dans son opinion, nous l'allons voir, au cours des dernières semaines de 1914, se refuser à l'affaiblissement du front de France, n'envoyer à Hindenburg, toujours en quête de batailles décisives, que quelques divisions de nouvelle formation[1] et conclure logiquement qu'avec d'aussi minces moyens, on doit être modéré dans ses prétentions.

CAMPAGNE D'HIVER DE MAZURIE
(*Février-Mars 1915*)

C'est précisément ce que n'entendaient faire ni Hindenburg, ni surtout Ludendorff. Pour eux, le problème se posait dans toute son ampleur : « Décision à l'Ouest » ou « Décision à l'Est »? Pour eux, la guerre devait bien, en effet, se terminer par l'écrasement de la France, mais à la condition d'avoir

1. Neuf divisions qui seront prêtes en février 1915.

d'abord terrassé la Russie. Pour eux, la possibilité de mettre « le Russe à genoux » était article de foi ; il suffisait que le Grand Quartier Général en donnât les moyens. Et puisque Falkenhayn ne croyait pas pouvoir les prendre sur le front actuellement occupé entre la Suisse et la mer du Nord, que n'évacuait-il une partie des territoires conquis afin de raccourcir sa ligne et de faire les économies nécessaires ?

Dans ce conflit d'idées, Hindenburg recueille naturellement l'approbation du Haut-Commandement austro-hongrois lequel a autant de motifs politiques que de raisons militaires pour réclamer des opérations décisives sur le front oriental. La force morale de la monarchie danubienne va, en effet, s'affaiblissant peu à peu ; l'Italie, sur les derrières, est menaçante ; bientôt peut-être il faudra non seulement la surveiller, mais prendre des dispositions pour la contenir ; la Roumanie devient de moins en moins sûre ; Tchèques et Slaves ne se battent sous les drapeaux de la monarchie, qu'à contre-cœur ; la forteresse de Przemysl, en Galicie, est investie et sa délivrance est bien désirable, car elle compenserait en partie le piteux échec que l'Autriche vient de subir en Serbie.

Le Grand Quartier Général autrichien propose donc de reprendre l'offensive en partant des Carpathes, mais sous la double réserve que l'attaque sera directement appuyée par une armée allemande spéciale et que les divisions organisées en Allemagne viendront, dans le même temps, renforcer les armées de Prusse Orientale pour les mettre à même de donner l'assaut à la droite russe. Le succès, dans de telles conditions, sera décisif. Hindenburg appuie ces propositions de tout son pouvoir, et déjà son pouvoir est grand.

Mais Falkenhayn ne partage point cet enthousiasme. Il convient volontiers que la poussée soudaine de quatre corps d'armée allemands entièrement frais — que ce soit en Prusse Orientale ou sur tout autre point du front — produira un sérieux effet, mais il se refuse à croire qu'un succès de ce genre exerce jamais sa répercussion sur toute l'étendue de la ligne de l'Est. Il juge, d'autre part, que la saison d'hiver est bien peu favorable pour entreprendre, en partant des hautes montagnes des Carpathes, une opération de grande envergure.

Au surplus, ajoute-t-il, comment assurera-t-on la concordance entre deux attaques, débouchant l'une de la Galicie du Sud, l'autre de la Prusse Orientale, séparées par un front faiblement occupé et long de plus de six cents kilomètres? Même en supposant que tout se passe pour le mieux, jamais on ne parviendra à la décision définitive. Hindenburg, avec ses réserves disponibles, ferait beaucoup mieux d'attaquer à l'ouest de Varsovie pour rejeter l'ennemi dans la Vistule ; les Autrichiens, de leur côté, seraient plus avisés en agissant énergiquement contre la Serbie.

Cependant, comme la pression russe se fait de plus en plus dangereuse contre les Austro-Hongrois, Falkenhayn se décide à promettre à Hindenburg les unités allemandes de nouvelle formation et à constituer, au profit des Autrichiens, une armée allemande dite « du Sud » qui opérera dans les Carpathes. Pour tout dire, il capitule devant la puissance des événements et l'autorité que s'est acquise déjà, dans les hautes sphères militaires et même ailleurs, le duumvirat Hindenburg-Ludendorff.

Mais dans le temps même où il constitue l'Armée du Sud, il en désigne le chef d'État-Major : Ludendorff. Ce faisant, il compte assurément séparer d'Hindenburg son plus dangereux inspirateur, le plus chaud partisan de l'idée que « la guerre se gagnera dans l'Est », le propagandiste de la « Russie à genoux quoi qu'il puisse en coûter par ailleurs ». Falkenhayn oublie qu'il n'est déjà plus le plus fort. Hindenburg, mécontent de la mutation de Ludendorff, en appelle à l'empereur en personne de la décision du chef d'État-Major Général et devant ce tribunal supérieur, c'est le chef d'État-Major Général qui a tort.

On conçoit facilement que des différends de cette nature n'aient pas amélioré les relations entre le Grand Quartier Général et le commandant en chef de l'Est.

Un dernier fait va bientôt les envenimer davantage. La liberté grande dont Hindenburg avait joui jusqu'ici vis-à-vis d'une autorité suprême installée en France, à Mézières, lui sera prochainement ravie. L'envoi sur le front russe des seules réserves dont disposait le Commandement suprême devait, en effet, réduire à rien les opérations actives sur le front

français, il était donc naturel que Falkenhayn songeât à s'installer, avec une partie au moins de son État-Major, à proximité du front oriental pour prendre en mains la direction de l'offensive en préparation. Tout porte à croire — et l'idée même de cette prise en mains en est une preuve — que le chef d'État-Major Général n'était pas non plus fâché de pouvoir exercer une surveillance plus directe sur un commandement subordonné dont la tendance à s'affranchir de toute considération de situation générale n'était que trop manifeste.

Si les préparatifs d'attaque que les Alliés faisaient à cette époque, avec trop d'évidence, notamment en Champagne et en Woëvre, ne l'avaient encore retenu en France, Falkenhayn serait parti tout de suite pour l'Est; il ne s'y rendra qu'après la fin de la campagne d'hiver sur notre front. Dans l'intervalle Hindenburg aura gagné sa deuxième bataille de Mazurie.

Quoi qu'il en soit, en janvier et février 1915, quatre corps d'armée sont dirigés sur la Prusse Orientale, avec autorisation de les engager, dès leurs débarquements, contre l'aile droite russe. Hindenburg les utilise en majeure partie pour former une 10e Armée qui prend la gauche de son dispositif et confine, par conséquent, à la Baltique. Elle doit s'avancer sur l'axe Tilsitt-Kalwaria pour balayer la partie du front russe située à l'ouest du Niémen, tandis qu'un autre groupe de forces (2 corps d'armée et demi environ) formé par la gauche de la 8e Armée et rassemblé entre les Lacs et la frontière, marchera, par Bialla, sur Raigrod et Augustow, de manière à enserrer les Russes dans une tenaille. Une fois leur destruction acquise, on foncera vers le Sud, en se gardant de Kowno et de Grodno, pour déboucher dans la région de Bjalistock, loin en arrière des forces russes en position à l'ouest de la Vistule. L'État-Major du commandant en chef de l'Est, escomptant par avance cette phase de l'opération, caresse les plus grands espoirs !

Le grand danger de la combinaison réside en ceci que la majorité des forces allemandes étant employées à former la tenaille autour d'Augustow, le reste du front sera nécessairement affaibli. Si les Russes, en particulier, réussissaient à déboucher de la Narew entre les Lacs et Mlawa, puis progressaient largement dans la direction du Nord-Ouest, les armées d'attaque seraient à leur tour coupées de l'Allemagne. Luden-

dorff décide, en conséquence, que, malgré sa faiblesse, la 8e Armée attaquera pour en imposer à l'adversaire et gagner du terrain en Pologne, autant dire du temps. Au fur et à mesure que les armées principales progresseront et que leur front se rétrécira, des forces en seront enlevées pour venir donner à la droite une protection plus efficace. Enfin, pour tromper l'adversaire sur la véritable région intéressante, la 9e Armée — à cheval sur la Vistule — exécutera préalablement une vaste démonstration offensive.

Disons tout de suite que l'attaque autrichienne en Galicie qui faisait également partie du programme se solda par un échec total dont la chute de Przemysl fut la plus immédiate conséquence.

Quant à la démonstration de la 9e Armée, elle s'effectua le 31 janvier. Sans force réelle, elle dut bientôt s'arrêter.

*
* *

Le 7 février, la gauche de la 8e Armée débouche sur Johannisburg dont elle s'empare le lendemain. Ce même jour, 8 février, la 10e Armée s'ébranle. Les Russes, comme de coutume, sont entièrement surpris, surpris au point que les Allemands s'emparent de leurs convois de vivres, mais en retraitant, non sans désordre, vers le Sud-Est, ils combattent aussi; cette résistance, jointe à une tempête de neige et à une température extrêmement rigoureuse — tout est gelé — ralentissent les progrès de la 10e Armée.

La gauche de la 8e, sur ces entrefaites, se couvrant face à la forteresse d'Ossowietz, pousse sur Raigrod, s'y bat violemment pour refouler son adversaire en retraite vers l'Est et s'approche de Lyck. Cette ville est opiniâtrément défendue par un corps sibérien qui ne l'abandonne que le 14 pour aller se réfugier derrière les marais du Bobr. Le dégel est survenu ; la région est transformée en un lac de boue.

La 10e Armée cependant est arrivée, dans la nuit du 10 au 11, à Wirballen, sur la route d'Insterburg à Kowno. Le 14, ses colonnes atteignent les abords de la grande forêt d'Augustow dont s'approche, par l'Ouest, la 8e Armée. Les Russes

s'efforcent naturellement d'agir sur le flanc extérieur de la 10e, en partant de Kowno, mais ils sont rejetés sur cette ville et sur Olita.

Alors, les Allemands procèdent à l'enveloppement de la forêt d'Augustow en même temps qu'ils essaient d'y pénétrer directement par le Nord. Une de leurs avant-gardes qui s'y était imprudemment aventurée s'y fait détruire par les Russes en retraite de l'Ouest vers l'Est ; l'enveloppement continue. L'aile droite de la 10e Armée, débordant la lisière orientale, vient faire face à l'Ouest, dans le temps même où la gauche de la 8e Armée s'avance directement de Lyck sur Augustow. Tous les efforts des Russes enfermés dans la tenaille pour rompre le cercle qui les entoure sont vains ; il en est de même de ceux des troupes débouchant de Grodno sur les arrières des forces allemandes qui leur tournent cyniquement le dos. Plus de cent mille hommes et plusieurs centaines de canons sont capturés par les Allemands dans cette affaire.

La campagne d'hiver en Mazurie, entamée, d'ailleurs, dans des conditions de température telles qu'un hasard seul la pouvait faire réussir[1], préludait donc par des résultats immenses.

Mais si grands qn'ils fussent, ces résultats n'étaient encore que partiels et Hindenburg, pas plus que Ludendorff, n'entendaient s'en contenter. C'est à la décision qu'ils visaient et, pour l'atteindre, ils devaient pousser leurs troupes dans l'espace entre Ossowietz et Grodno, c'est-à-dire leur faire franchir la barrière marécageuse du Bobr. La chose n'était certes pas facile et, en tout cas, exigeait des moyens supérieurs à ceux de la 10e Armée obligée, d'une part, de consacrer une grande partie de ses forces à la garde de ses arrières face au Niémen devant Grodno et en aval et de s'affaiblir d'autre part par des envois de troupes dans la région au sud des lacs. Les moyens, il fallait les demander à Falkenhayn.

Or, celui-ci, prévenu de la résistance opposée par l'ennemi sur le Bobr, mis au courant des souffrances endurées par les

1. Ce hasard se produisit. Les armées allemandes, en raison des difficultés du terrain (gel, puis boue), auraient été incapables de se ravitailler elles-mêmes si elles n'avaient eu la chance de s'emparer, dès le début des opérations, d'approvisionnements russes considérables.

troupes sous une température plus qu'inclémente, répondit très diplomatiquement que « la situation générale était de nature à apporter quelques restrictions au désir de compléter la victoire acquise ». Mais cela n'était encore rien auprès des perspectives qu'il faisait entrevoir pour un avenir très prochain : le retrait, vers la deuxième moitié de mars, d'une partie considérable des forces du front de l'Est pour les reporter sur un autre théâtre d'opérations ; en attendant, « l'envoi de renforts et de munitions allait subir un ralentissement sensible » [1]. C'était proprement couper les ailes aux espoirs de Ludendorff.

Mais Ludendorff « s'en tient à son idée » de continuer l'offensive. Puisqu'on commet la criminelle faute de ne lui rien donner, il opérera avec ce qu'il possède. D'où : attaque contre le Bobr, attaque contre les troupes russes de la Narew, bombardement d'Ossowietz. Il croit vraiment les Russes aussi mal en point qu'il les y voudrait voir ; il attaque partout dans la persuasion que tout va céder. Or, non seulement rien en cède, mais les Russes ripostent avec une énergie sans cesse accrue, si bien que ces luttes stériles se prolongent jusqu'en mars sans produire le moindre résultat digne d'être noté, à l'exception d'un seul cependant, celui-ci : la 10e Armée, pour ne pas demeurer dans les boues du Bobr, où elle finirait par s'enliser, pour ne pas avoir à sacrifier une grande partie de ses forces à la surveillance du Niémen d'où lui peuvent venir de graves surprises, la 10e Armée doit reculer sur une position qu'elle a fait construire depuis l'est d'Augustow et de Suwalki jusqu'au Niémen. Les troupes sont si harassées de ces mois de marches et de combats dans un terrain alternativement gelé et inconsistant, qu'elles ont un urgent besoin de repos. Falkenhayn n'ose même plus, tant il craint leur faiblesse, en diminuer le nombre et renonce à prélever sur le front de l'Est les forces nécessaires à la constitution de ses réserves générales.

Hindenburg et Ludendorff n'en sont pas, pour cela, plus satisfaits. A les croire, le Grand Quartier Général, comme

1. En réalité, Falkenhayn, inquiet, dès ce moment, de l'attitude de l'Italie, — inquiétude encore vaine en la circonstance — voulait se constituer quelques réserves.

toujours, leur a ravi les lauriers qu'ils allaient cueillir. Les relations continuent à se tendre toujours davantage. Les opérations connues sous le nom de « Campagne d'été de 1915 contre la Russie », les amélioreront d'abord en apparence — Falkenhayn se rangera enfin à la théorie de la « Décision dans l'Est », — mais lorsque viendra le moment de s'entendre sur le plan de campagne, elles ne tarderont guère à empirer.

L'exaspération, de part et d'autre, sera bientôt portée à son comble.

(La fin prochainement.)

GÉNÉRAL BUAT

Echelle
0 50 100 150 Km
MER BALTIQUE
Windau
Libau
COURL
Mai 1915
Tilsit
Königsberg
Insterburg
Pregel
Dantzig
PRUSSE ORIENTALE
Lacs Mazures
Loetzen
Johannisburg
Graudenz
Tannenberg
Neidenburg
Bialla
Vistule
Soldau
Thorn
Mlawa
Mai 1915
Ostrolenka
Hohensalza
Narew
Wloclawek
Plotsk
Bug
Warthe
Kutno
Varsovie
Lovitsch
Pleschen
Dombe
POLOGNE
Kalisch
Loda
Rawa
Sieradz
Pilitza
Nowo-Mjassto
Wjepsch
Ivangorod
Kempen
Radom
Lublin
Kreuzburg
Kielce
SILESIE
Sandomir
Kattowitz
Cracovie
Pless
Tarnow
Wisloka
Jaroslav
San
Gorlice
C. Dukla
CARPA

Golfe de Riga
Windau
Riga
Mitau
Duna
Friedrichstadt
Jacobstadt
Baush
Moscheiki
OURLANDE
Fin Mai 1915
Schaulen
15 Août 1915
Hiver 1915-16
Polotsk
Dunaburg
Mai 1915
Rossieny
LITHUANIE
Widy
Dsina
Tilsit
Niemen
Wilkomir
Pastary
Kowno
Insterburg
Wilna
L. Narotch
Wirballen
Smorgon
Wilya
Kalvaria
Olita
Suwalki
Orany
Molodetchno
Lacs Mazures
Lyck
Augustow
Lida
Minsk
Ratgrod
Grodno
Niémen
Bérézina
Bialla
Dobr
Ossowietz
Septembre 1915
Hiver 1915-16
Lomsha
Bielystock
Slonim
Baranovitchi
Narew
1er Septembre 1915
15 Août 1915
Pinsk
Brest-Litowsk
Pripet
Wjepsch
1er Août 1915
Bug
Kowel
Styr
1er Juillet 1915
Chotin
1er Juin 1915
Hiver 1915-16
GALICIE
Brody
Przemysl
San
Lemberg
Tarnopol
Stryy
BUKOVINE
CARPATHES
Kamenjets Podolsk
Nadvorna
Dniestr
Pruth
Czernowitz

TANT PIS POUR TOI[1]

XIX

Peut-être trouvez-vous, ainsi que moi, madame, le moment venu de nous occuper de Remy, notre pauvre Remy? Eh bien ! sachez ceci : pendant que Marinette, au pays de l'illusion, prenait une leçon de sagesse, Remy dans le domaine du vrai devenait complètement fou. Et il avait tout à fait perdu ce que Marinette appelait « son détestable sang-froid ».

A peine installé dans le train de jour où il avait bien juré de ne mettre jamais le pied, les remords et les regrets l'assaillirent en foule. Et, dès le milieu du trajet, Marinette n'étant plus là pour l'exaspérer par ses contradictions et représenter l'éternel féminin contre lequel un homme sensé doit perpétuellement se tenir en garde, Remy se laissait aller, puisqu'il n'était pas vu, à sa mélancolie et à son anxiété. O méchante ! ô si douce ! ô si tendre ! ô perfide qui n'as pas ouvert ta porte ! ô voluptueuse qui ouvrais si bien les bras ! ô narquoise à qui l'insolence va à ravir ! nez impertinent ! œil plein d'éclair ! petite bouche toute remplie de ces choses que d'habitude on ne dit jamais ! ô sauvage créature ! sur laquelle ont passé sans succès vingt siècles de civilisation et de christianisme ! femme vraie ! Il n'aurait jamais dû te quitter, te laisser seule, fût-ce un jour ! Que lui importe à présent la brumeuse Eusta-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1920 et du 1er janvier 1921.

chie ! Il en veut à sa mère de lui avoir gâté son bonheur avec ces stupides télégrammes. Il a l'âge qu'on le laisse tranquille, et agir à sa guise sans l'importuner à propos de tout. Eh bien ! qu'elle meure, Eustachie, que lui importe ! La terre continuera à tourner ; rien n'en ira plus mal et voilà qu'il a presque envie d'employer, au sujet de cette respectable vieille cousine, le verbe dont Marinette se servit pour exprimer ses sentiments à l'égard du vicomte de Chateaubriand. Enfin, pour un instant, il se sent tel que Marinette aurait souhaité qu'il fût. Seulement, Marinette est à Dinard, lui en veut certainement beaucoup et ne peut se divertir de cette inattendue transformation. Puis Remy, honteux, se reprend et se gourmande. Devoirs, principes, etc., et toute leur lyre, se remettent à retentir dans sa tête migraineuse et que le mouvement du train endolorit. Il se redresse ; s'assied d'aplomb ; empiète sur la place voisine ; tire ses manchettes, tousse, remue le nez majestueusement, enfonce une casquette sur son front têtu afin de ressaisir son âme virile. En vain. Il continue âprement à souffrir de cette situation, sans doute exceptionnelle pour un homme : se reconnaître irréprochable et se sentir tous les torts.

Paris ; gare des Invalides. Après cet affreux voyage, lent, poussiéreux, éreintant, quelle ironie de revoir, sous la palpitation des lumières bleues, ce quai où, si heureux, il attendait l'autre soir Marinette. S'il comptait quelques années de moins, il en pleurerait... Mais quelle influence redoutable cette sournoise prend sur lui ! Au fond, ce voyage est providentiel ; il va se ressaisir. Il compte bien que sa divine raison et son étincelante intelligence vont, en lui, reprendre leurs droits et consolider le cadre légèrement ébranlé, dans la force duquel Remy a l'habitude et le besoin d'être limité et soutenu. Puis il retournera à Marinette, après sa corvée familiale accomplie, plus léger, plus accommodant, prêt au pardon (accordé ou reçu, il ne sait pas encore très bien) ; et tâchera de lui faire entendre, à l'aide de cette phrase de Diderot : « C'est un grand bonheur pour une femme que de s'attacher un homme de sens » (il vérifiera la citation), quelle faveur de la destinée est pour elle l'amour protecteur et sage de Remy.

Qu'il est las, morose, morne, soucieux ; et que sa turne,

toute nocturne, est taciturne! La servante ne reçut sans doute pas l'avis de son passage à Paris ; elle n'ouvrit même pas les fenêtres ; la poussière de l'absence, déjà, en si peu de temps, commence à dire : tout n'est que cendre ; et une rose, apportée par Marinette à sa dernière visite, ricane, triste momie, dans le vase où elle se dessécha sans s'effeuiller. Les livres familiers ont l'air presque hostiles. On les croit des amis, mais dès qu'ils sont seuls, les esprits, les pensées, les songes, qui reposent entre leurs feuillets pressés par la reliure en dalle de tombeau, s'évadent, s'interrogent et se répondent, âmes des auteurs ou ombres des créatures qu'ils ont créées : Platon discute avec Pascal ; la Sanseverina visite la princesse de Cadignan ; Joséphine de Beauharnais écoute les poèmes créoles de Leconte de Lisle ; Plutarque se saisit d'Elvire; Érasme fait la cour à la petite Chiquette... Quel intrus on se sent en entrant là parmi eux, en les dérangeant à l'improviste! Aussi, quel accueil renfrogné, quelles mines revêches, quels visages fermés de reliures austères ! Remy comprend avec confusion qu'on ne revient pas comme ça, impunément; si on veut que les choses soient contentes de vous revoir, il faut les prévenir, n'oubliez pas.

Ah ! songe Remy, avec une délectable honte, ah ! dans ce monde où tout si vite paraît vain, n'y aurait-il que l'amour?

Il s'assied sur son divan et réfléchit. Or, rien de plus pernicieux que la réflexion. Cette méditation, loin de lui apporter un secours salutaire, l'hallucine. Marinette se cache dans les plis des rideaux, se blottit sous la table, se roule dans les coussins ; Marinette se meurt dans le lit solennellement recouvert ; Marinette est noyée dans la baignoire ; Marinette est enterrée sous ce gros livre de chagrin noir... Chose horrible ! affreuse ! insoutenable ! Ah ! revoir Marinette... Il aurait dû l'emmener à Avignon; l'installer à Arles par exemple. Il n'a pas d'imagination ; elle le lui a bien dit. Il allume le feu, car il fait froid ; viens, Marinette ; viens te chauffer en chemise... Mais Marinette, avec un pied de nez, semble se précipiter par la fenêtre lorsqu'il l'ouvre pour aérer tout grand, le feu ayant fumé. Ah ! que fais-tu en ce moment même, Marinette? des bêtises, je le crains fort. Et un pressentiment bizarre le tourmente. Enfin, il se sent si sot et si malheureux, qu'il sort. Il

ira dîner au Fouquet's bar. De la rue Saint-Guillaume qu'il habite, il tourne le coin du boulevard Saint-Germain et s'en va mélancoliquement vers la place de la Concorde et les quais. Des marronniers grillés tombent déjà les feuilles tristes autour des tristes lampadaires; les peupliers de la berge, frissonnants, sont remplis de soupirs d'automne ; la Seine déserte et noire joue avec des reflets déroulés et tremblants. Il ne fait pas chaud. Pont de l'Alma, avenue; vent; et la chaude odeur du petit restaurant du Fouquet's, en bas. Il est venu là avec Marinette, quelquefois. Elle ne viendra pas ce soir. Deux couples soupent. Le groom boit toujours des choses bizarres dans le cagibi où l'on range les manteaux. Cuirs et miroirs ; clartés crues.

Quelle tristesse envahit l'homme sage, malgré la bonne omelette, le merveilleux jambon sauce madère et les substantiels welsch rabbit ! Si, au moins, il rencontrait un visage connu ; un de ces amis intermittents, ou même une de ces relations sans intérêt, un de ces « chiens coiffés », dont se rit dédaigneusement Marinette : « Tu t'attardes à bavarder avec le premier chien coiffé... » Mais, comme il a tout loisir, et que personne ne l'attend, et que ses camarades sont à la campagne ou en voyage, il ne rencontre personne. Les lieux dits de plaisir? théâtres, music-halls, dancings et autres; oh non! oh non! Il a toujours été un garçon sérieux ; familial. La famille... Vraiment sa mère abuse de lui ; il lui obéit avec une inqualifiable faiblesse de caractère. Elle le mène par le bout du nez. Tandis que, en somme, Marinette, bien tranquille à Dinard, ne lui demande rien. En ce moment, sa mère seule, lui apparaît exigeante, puérile, avec ses inquiétudes exagérées au sujet d'Eustachie. Il a quitté le restaurant. La lune commence à se montrer au-dessus des toits et à creuser les nuages en dessous. Les ponts sont nets, la Seine est claire, l'esprit de Remy lucide. Pourquoi ne pas se conduire en mâle impérieux? Doit-il toujours céder devant les caprices plus ou moins justifiés des femmes? Car, enfin, le faire venir à Avignon, le déranger peut-être pour rien, cela aussi est un caprice. Est-il libre, oui ou non? Vite une plume et du papier, et, pour Ignace Caramel, messager fidèle, il rédige une dépêche : « un peu là ».

« Vieux, transmets ceci Avignon. Merci. Amitié. Chère

mère, suis grippé, impossible quitter Le Mans. Ne te dérange pas surtout ; rien de grave, mais pas d'imprudence. Te télégraphierai nouvelles. Regrets, respects, tendresses. Remy Marinette. »

Ayant relu cette prose, il biffe avec regret le nom de Marinette — douce habitude déjà prise de s'appeler ainsi — et ajoute en note : « un mot raturé ; je dis un ».

Voilà qui est fait. Foin d'Eustachie. Ah ! elle abuse de sa santé ! Eh bien ! pourquoi ne jouerait-il pas de la sienne? Ne se juge-t-il pas plus intéressant que cette vieille lanterne, puisqu'il est encore lumineux, amoureux, aimé... et bien jeune, puisque capable, malgré ses éminentes facultés, de se conduire parfois comme un nigaud. (Seulement il ne sait pas très bien en quelle circonstance ; ce matin? ce soir?)

« Mon homme, tu penses trop, — disait Marinette, — tu t'épuises... » Ce soir, il est tenté de la croire. Il ne veut plus penser à rien. Vite au lit et, demain dès l'aurore, remontons dans le train de jour, pour Dinard....

Heureusement, que par la grâce de Dieu, il y avait, en effet, un train de jour pour Dinard, ce matin-là. De nouveau Remy s'y engouffra, heureux ; car prendre une décision est un soulagement ; s'y tenir, une sorte de joie hygiénique; la réaliser, une détente sportive ; tout cela compte infiniment plus que la décision en elle-même ; et tout cela empêcha Remy de comprendre à fond sa penaude ivresse et d'en rougir et de s'en blâmer, à tel point qu'il aurait été capable de ne pas sortir du train et de revenir, de nuit, de Dinard à Paris. Mais il n'y pensa pas ; pas une fois. Arrivé à Dinard, il se précipita à l'hôtel Impérial et Transparent, apprit le départ de Marinette, s'en fut, oubliant de dîner, interroger au plus vite le chauffeur de l'automobile qui enleva cette Marinette ; puis le convainquit à prix d'or, ce chauffeur, de le conduire, lui, Remy, le raisonnable, à son tour, aux Forges de Paimpont, sans souci de l'heure tardive. A toute vitesse on parcourut les routes crépusculaires, puis nocturnes ; et on arriva au seuil de l'auberge à la nuit, la lune n'étant pas encore levée. L'auto s'en retourna quand même, déchirant l'ombre de son grand phare, œil fantastique, aux regards blancs. Et Remy se trouva seul, avec sa valise à ses pieds, au seuil de la porte de l'auberge

qui restait close, malgré ses coups redoublés. Un petit vent passant sur l'étang mélangea un léger goût marécageux à l'odeur des feuillages, et les agita faiblement.

— Holà ! quelqu'un. Êtes-vous tous sourds ou tous morts dans cette auberge? Je viens coucher ici cette nuit. Holà! ouvrez ! ouvrez ! ouvrez !

Enfin, une petite lueur brilla et se déplaça derrière les vitres glauques. A son tour, le voyageur dans la forêt, songea aux contes de fées, dont jadis il se moquait tant. Quelle folle, cette Marinette, de se loger là. Et il est impossible qu'elle continue à dormir malgré le vacarme auquel il s'évertue depuis dix bonnes minutes. L'huis s'entr'ouvre. Une vieille édentée et courbée paraît, le visage enfoui dans un bonnet qui rappelle celui de la mère-grand mis par le loup dans le Chaperon rouge, et la main vacillante abritant la chandelle dont la flammèche oscille au souffle de la nuit.

— Quoi, mon fieu? Vous voulez souper? coucher? Je dormais. On se couche tôt dans ce village.

— Menez-moi vite à la chambre d'une jeune dame arrivée hier, et qui s'appelle Marinette. Ou plutôt, prévenez-la. Demandez-lui si Remy peut la voir, tout de suite.

— Je ne sais pas son nom ; mais je n'ai reçu ici qu'une seule personne ; donc on ne peut pas se tromper.

— Vite; plus vite, bonne mère. Elle m'attend. Conduisez-moi.

— Hélas, mon fieu, vous verrez bien la chambre; holà! Guyomar, conduis monsieur. Mais pour la belle, elle n'est plus là.

— Comment, elle n'est plus là?

— Elle s'en alla hier au soir dans la forêt, pour s'éblouir du clair de lune, mon cher enfant... Et elle n'est pas encore rentrée.

— Pas encore rentrée? Mais c'est épouvantable ! Y a-t-il des voleurs, des sangliers, des loups?

Et Remy, effaré, ayant constaté en effet que la chambre de Marinette, vide d'elle-même, renfermait toutes ses petites affaires, son nécessaire, sa valise, ses objets variés, ses pantoufles, son ragondin, et que donc c'était bien elle qui avait habité là, Remy se penchait sur la rampe de l'escalier et

parlait d'en haut à la vieille qui lui répondait d'en bas, en élevant dans ses tremblantes mains sa radotante chandelle.

— Où a-t-elle bien pu aller?

— Mon fils, la forêt est très grande, très belle, très mystérieuse. Votre amie s'est sans doute perdue. Mais si vous voulez l'attendre ici, attendez-la. Bien des jeunes dames se sont ainsi égarées dans la forêt ; elles revenaient au bout de quelque temps, toujours avant la fin de la semaine. Mais, si sept jours et sept nuits passent sans que vous la voyiez rentrer, alors vous pouvez partir, pauvre amant, car elle ne reviendra plus, plus jamais.

— Ah çà bonne femme, que m'expliquez-vous là?

— La vérité, la vérité.

— Sept jours ! Vous en savez plus long que vous ne le dites, la vieille ! Marinette me croyait absent pour sept jours, justement. Parlez! Ou je vous étrangle....

Remy, dégringolant l'escalier, secouait en effet la vieille fort irrespectueusement.

— La vérité. — Et elle hochait sa tête centenaire. — Vous pouvez me tuer, beau fils, ce ne sera jamais que la vérité. Et je ne sais que la mienne et point d'autre. Il y a bien des choses, voyez-vous, que les savants de votre espèce ignorent et ne comprennent point. Allez. Calmez-vous. Ce n'est pas en pleine nuit que l'on court les forêts à la chasse amoureuse. Demain, vous aviserez. Pour le moment, voilà un pâté de lièvre dont votre belle n'a pas fait fi. Et puis vous coucherez dans sa chambre; ou dans l'autre. Vous avez l'air déçu, mon garçon. Que voulez-vous? Quand on veut être sûr de ne pas perdre une femme, le plus sage est de la garder. Allez ! Allez ! j'en ai vu bien d'autres. Mangez toujours. Ce pâté donne des rêves....

— Comment vous nommez-vous, grand'mère ?

— Morgain, mon fils.

— Voilà, — dit Remy héberlué, — qui nous change un peu du portier cérémonieux de l'hôtel Impérial et Transparent!

Et Remy, aussi dérouté qu'anxieux, se résigna à patienter jusqu'au lendemain. Il se coucha dans le manteau de Marinette, et je crois qu'il versa même une larme (mais je n'ose pas l'affirmer), tel un petit garçon que sa bonne a planté là pour

aller danser. Il sentait s'agiter en lui mille idées confuses : où était-elle, sa folle enfant, sa bien-aimée? Et dans son insomnie, il en arrivait à se laisser, malgré lui, influencer par les radotages de la mère-grand : Morgain ! Guyomar ! quelle persistance de la légende, au même lieu, à travers les siècles ! Avant sept jours, dit cette Morgain, Marinette peut-être reviendra... Soit ! Mais si elle ne revient plus jamais? Horreur, horreur; si elle est morte? Si elle s'est tuée par désespoir à cause de moi !!! Et ainsi passa bien piteusement pour notre pauvre Remy, cette nuit, où, tout près de lui, « par négromance »...

Mais taisons-nous ; n'en parlons plus.

Le lendemain, il télégraphia à Paris et, dans de différentes directions, à diverses personnes, qui se trouveraient peut-être à même de savoir si Marinette s'était annoncée ici ou là. Puis il sut que la malle restait à l'hôtel de Dinard et ce fait écarta la possibilité d'un voyage, la valise et le sac étant à l'auberge de leur côté.

Remy battit en tous sens la forêt, paya des bûcherons pour l'explorer, fit sonder deux étangs. Il avertit la police à Dinard, à Dinan, à Fougères, à Rennes, à Vannes. Il parcourut les routes de villes en villages; ces démarches, ces locations d'automobiles, le ruinèrent. Il dut emprunter une forte somme à Ignace Caramel, ayant dépensé dans ce désastre cent fois plus d'argent qu'il n'aurait jamais consenti à en dilapider pour se divertir avec Marinette.

Sur ces entrefaites, il reçut un télégramme d'Avignon qui lui donna, par son aspect, une fausse joie. Hélas! là n'était en question que ce qui ne l'intéressait plus : « Précaire état d'Eustachie peut se prolonger indéfiniment. » Et pour cela, — songea-t-il avec colère, — je perds peut-être mon bonheur!

Car Marinette restait introuvable.

Il fut malheureux ; il fut indigné ; furieux ; furibond ; et fou et misérable. L'inquiétude habitait son cœur et sa pensée. L'imprévu, l'incompréhensible, le fantastique de cette disparition le laissaient stupide et anéanti. Puis, peu à peu, comme si celle qu'il nommait, à part lui, « cette gâteuse de Morgain », lui jetait lentement un charme, l'espoir malgré tout revint, et l'empêcha de devenir absolument insensé.

Remy, pauvre Remy, oui, vraiment vous l'aimiez cette

petite, malgré tous vos principes. Et, irréductible dans le bonheur, vous vous révéliez passionné dans le tourment.

Quant à l'astronome, il n'osait le prévenir, se sentant une trop grande responsabilité dans cette histoire; il préférait attendre encore avant de le mettre au courant des aventures de cette étoile filante. Mais si, cet astronome, il consentait à habiter Sirius, eh bien, Remy épouserait Marinette. Oui; alors qu'il ne sait où elle est, ni ce qu'elle fait, il voudrait la tenir par tous les liens.

Le charme de Morgain l'apaisa, l'engourdit ; il finit par vivre comme en songe dans ces cauchemars saugrenus et précis où l'on se dit: « Pourquoi m'épouvanter? Je rêve. C'est atroce, mais je vais m'éveiller. » Il finit vers le cinquième jour par se laisser convaincre de résignation, selon les volontés de la vieille hôtesse. Et, pour se maintenir en force et en santé, car il avait fort vieilli et maigri en ces quelques siècles, malgré ce que son sort gardait de déplorable, il mangea force pâtés de venaison et de matelote lacustre ; s'abreuva de cidre doux et pour se distraire se fit cuire lui-même, selon une méthode chère à Marinette, ce qu'elle appelait sans respect des menus protocolaires : « des œufs qui pètent ». Cet œuf doit être cuit impromptu et tomber dans le beurre en fusion aussi promptement que si la poule le pondait au-dessus du plat et le cassait elle-même d'un spasme précis du croupion. Remy en mangea beaucoup, tout diaboliquement bouillants.

Il ne pouvait, le travail demandant un esprit libéré, ni lire, ni écrire, pas même prendre des notes pour son grand ouvrage sur la Femme et l'âme avant le Concile de Trente. Il sentait au plus profond de lui que son âme l'avait quitté : âme d'un homme si sage, vous vous appeliez Marinette...

Morgain lui donna une grande canne à pêche et l'installa, maternelle, au bord de l'étang.

— Pêchez voire un peu, mon fils : rien ne calme plus et n'aide mieux à passer les heures. Plaisez-vous aux jeux du soleil dans l'onde. Il sera toujours assez tôt de poser la canne sur la berge et de vous précipiter à l'eau pour y noyer votre peine, si la belle enfant ne revient pas au bout des sept jours. Pour le moment, songez à me pêcher une bonne friture, ou quelque gros morceau que je vous accommoderai à la sauce Merlin.

Pêchez bien patiemment, mon ami, et vous finirez par vous sentir indifférent comme un poisson.

Et Remy, assis au bord de l'étang, immobile et mélancolique, attendit attentivement la capture de la carpe et le retour de Marinette.

Mais il aurait voulu pouvoir afficher sur tous les arbres, sur toutes les herbes et les routes, à l'entrée des villes, au sortir des bourgs, sur les maisons, les croix, les châteaux, les églises, les rochers, les murs, les nuages et les eaux :

« Il a été perdu un petit animal irremplaçable ; du sexe féminin et même ressemblant tout à fait à une femme; jeune et sauvage ; si doux, si frais, si beau, si rétif et si parfumé qu'il ne peut se confondre avec nul autre ; velouté comme un fruit, souple comme un feuillage ; sous sa crinière mordorée, ses yeux paraissent bruns et sont tout remplis d'or ; sa malice est sans égale ; ses belles jambes sont fuyardes et sa parole est sans détours. Curieux, indépendant, passionné, fantaisiste, un peu fol... et sa grâce est si tendre qu'elle a toujours l'air amoureuse. Une bonne récompense attend celui qui me le rendra ; mais si, pendant tous ces jours on l'a caché, gardé, enfermé, emprisonné, on recevra, de plus, un bon coup de pied au bas du dos, un poing sur la gueule, une belle balle dans le crâne, un joli couteau dans le cœur... »

Et la nuit, errant parfois sans pouvoir dormir dans le petit village smaragdin, au bord de l'étang et des prairies, sous le grand hêtre, dans les sentes qui ont encore un peu un air de forêt, il se surprenait à force de mystère à croire aux légendes, à la féerie, aux ensorcellements ; et faisant libation au bord de la fontaine il invoqua, cet homme sérieux, sous la lune brillante et pure qui, d'en haut, semblait le narguer, ronde écuelle qu'il ne prendrait pas pour boire, il pria les enchanteresses.

Il but dans ses mains réunies. Il dit :

— Viviane, au nom transparent, amie des belles eaux, ô toi, limpide et dangereuse fée ! Vois ma détresse et mon souci ; prends en pitié ma grande peine ; et si tu habites ces lieux, et es toujours aussi puissante en l'art de magie, rends-moi Marinette, veux-tu ? rends-moi Marinette !

Et il but une gorgée claire, avant de secouer vers la lune les dernières gouttes de cristal...

XX

Marinette pendant ce temps, après un ultime bain parfumé d'herbes sorcières, revêtait sa robe couleur lapin, sa cape papillon, ses souliers fauves, et n'oubliant pas son sac à main, ni le vieux manuscrit du Conte du Brait pressé sous son bras, regrettant amèrement Adolphe, sortait du château enchanté dont toutes les portes s'ouvraient devant elle ; elle se sentait bien décidée à regagner, sans savoir comment, le pays banal et réel, son pays après tout, celui des pauvres humains.

— Il faut que j'accorde un peu d'attention aux choses; — se dit-elle, — et que je ne me conduise pas à l'étourdie, sans quoi je ne me débrouillerai jamais. Dès que je dis, avec ou sans malice, ce qui me passe par la tête, il survient une catastrophe. Remy s'en va, les chevaliers disparaissent, l'enchanteur s'évapore ; je joue d'un petit cor d'argent : la terre se fend, Adolphe ressuscite... Allons, Marinette, un peu de cette circonspection que tu ne cesses de railler chez les hommes. Car enfin, si je m'en vais ainsi, d'aventure en aventure, faisant mon Ève et ma Psyché, qu'arrivera-t-il encore?

Elle marcha tout en songeant assez longtemps, sans rencontrer Adolphe, ni aucun chemin la conduisant à la rive du lac où elle espérait bien retrouver la nacelle enchantée : sans quoi, elle traverserait ce lac à la nage, bravement, et ensuite reconnaîtrait peut-être bien sa route à travers la forêt d'or, « sa forêt ». Mais tout va peut-être encore devenir bizarre ou redoutable ; des nains et des géants lui barreront le passage ; elle sera forcée de combattre : elle aurait dû emporter aussi Escalibur, l'épée renommée... Est-il temps de revenir sur ses pas vers le château? Mais le château a disparu. Le paysage encore une fois a changé ; l'air est d'une diaphanéité diaprée, irisée, ambrée, rosée. Marinette, sans savoir comment, a pénétré dans un verger délicieux, tout fleuri et tout feuillu, rempli de fruits admirables qui brillent comme des astres et des lunes, et enivré de parfums d'herbes et de corolles où elle distingue encore l'odeur de la rose et du garingal. Des oiseaux chantent mille chansons qui s'accordent et se répondent et la lumière ne ressemble à celle d'aucun soleil ; elle est harmonieuse à

tous les sens, aux yeux, à l'ouïe, à l'haleine, au corps; elle caresse comme la joie ; elle vibre comme la musique, elle émeut comme le plaisir, elle pénètre comme le bonheur, elle baigne comme le songe ; c'est une douce tiédeur aérée de paradis où l'azur chante. Et voilà notre voyageuse ensorcelée, qui sent en son âme et son être un apaisement, un contentement si charmés, une satisfaction si pleine et jusqu'alors si inconnue, que, derechef oubliant Remy et ses projets de retour, elle souhaite, un instant, s'anéantir là pour jamais dans ce calme mélodieux.

Et puis, les beaux fruits la tentent. Éveillée à l'aube, prête à l'aurore, elle n'a rien bu ni mangé ; elle a marché, erré, couru. Elle va se rassasier et se désaltérer, en mordant dans ces rondeurs mûres dont le suc, la pulpe, le jus, doivent être un régal sans nom.

Elle cueille un fruit gonflé, sorte de pêche d'or particulièrement tentante et elle la porte à sa bouche ; déjà elle se prépare à y enfoncer ses dents... lorsqu'une voix l'arrête. Surprise, sa main retombe ; le fruit succulent roule dans l'herbe. Que dit-elle donc cette voix?

— Arrête, ô ma sœur. Arrête ! ne goûte pas à ce fruit, sans quoi tu ne sortiras plus de ce verger, et de sa joie monotone; tu ne retourneras plus chez les vivants, vers ton amour et vers ta peine ; et tu ne connaîtras plus jamais cette amère douceur des choses passagères. Tu es dans le verger « clos de nues ». Déjà, sans mon aide, tu ne le saurais quitter, et, si tu manges ce fruit, ma protection ne pourra plus rien pour toi. Choisis, ma sœur.

Et Marinette, qui tout à l'heure aurait voulu en ce lieu si doux, demeurer sans fin, Marinette, à l'idée d'y être emprisonnée, sent se révolter son cœur sauvage et se réveiller ce désir mystérieux de retrouver ce qui change, ce qui meurt, ce qui fait pleurer.

— J'ai bien soif, madame la Voix, — dit-elle. — Puisque vous m'honorez de votre bienveillance, ne m'indiquerez-vous pas quelque orange à la saveur sans danger, ou quelque poire inoffensive?

— Bien volontiers, Marinette. Avance. Cueille ces fruits ovales et roses. Non, pas ceux-ci ; mais oui : ceux-là. Il faut

faire attention à tout, petite sœur, et dans tous les mondes ; dans le tien qui n'était pas drôle, comme dans le mien qui n'est pas gai.

— Seriez-vous Viviane, ô Voix qui me nommez votre sœur?

Car Marinette, ayant dégusté la chair fondante et glacée d'un fruit délicieux, reprend un peu ses esprits, affaiblis par la soif et la faim.

— Puisque tu me reconnais, — dit la Voix, — viens ici.

Alors, assise sur l'herbe, auprès d'une brillante fontaine, sous les arbres fleuris où respire la brise, une jeune fille aux doux yeux apparaît à Marinette, sourit et lui tend la main.

— Vous ne m'en voulez donc pas, — dit Marinette avec un peu de confusion, — d'avoir... avec Merlin... vous comprenez...

— Pas du tout ; — et Viviane eut un rire clair. — Car, même au temps où je l'aimais, je ne lui donnais rien de moi. De mon amour, il n'eut que les songes. En rêve il croyait me posséder. Mais aucune fois ce ne fut réel. Néanmoins je ne l'ai pas frustré puisqu'il y crut. Il ne fut malheureux que lorsque, trop seul avec moi, il me connut : vraie.

— Mais puisqu'il était devin?

— Devin, savant, mage, enchanteur, mais désarmé devant les sortilèges des femmes. As-tu soif? bois cette eau. Mange encore ces prunes ensoleillées.

— Me raconterez-vous? Il y a des choses que je voudrais tant comprendre.

— Assieds-toi sur l'herbe à mes côtés, petite vivante qui me ressemble. Es-tu bien? Que veux-tu savoir?

Elle lui parlait comme une jeune mère parle à sa fille et, ainsi faisant, elle changeait et prenait l'aspect d'une créature que la maturité épanouit, et qui se complaît dans la force et dans la connaissance.

Alors, avec un sourire innocent :

— Que m'est-il arrivé, exactement? — interrogea Marinette.

Viviane rit encore, et plongeant sa belle main dans la fontaine, aspergea Marinette de gouttes d'eau magique.

— Tu as voulu. Il n'est pas rare d'arriver à ce qu'on désire avec violence, à ce qu'on exige, ce qu'on ordonne de toute cette secrète royauté qui sommeille d'habitude au fond de

nous-mêmes, et ne s'éveille que chez certains êtres à certains moments. Tu as voulu. Et ce que tu voulais arriva; tu ressuscitas la forêt, tu connus Merlin. Seulement, une loi triste, décevante, universelle, ô Marinette, veut à son tour que nul ne puisse, ou ne sache jouir, de ce qu'il a conquis ou réalisé. Toujours frustrés de ce que nous possédons, chassés de ce que nous avons cru atteindre, un dieu jaloux nous guette et nous dépouille. Adolphe t'entraîna hors de la forêt; le désenchantement te dégoûta de Merlin; ta curiosité te sépara de lui; et de cette séparation tu ne t'affliges guère; mais certaines choses d'abord se sont accomplies... Tu l'as voulu, Marinette. Tant pis pour toi...

Marinette baissa le front avec une contrition sournoise.

— De même, je voulus, au temps jadis, ensorceler Merlin et l'obliger à ne me point quitter. Il m'aimait; et moi j'aimais son amour; mais, toujours appelé au loin par ses entreprises singulières, par tous les rois qu'il protégeait, par les guerres, les avènements, les morts ou les bonheurs auxquels il prenait une part, d'abord prophétique, ensuite essentielle, il me laissait longuement seule. « Quand reviendrez-vous, lui disais-je? — A la Saint-Jean d'Été, ma mie; à la Saint-Jean d'Été. »

Viviane se regarda dans l'eau, car elle était redevenue jeune et ses yeux s'alanguissaient de l'attente d'amour.

— Je ne le comprenais point. Puisque j'étais son but, pourquoi me quittait-il? Et j'étais triste. En son absence, je travaillais; je m'essayais aux sortilèges qu'il m'apprenait peu à peu, aux sciences sorcières, aux magies; j'y devins savante, si savante, que cela me remplaçait presque le bonheur. Cependant, pour éprouver l'amour de Merlin, je lui posai un jour la question fatale : « Apprenez-moi mon biau doux ami à emprisonner un homme dans un lieu qu'il ne pourra plus jamais quitter, dont il ne pourra plus jamais sortir. » Et, tout en sachant que je me servirais de ce pouvoir contre lui-même, il me l'apprit et je l'encerclai, l'enserrai pendant qu'il dormait, la tête sur mes genoux, je fis neuf fois un « cerne avec ma guimple ». Et il fut mon prisonnier; et s'éveillant, naïf, tentait de s'en consoler, croyant que je ne le quitterais point et lui tiendrais fidèle compagnie. Pourtant il regrettait

souvent sa liberté et ses hauts faits ; et se lamentait de ne plus pouvoir, m'ayant donné toutes ses puissances, sortir jamais du Val sans retour. Lorsque Gauvain fut envoyé par Artus, inquiet de son absence, en quête de son ami Merlin, à travers une fumée, il entendit encore une dernière fois sa voix. Et sa voix lui dit qu'il était enserré par enchantement « si fort qu'il ne puet estre desfait jamais a nul jour del monde ; ne jou n'en puis issir ne nus n'i puet entrer fors sans plus cele qui ce m'a fait... » et, pour finir, poussa de désespoir, cet horrible cri demeuré fameux sous le nom du Brait de Merlin.

Et Viviane, de nouveau, changea. Marinette, très intéressée par cette histoire, qu'elle connaissait déjà mais seulement jusqu'à ce point, tenait près de sa bouche une prune entamée, qu'elle oubliait.

— A peine fus-je seule avec Merlin, dans nos beaux châteaux, nos charmants jardins, et nos perpétuels prodiges qu'un immortel ennui, qu'un dégoût navré, s'empara de moi. O monotone bonheur, joie toujours pareille, ivresse ennemie! morne sécurité, plate certitude! Je l'avais voulu, Marinette...

Et celle-ci, achevant sa prune juteuse, acheva du même coup avec une pirouette :

— Tant pis pour toi.

Puis elle se lava les doigts dans la fontaine. Viviane continua :

— Je fis, à mon tour, mainte absence. Je vis ce monde et ces humains pour lesquels Merlin m'abandonnait jadis ; je me servis de mes « charmes ». Ce qui m'advint, ne te regarde pas spécialement. Je voyageai. J'élevai Lancelot du Lac... Vois-tu, l'amour des enfants, ô ma sœur, est encore une des plus douces choses de la terre et, après ce Lancelot, bien d'autres beaux fils j'élevai, dont nul par la suite en contant leurs exploits, ne sut que je fus leur mère d'adoption. Mes absences de plus en plus fréquentes et longues, laissaient Merlin dans la solitude et l'ennui : « Quand donc reviendrez-vous, ma chère? » Et à mon tour je lui répondais, comme lui jadis : « A la Saint-Jean d'Été, doux ami, à la Saint-Jean d'Été... »

Et Marinette rit; de ce rire doux et féroce, enfin comme les femmes rient lorsqu'elles se moquent d'un homme.

— Avant de m'aimer, — et la fée changea, prit l'aspect

chenu d'une vieille entre les vieilles, aux mains plus expertes que tremblantes et prêtes aux maléfices, aux yeux étincelants dans les rides sagaces, au front penché par les secrets sous les cheveux brillants ainsi que la neige des cimes, — avant de m'aimer, Merlin avait ressenti un penchant d'amitié pour Morgain, sœur d'Artus, celle-là qui fut si perfide pour Genièvre. Mais peu t'importe. Morgain était la plus belle et la plus lascive que l'on pût trouver en toute la Bretagne. Elle eut beaucoup d'amants ; je ne te les citerai pas tous bien que je me rappelle leurs noms; sache seulement qu'elle quitta le géant Rainouart, vraiment trop encombrant, pour le jeune et beau Guyomar. Elle n'était pas que luxurieuse, mais bien aussi « à merveilles boine clerjesse, et d'astronomie savait-elle assez »...

— D'astronomie; — interrompit Marinette. — Que mon mari serait content de la connaître !

— Il n'y avait grimoire qu'elle ne déchiffrât sans peine; et tour qu'elle ne sût jouer. Merlin, la voyant si bien douée, lui apprit toutes les magies imaginables. Et elle lui doit presque toute sa science. Aussi, après son enserrement, eut-elle pitié de lui. Elle me pria de défaire le cercle. Mais cela je ne le pouvais et elle non plus. Car, retiens ceci, Marinette : on a la puissance de créer certains enchantements, mais pas toujours celle de les détruire.

— En sentiments, — soupira Marinette. — Celui qu'on inspire...

— Et puis je ne tenais pas à délivrer Merlin qui, en temps d'amour, me fit maintes fois attendre ; le sentir se morfondre en son solitaire ennui ne me déplaisait qu'à moitié. Pourtant, pour ne pas rester trop impitoyable, je consentis à lui donner le pouvoir d'aimer une autre femme que moi ; et Morgain alors put décréter que si jeune femme curieuse tentait de visiter Merlin, elle lui faciliterait le voyage; et que, si au bout de sept jours et sept nuits, cette belle ayant su résister au silence et à l'ennui des journées et à l'envie d'autant plus vive de parler la nuit, n'ayant pas cherché à voir Merlin à la lumière, ne lui posait pas enfin la question fatale : « Apprends-moi, mon biau doux ami, le secret d'enserrer un homme, etc. », Merlin serait délivré.

— Ouf ! — dit Marinette. — Pauvre Merlin ! Je te comprends !

— Depuis des siècles et des siècles, l'enchanteur tente l'épreuve en vain. Morgain lui envoie des femmes et des filles. Elle les guette à l'orée de la forêt avec son Guyomar ; ils sont tous deux déguisés comme tu sais. On s'ennuie tant de toujours vivre au pays des fées, que ce petit séjour dans cette auberge, de temps en temps, leur plaît. C'est Morgain qui avait écrit sur le sable : « Marinette est attendue par Merlin; » Morgain qui voudrait tant le délivrer, peut-être par reconnaissance pour lui, mais surtout pour me dépiter moi, sa rivale... Elle le gâte en toutes choses. N'as-tu pas dégusté chez Merlin des pâtés merveilleux? tu en mangeas aussi le soir même de ton arrivée, aux Forges. Morgain les confectionne à ravir et elle en donna la recette à son vieil ami.

— Je la réclamerai aussi; — et Marinette passa sur ses lèvres le bout de sa langue.

— Ah ! Marinette, Marinette, — dit Viviane avec un rire orgueilleux, — depuis que j'ai enserré Merlin, les femmes n'ont pas dégénéré. Pas une, tu m'entends, pas une, n'oublia jamais de lui demander ce qu'elle devait taire. Je suis assez fière de vous, ô toutes mes filles, ô toutes mes sœurs! Mais, une fois Merlin évaporé et quitté le château magique, il reste encore un danger et une suprême vengeance de l'enchanteur. Si la fuyarde, pénétrant au clos du nuage, c'est-à-dire dans ce verger, y cueille et mange le fruit d'or, elle est perdue pour les choses humaines ; elle demeure ici éternellement à danser et rêver. Quelques-unes ont eu ce sort misérable ; car la monotone satiété des délices sans fin n'offre pas un sort aussi doux qu'on le pourrait croire. Toutes celles que je pus avertir assez tôt choisirent le retour à leurs peines terrestres. Maintenant, pour ne plus manquer leur passage, je fais guetter, moi aussi, l'arrivée de mes amies inconnues ; j'ai le vieux bûcheron qui me prévient, même si je suis en voyage. Alors je reviens vite et j'attends. Ce n'est jamais bien long. Les unes tiennent leur langue deux jours, les autres trois, jamais plus de cinq nuits... Et Merlin qui savait tout, sentant ses facultés peu à peu s'amoindrir et s'éteindre, Merlin ne peut plus connaître le sort qui lui est réservé, le destin que lui apporte

cette femme nouvelle... Il est obtus autant que n'importe quel amoureux.

— Et si Merlin avait été délivré, que serait-il arrivé ? M'aurait-il rendue à Remy ? M'aurait-il à jamais gardée ?

— Cela, petite enfant, je ne le sais. Mais je peux croire que Merlin, de plus en plus épouvanté par les femmes et te jugeant redoutable entre les redoutables, t'aurait fait aussi manger le fruit d'or et vouée à la prison trop douce, la prison qu'il aurait fuie...

— Ah ! ces hommes !

Et Marinette, avec indignation, levant des mains qui protestaient, écarta ses doigts révoltés.

— Ces hommes, — dit tranquillement Viviane, — ces hommes... que seraient-ils, en vérité, sans l'imagination des femmes? Pas grand'chose. Dépouillés de l'enchantement dont nous les parons, contemplés froidement face à face, ô Marinette, que sont-ils?

Et Marinette se souvint qu'elle avait nommé Remy : « moins que rien ».

— Notre folie créatrice est si puissante, — et Viviane, jeune et belle, souriait en jouant avec l'eau, — que déjà, bien avant de porter un enfant dans notre sein, nous recréons chaque jour à notre image, l'amant qui pourrait être son père. Souviens-toi. Dans tes nuits près de Merlin invisible, en ton inconscience moins oublieuse que ta mémoire, ne songeais-tu pas à Remy? Et lorsque tu vis Merlin, tu constatas, étonnée, qu'il lui ressemblait. Cette ressemblance avait été créée par toi-même.

Marinette, un peu honteuse, baissa la tête et rêva.

— Après quelques siècles, vois-tu, on sent venir l'indulgence en même temps que l'indifférence. Nous, les femmes, nous ne sommes pas justes envers les hommes : nous ne les mettons pas à leur place véritable. Nous leur demandons de nous aimer. Ils ne sont pas faits pour cela.

— Pas faits pour cela?

Marinette jonglait avec des pommes vermeilles ; elle les laissa retomber et rouler jusqu'aux pieds de la jeune fée.

— Non. Contemple, observe la nature. Où vois-tu le fidèle amour? Le pollen est errant; la bête est infidèle; chez certains

insectes, le mâle est dévoré ou réduit en servitude. L'homme est un travailleur, un inventeur, un défenseur de la famille, de la cité, du pays et de toutes les choses établies, parce qu'elles lui coûtent de la peine. Mais il n'est pas fait pour aimer. Et quand, par-ci par-là, un homme a du génie, le génie, cette autre forme de l'amour, eh bien ! il lui vient de sa mère... Pourquoi leur en vouloir de ce qu'ils sont ou ne sont pas? de leurs lois, et de leur effort pour nous maintenir à leur merci? Ils sentent confusément que notre vrai règne approche. Leurs pauvres ruses essaient en vain de retarder à l'aide de pièges sentimentaux qui nous retiennent encore, le moment définitif de notre triomphe et de leur soumission.

Et Viviane encore se transforma ; elle devint immense ; elle eut une face terrible et belle, bienveillamment ennemie ; elle se confondit avec l'air, la lumière et l'eau, à la fois sans fin et changeante, force qui crée et qui détruit ; elle fut la féminine puissance éternelle ; elle fut la nature.

Marinette eut un petit frisson. Elle se souvint de la mante religieuse dévorant son mâle. Ces choses lui firent peur et lui donnèrent faim. Oh ! ne penser à rien près d'un bon déjeuner... Car ces fruits n'apaisent pas tout à fait l'appétit à la vulgaire manière humaine ; c'est une nourriture pour des immortels qui n'ont guère le besoin de se sustenter.

— Viviane, — dit-elle timidement, — avant de te quitter, je voudrais te demander une chose.

La fée redevint jeune et ses yeux innocents regardèrent indulgemment sa cadette.

— Encore, ô curieuse : « Apprends-moi, mon biau doux ami... »

— Oh non ! Emprisonner un homme dans un seul lieu, cela ne serait pas très pratique. Apprends-moi simplement, veux-tu, à me faire aimer de l'un d'eux pour toujours, sans qu'il puisse m'être infidèle ni, sans permission, me quitter?

— Désir déjà bien dangereux, Marinette. Mais toutes me l'ayant, à chaque fois, demandé, j'ai toujours là, bien au frais dedans ma fontaine, mes petits flacons préparés.

Elle s'agenouilla au bord de l'eau, y plongea son bras nu et posa ensuite sur l'herbe trois petits flacons verts : vert grenouille, vert crapaud, vert sauterelle. Elle les essuya, les ran-

gea dans un coffret couleur de prairie et l'offrit à Marinette avec gracieuseté.

— Fais bien attention. Réfléchis auparavant. Souviens-toi de l'enchantement qu'on ne peut détruire.

— Oh! Viviane, que c'est joli!

— Il y en a là, tu sais, pour plusieurs personnes.

— Ah bah?

— Mais oui. C'est plus sûr. Et maintenant que je t'apprenne la manière de t'en servir. Il faut que l'homme soit endormi. Tu fais ces trois pas ; et puis ces trois gestes... tu dis ces trois mots...

Et elle les lui confia, tout bas.

— Et maintenant, avant de partir, je veux que tu danses. Tu n'as pas bougé depuis trop longtemps. Je sens tes jambes engourdies... Et, d'ailleurs, ici c'est un signal ; on ne part qu'après avoir dansé. Invite ce jeune arbre au tronc argenté ; tu verras comme il danse bien.

— Tu te ris?

Mais l'arbre charmant, comme un page svelte tout vêtu de vert et d'argent, abaissa une souple branche autour de la taille de la jeune femme et la pressa contre lui. Et pendant que des rayons vibrants se dégageait une musique ondoyante et rythmée, il lui fit danser ce pas célèbre au pays des fées, qui, lent, et peu à peu, semblant arracher du sol des racines captives, dans un balancement à la fois indolent et fort, dans un enlacement étroit et presque douloureux, fait participer la femme à la délivrance de l'arbre, et l'entraîne enfin dans un élan libéré, qui de nouveau se ralentit, souffre, peine, s'immobilise ; le tango du déraciné.

— Quel succès au dancing! — songea Marinette. — Je l'apprendrai à mon danseur préféré.

— Et maintenant, — dit Viviane, pendant que respirait plus fort le feuillage du jeune arbre ensoufflé, — maintenant, ma chère sœur... adieu.

— Comment vous remercier?

Et Marinette vérifiait si elle n'oubliait rien.

— En pensant à moi quelquefois, avec une douceur humaine; en plaignant avec un cœur pitoyable la pauvre fée condamnée à la satiété satanique. Pourtant je ne suis pas comme

Morgain, vouée au diable. Mais je crois qu'il n'y a de repos qu'en Dieu. Ici, Vent d'Avril ! Viens vite. Emporte cette enfant hors du clos du nuage... Adieu. Bientôt après tu trouveras le chemin. Adieu, heureuse petite vivante ; toi qui ne vivras pas toujours.

La forme puissante et légère d'un jeune homme délicieux saisit dans ses bras Marinette avant qu'elle puisse répondre à ce mélancolique adieu. Il la serrait sur son corps frais et toute l'odeur du renouveau se dégageait de lui. Il courait, il planait, il volait. En passant, la voyageuse aperçut des jeunes femmes qui dansaient une morne ronde dans un paysage enchanteur ; espérant que cette danse serait enfin le signal de leur délivrance, sans doute étaient-ce là les pauvres filles trop vite gourmandes, à jamais punies par trop de douceur.

Il semblait à Marinette que serrée, enveloppée dans une écharpe, l'écharpe s'envolait, l'emportait, la ravissait, dans un essor de voile enflée et d'aile ouverte, dans la douce violence d'un souffle embaumé. Elle ferma les yeux pour prolonger le délice de cet enlèvement ; oh ! encore errer aériennement dans ce libre éther, cette pure allégresse ! Ne vole pas si vite, ô Vent d'Avril... si tu savais comme tu me plais.....

Mais Marinette sent, hélas, qu'on l'étend sur l'herbe, et tout de suite aussi, sur sa bouche entr'ouverte, un baiser pénétrant, désaltérant et frais, éclos comme une fleur dans la brise... Le baiser du printemps...

— Au revoir, Vent d'Avril.

XXI

Marinette resta un instant les yeux fermés, toute étourdie et contractée comme une petite graine qui, déposée au hasard par le vent dans un endroit inconnu se dit : « Suis-je bien où je dois être ? Faut-il vivre, germer, fleurir? »

Marinette ressentait une très vague angoisse. Où l'avait-il laissée ce Vent d'Avril ? Où? et combien de temps en somme s'était écoulé depuis son départ? Elle calcule qu'elle a passé une nuit dans la forêt et cinq nuits chez Merlin et que, à présent, va finir le sixième jour... Mais tous ces calculs

peuvent n'être qu'illusoires ; six cents ans sont révolus? ou même seulement soixante, et, en punition de son équipée, elle revient à la vie réelle avec des cheveux blancs et des rides. Du coup elle ouvre les yeux tout grands ; dans son petit sac, elle cherche son miroir et se contemple avec terreur, avec respect, avec reconnaissance : soyez loué, ô Dieu qu'adore Marinette! Elle a toujours ses vingt ans et demi, ses yeux malicieux, sa bouche épanouie. Elle n'a rien perdu ; d'aucune façon ; elle a toutes ses grâces et toutes ses petites affaires ; ses deux boîtes à poudre, ses deux mouchoirs, sa bourse, la clef de sa malle, son petit bâton de rouge pour les lèvres, cinq sous mis soigneusement à part, une agrafe décousue de son manteau de ragondin. Voilà pour le sac; et le coffret vert de Viviane; le manuscrit du Conte du Brait, et même une des petites pommes avec lesquelles elle s'amusa dans le verger et qui resta par hasard dans la doublure de sa cape ; elle l'en retire, la renifle voluptueusement, mais n'y mord pas. Marinette est devenue prudente et ne tient pas du tout à retourner pour l'éternité, dans la prison close de nues et d'où la fit s'évader Vent d'Avril. Il ne lui manque qu'Adolphe. Adolphe, cher compagnon ! Et un si beau renard, ma chère ! Elle n'en pourra jamais retrouver un pareil.

Vent d'Avril est bien loin et remplacé par vent d'automne ; il fait humide et froid ; plus qu'humide. Marinette s'aperçoit tout à coup qu'il pleut. Il pleut et une minuscule photo de Remy tombée sur l'herbe pendant l'examen du sac, a reçu une grosse goutte, comme une larme immense. Il pleut, il pleut; Marinette a le nez mouillé et un peu froid. Un indicible attendrissement monte peu à peu du plus profond d'elle-même jusqu'à la surface de sa sensibilité. Il pleut ! Jamais Merlin n'a pensé à lui offrir un triste et morne jour de pluie comme ceux-là qu'on maudit dans la vie, dans la pauvre vie, alors qu'on ne connaît pas la vanité des enchantements. Ah ! si quelque chose est plus triste que la vie sans rêves, c'est l'illusion sans la vie. Imagination et réalité, seriez-vous du même essor, les deux ailes?

Marinette pleure doucement ; elle remet la photo dans son sac après l'avoir essuyée respectueusement. Amour dont elle a souffert, eh bien ! oui, elle vous regrette.

Elle pleure plus fort, elle pleure sans savoir pourquoi ; elle revoit la chambre banale de l'hôtel Impérial et Transparent, où elle et Remy se sont si bien querellés et si mal quittés : elle le revoit, lui, son amant, avec une netteté de souvenir tout à coup imposée à sa plus docile mémoire. Elle pense à tous les ennuis qu'il lui a faits, à son air tout bête d'homme « digne de ce nom », pendant que, décoiffé, une mèche sombre lui pendait sur l'œil. Et, avec attendrissement, elle songea, non pas à ses vertus, non pas à ses charmes, non pas à ses mérites ni à ses qualités pas plus morales que physiques, mais simplement, tout simplement, à cet air affairé de petit garçon bêta qu'il prenait lorsqu'en s'appliquant pour les lacer vite, il mettait ses bottines...

Et ce souvenir bien humble acheva de l'attendrir et de la charmer. Ses larmes se mêlaient à la pluie, car elle te retrouvait, ô cher amour humain, et c'est toi que voulait son âme ; c'est toi, toi seul qu'elle chérissait, ô cher bonheur de la terre, toi l'imparfait, le menacé, le tourmenté, toi, tes larmes et tes sourires, toi, déplorable, coupable, enfantin, ironique et même ridicule, mais toi, oui, toi, toi seul ! Toi, toi, toi, toi !

Autour d'elle, alors qu'elle regarda, ayant essuyé ses larmes, c'était la lande, les taillis, les pierres ; de-ci, de-là, un grand arbre tout frissonnant dans le vent frais et dans l'odeur du crépuscule. Elle est dans la forêt; il faut retrouver le chemin des Forges. Comment? Ce sacré Vent d'Avril, pourquoi ne la déposa-t-il pas au seuil de l'auberge? Cela ne lui aurait pas causé grande fatigue de plus. Mais sans doute ne lui est-il pas permis de se faire sentir aux humains, alors que leurs corps dolents s'habituent déjà peu à peu aux rigueurs automnales. Si seulement Adolphe était là. Il la guiderait. Il l'a bien menée chez Merlin ; il saurait la reconduire à Remy ; car certes il est revenu, ce cher bêta ; depuis six jours qu'il la quitta pour Eustachie il a très bien eu le temps de revenir... et de chercher partout Marinette. Pauvre Remy. Elle l'a trompé. Bah ! Oui, Remy, c'est ta faute, c'est ta faute, c'est ta très grande faute. Tu ne devais pas me laisser; j'ai eu trop de chagrin ; et j'avais trop de chagrin parce que je t'aimais trop pour supporter cet affreux abandon... donc, si je t'ai trompé c'est que je t'ai beaucoup trop aimé... Infiniment... Tant pis pour toi...

Et, pour s'absoudre, elle se mit à fredonner un couplet de sa fameuse chanson, celle interdite par ledit Remy ; celle qu'elle a chantée avec Adolphe. Adolphe l'entendra peut-être, et guidé par la voix de Marinette, réapparaîtra, mort ou vivant :

Je ne veux pas qu'il soit malin
Plus qu'une femme ou que moi-même,
Ou bien que l'enchanteur Merlin ;
Je veux qu'il aime que je l'aime.
Aussi beau que la nuit d'été,
Qu'il entre, amour, parfum, mystère,
Dans mon vieux castel enchanté,
Où tout fait semblant de se taire...
Je suis la Belle au Bois dormant;
Voulez-vous être mon amant?

XXII

Adolphe sans doute n'entend pas. Il est trop loin, définitivement ressuscité et pour toujours perdu. Oh ! cela n'est pas sûr de posséder un être vivant ; combien facilement on le perd ; bien plus encore qu'une fourrure ou un objet inanimé.

Mais Remy, lui, a entendu. Il pêche patiemment au bord de l'étang ; et cet étang n'est pas loin de l'endroit où chante Marinette. La voix bien-aimée arrive jusqu'à lui en glissant sur l'eau. Oh ! cette chanson, cette stupide chanson qu'il détestait, elle lui cause aujourd'hui un bonheur sans égal ; elle le prend aux entrailles, elle lui rend la vie! Marinette, si tu chantes, c'est que tu reviens. Mais où es-tu? Mais par où reviens-tu? Il a jeté sa ligne sur la berge et court au-devant de son espoir, à droite, à gauche, autour de l'étang, du côté de la forêt... Hélas ! la voix s'est tue. En vain, il appelle, il crie : « Je suis là ; je suis par ici, Marinette! » le silence de nouveau s'étend comme un nuage et tombe en gouttes avec la pluie.

Et notre pauvre Remy se dit : « Je deviens fou. J'ai des hallucinations de l'ouïe. Marinette n'a pas chanté ; Marinette ne revient pas. Elle ne reviendra sans doute jamais. Et je n'aurai plus qu'à mourir. Et tout cela pour Eustachie. »

Ah ! s'il la tenait, Eustachie, je crois bien qu'il l'étranglerait ;

mais ce bon mouvement ne peut faire plaisir à Marinette; elle l'ignore; et sans doute même, s'il la retrouve, ne le lui révèlera-t-il jamais.

Et triste, triste, et tout pleurant — il pleut, donc il est naturel d'avoir le nez mouillé — Remy reprend machinalement sa lourde ligne, et dans les profondeurs du désespoir, il se remet à pêcher ; il pêche, il pêche, il pêche ; et comme fretin ne ramène que regrets, remords et tourments.

XXIII

Et pourtant Marinette était tout près.

Tout près. Cela arrive ainsi quelquefois dans la vie. On se croit très loin l'un de l'autre ; on se cherche ; on tâtonne ; on erre ; on a perdu ce qu'on aimait. Et pourtant on était tout près de la tendresse et de la joie.

Marinette s'est tue ; l'approche du soir la transit et la perspective d'une autre nuit dans les bois, sous cette pluie de plus en plus drue, n'a rien qui la séduise... Oh ! une chambre, un bon feu, un dîner, même manqué, un ami, même stupide, combien tout cela serait bon !

Serrée dans sa cape, à peine abritée par le feuillage d'un grand hêtre, qui commence à laisser glisser et filtrer les gouttes de l'averse en même temps que tombent des feuilles jaunies, Marinette éternue ; une fois ; deux fois ; trois fois. Atchi... Atchoum... Atchi, i, i, i...

— Zut... Je me suis enrhumée... pas étonnant avec tous ces changements de saison... C'est la faute de Merlin. Et Viviane m'a bien donné des philtres magiques, mais n'a aucunement pensé à me lester du moindre sirop Rami ou de Tholu... Atchi... Atchi... Ah ! si j'avais Adolphe ! Il me tiendrait bien chaud.

Et, dernier espoir, elle met autour de sa bouche ronde ses deux mains en porte-voix ; d'un ton aigu, pointu, plaintif et pourtant péremptoire, elle crie : A...dolphe... A...dolphe... Les échos répètent ce nom familier. Appellera-t-elle encore une fois? Mais non, c'est inutile. Elle ne l'avait pas reconnu et pourtant il était là. Elle le revoit, à la fois inquiète et contente.

Adolphe, au pied d'un des derniers arbres, faisait à la vie une suprême libation.

Cher Adolphe ! quel aspect recueilli, quelle patte pensivement levée, aussi pensivement que le doigt du génie vers la tempe !

Puis il courut en cercles comme un petit fou, reniflant les herbes, les mousses, les feuilles sèches ; resserra ces cercles de plus en plus autour de Marinette stupéfaite, et enfin, lui sauta sur les épaules. Elle sentit les griffes à travers les étoffes, et sur sa nuque une langue rêche, un souffle fauve ; et enfin, la souplesse obéissante et chaude de la fourrure. Adolphe, vidé de sortilèges, reprenait le rôle et l'attitude somptueusement servile de la bête définitivement apprivoisée par la féroce coquetterie des femmes.

Marinette ne s'attendrit pas un instant sur le sort d'Adolphe; elle trouva bien agréable d'enrouler autour de son cou le renard qui venait d'expirer. Elle constata qu'il n'avait pas trop abîmé ses beaux poils pendant les gambades de sa résurrection ; elle le caressa et lui baisa le nez pour le consoler d'être mort.

— J'ai beau t'aimer, — lui dit-elle, — j'aime encore mieux que tu ne sois pas vivant. Ainsi tu es tout à moi, ainsi tu m'es plus fidèle...

Et pour achever cette réflexion égoïste, elle constata :

— Il ne me manque plus que Remy.

Et, tout d'un coup, de même qu'un instant auparavant elle s'était brusquement aperçue de la présence d'Adolphe, elle vit qu'elle se trouvait à quelques pas du village des Forges et elle reconnut tout de suite, assis au bord de l'étang que tatouaient, eau sur eau, les gouttes de pluie, le dos d'un pêcheur à la ligne ; dos émouvant de consternation ; épaules pliées sous l'injustice du sort ; tête inclinée sous l'inquiétude incompréhensible. Cette vue apitoya le cœur de Marinette. Pauvre Remy ! Tu es malheureux; c'est bien fait ; mais je te plains tout de même... Elle lui lance la pomme magique, qui le touche légèrement et s'en va tomber dans l'étang et, avant qu'il n'ait compris, à pas de fée, glissant sur les feuilles et le sable, elle arrive tout doucement derrière lui. Elle saisit la tête de son amant dans ses petites mains adroites et fortes ;

et pendant qu'il gémit : « Est-ce toi ? oh ! est-ce toi? » elle palpe ce front et le couvre de baisers et, ce faisant, passe en elle, cette pensée rapide :

— O chère tête sur laquelle reposaient tous mes rêves, vais-je me résigner à ne plus vous voir que dépouillée de tous ces prestiges et ne gardant de tant d'attributs que deux petites cornes naissantes, pareilles à celles des jeunes faunes et des petits faons?

Mais non, *cela* ne se sent pas ; et sur le beau front large, humide de pluie, Marinette met un long baiser. Puis :

— Elle est donc morte Eustachie, que tu restes là, à pleurer dans l'eau?

Remy s'est relevé, vous le pensez bien, avec la souplesse et la promptitude de l'homme heureux. Sa ligne flotte à vau-l'eau avec son panier vide et la pomme dorée, mélangeant dans le même naufrage, ce vestige de magie et ces insignes vulgaires.

— Marinette ! Marinette ! Marinette ! D'où viens-tu? d'où sors-tu? Ah ! méchante ! ah chérie ! mon enfant ; mon amour...

Comme il la tient; comme il a repris possession de la vagabonde ! Elle ! elle, miraculeusement revenue... Car c'est un miracle et on ne le sait pas, que de tenir entre ses bras l'être qu'on aime. Ses yeux ; son petit nez, ses douces joues et ses fins sourcils éployés, et son front têtu sous les mèches frisées, sa bouche... tout cela... Il le sent contre lui, ce corps, avec ivresse, et contemple ce visage avec une sorte d'émoi respectueux. Elle ! Elle : toute parée encore de la peine qu'elle lui a faite.

— D'où viens-tu, petite misérable?

— De chez Merlin.

— Marinette ; ne te paie pas la tête d'un pauvre homme qui a été follement inquiet. Ce n'est pas généreux... Qu'as-tu fait?

Elle est toute petite et douce et ravissante et câline. Elle noue ses bras autour du cou de Remy, elle renverse le front sur son épaule :

— Écoute, ô mon amour, ô mon cher cœur, — dit-elle. — Je t'ai trompé.

Remy, à ce moment précis, comparait justement à part lui

la bouche de Marinette à un fruit et à une fleur. Rien de plus frais, de plus attirant que cette petite bouche entr'ouverte dans la malice tendre du sourire. Ce « je t'ai trompé » en jaillit désagréablement, bien que murmuré dans un souffle frais et avec une grâce irrésistible. Quoi, tu as parlé, joli fruit? Qu'as-tu dit, petite rose? Est-ce qu'un fruit, est-ce qu'une fleur, devraient prononcer certaines paroles? Mais Remy, tout à l'attrait de cette bouche humide, et de cette fine langue amoureuse, ne peut attacher aucune importance à ce qu'elles viennent de prononcer. Et presque avec politesse, il reprend, distrait :

— Tu m'as trompé? Avec Merlin sans doute.

— Avec Merlin.

— Marinette, tu n'es qu'une farceuse. Moi qui croyais que tu disais toujours la vérité. Tu continues à te payer ma tête avec ton Merlin.

Incrédule, indulgent, penché sur ce visage si doux, il contemplait en frémissant ces yeux veloutés, d'un or brun, où un papillon semblait prêt à s'enfuir pour toujours. Et il sentait en son cœur d'homme, retentir des sentiments passionnés pour cette créature incertaine.

— C'est la vérité, la vérité.

Il rit.

— Tu parles comme la vieille Morgain. Tu ne veux rien me dire. Soit. Tu me raconteras plus tard. L'essentiel est que tu sois revenue, méchante. Mais, dis-moi, pourquoi appelais-tu Adolphe? J'ai cru rêver. C'était bien toi? Tu aurais dû appeler : Remy !

— Parce que... Adolphe qui, redevenu vivant, m'avait quittée...

— Quoi?

— Oui. Adolphe, enfin, était perdu, ou plus exactement, avait filé. Et puis il est revenu. Et puis il a bien voulu redevenir fourrure.

— Tu me racontes des folies... Et pourquoi m'as-tu lancé une pomme? Me prenais-tu pour Adam?

— Pourquoi pas? Mais sache que cette pomme dangereusement magique, et venant du verger de Viviane, je ne devais pas la garder. Emportée par mégarde, je l'ai noyée tout de

suite dans l'étang. Sans cela qu'arriverait-il, Remy, qu'arriverait-il?

Il la regarda, hésitant, inquiet.

— Tu n'es pas devenue folle, au moins?

— Mais non, mon Remy, mais non ; et pour te prouver que je suis sensée, je te préviens que nous sommes trempés ; que la nuit tombe avec la pluie ; que nous allons prendre froid et qu'il faut rentrer et nous réchauffer et dîner... C'est égal, elle sera déçue la vieille Morgain, la « clergesse » en astronomie...

— Et ton pauvre mari, tu n'as pas pensé à lui, impitoyable? pas plus qu'à moi. L'as-tu également laissé sans nouvelles pendant ces six jours éternels ?

— L'astronome? Va, il ne s'inquiète pas pour si peu. Qu'est-ce que six jours sans nouvelles pour un sage qui sait que certains rayons mettent des milliers d'années à parvenir, d'un astre, à la terre. Va, il attend patiemment; et une semaine, à son sens, c'est bien petit...

XXIV

Ils ont dîné en tête à tête et servis par Guyomar dans la cuisine auprès du grand feu. Morgain, sans doute trop dépitée, se cache en quelque coin et y pleure la nouvelle déconvenue de son ami Merlin. Aux lueurs mouvantes des flammes, Marinette et Remy se regardent tout en dévorant les « œufs qui pètent » et le fameux pâté de lièvre. La douce chaleur du retour et de la réunion les pénètre et les environne et pourtant une gêne imperceptible est entre eux qu'ils subissent presque sans la sentir. Marinette ne voit plus Remy avec les mêmes yeux ; elle a souffert, elle a été déçue par lui ; elle est partie au fond du rêve, elle a réfléchi, hélas ! elle a erré ; elle a vieilli ; et pendant ce temps, il a changé. Il a compris l'importance que cet amour avait dans sa vie ; son inquiétude l'a amolli et diminué ; et sa joie se mélange d'une fatigue secrète, celle que lui causent la force et le poids du sentiment qu'il avait cru grisant et léger.

Et ils ne sont plus aussi heureux.

Plus jamais, à cause d'Eustachie, ils ne connaîtront dans sa plénitude ivre, cette gloire sans égale du jeune amour que rien ne trouble ni n'entrave, que rien n'arrête et ne limite et qui saccage à son gré les fleurs de son printemps, toujours renouvelées, toujours épanouies; l'amour libre, charmant et dieu !

— Demain, — dit-il, — nous retournerons à l'hôtel Impérial et Transparent ; on est trop mal ici ; et de Dinard à Paris ; car mes vacances vont être finies... et puis j'ai pris cet endroit en horreur...

— Allons ailleurs, — dit Marinette attristée.

Et puis elle se tait, car, d'ailleurs, elle en vient.

Et Remy a fait un morne séjour au pays de l'inquiétude.

Remy a retrouvé, en même temps que sa folle maîtresse, tout le sentiment de ses devoirs et de sa responsabilité. Il n'a plus rien de l'amant tumultueusement inquiet qui courait les routes derrière l'égarée et faisait sonder des étangs. Un peu vexé parce qu'elle lui raconte « des blagues », il se livre à son humeur pédagogique. En face de ce jeune être, papillon frais éclos, palpitant, bariolé, saupoudré d'ambitions de bonheur, d'amour, de grâce et de poésie, il se sent une âme de savant jaloux. Oh ! transpercer cette créature libre, autrement que par la volupté ! L'étiqueter bien à l'abri, dans une vitrine close où il ne lui arrivera plus rien ! Et, montait en lui le désir obscur de réduire cette femme selon ses habitudes et ses besoins à lui, de la banaliser, de la domestiquer, de la posséder enfin, autrement que dans sa chair.

Quant à Marinette, elle ne saura jamais que Remy, pendant qu'elle séjournait chez Merlin, fut exactement le Remy de ses rêves. Et son attendrissement à elle, ses pleurs en se retrouvant sur la lande d'automne, sous la petite pluie, cette émotion de revenir à l'amour humain, tout cela s'amortit et s'éteint en face de Remy encore plus Remy qu'autrefois, ce Remy que, décidément, elle n'aimera plus jamais « parce que » mais toujours « malgré que »... Elle pense que l'homme le moins fait pour rendre une femme heureuse est sans doute l'homme vertueux... Mais surtout n'allez pas le confondre avec l'honnête homme : celui-là qui a su fixer l'approbation par une image définitive et que l'on ne se représente guère, sans un beau sein dans la main.

Une fois le dîner fini, les jeunes gens regagnent les petites chambres où le feu, aussi, brille et chante. Marinette constate que toutes ses affaires sont restées là, bien en ordre, et qu'il ne lui manque rien ; même pas cinq francs.

— Tu avais sans doute emporté ton argent, — dit Remy.

— Mais non ; je suis partie avec, dans mon sac, dix-sept francs soixante-quinze, dont cinq sous, chose rare, en sous, et mis à part. Compte. Je les rapporte.

— Voyons, Marinette. Assez de plaisanteries. Raconte-moi bien sincèrement tout ce qui t'arriva pendant ces six jours. N'invente pas d'histoires, je t'en supplie. Quoi que tu aies fait, puisque tu as été malheureuse à cause de moi, je te jure que je ne te gronderai pas.

Elle s'assied aux pieds de son amant, au coin du feu, voluptueusement heureuse, dans une de ses robes de nuit retrouvée. Entre les jambes de Remy, elle se sent protégée, un peu serrée ; il joue avec ses cheveux bouclés ; elle est une enfant ; et pourtant c'est elle, qui, à l'homme sérieux, va raconter la plus folle des histoires : une histoire vraie. Elle raconte. Elle raconte. Elle raconte tout, avec une ingénuité désarmante, une conviction, une fantaisie exacte, un entrain qui tiennent, malgré ce que ce récit a pour lui d'un peu gênant, notre Remy sous le charme. Elle regarde le feu, en racontant ; elle y voit briller de nouveau ses mésaventures enchanteresses; et parfois elle se détourne pour examiner Remy de bas en haut en agitant sous son nez incrédule, un persuasif index rose.

Puis, pour clore dignement ce fantastique récit, elle se lève d'un petit bond et va chercher dans sa cape un vieux manuscrit tout taché, tout maculé et comme illustré de feuilles mortes : le Conte du Brait par maître Helie.

— Tu ne diras pas que je ne suis pas gentille. Même en proie au sortilège de l'oubli, j'ai obscurément pensé à toi; j'ai volé pour toi ce livre unique dont aucun exemplaire français, m'as-tu dit, n'existe. En voilà un ; et chipé à une source sûre. Dis-moi au moins que tu es content...

Sérieux, attentif, sévère, Remy examine avec grand soin les feuillets précieux dont les rats ont grignoté les bords et

dont, par-ci par-là, des petits morceaux manquent. Mais, dans l'ensemble, c'est un merveilleux manuscrit, tant par son ancienneté que par sa trop grande rareté.

Penchée sur l'épaule de Remy, Marinette assiste à l'examen. Cela sent le moisi, ces vieilles pages. Elle fronce le nez et hume cette triste odeur de tombe immatérielle.

— Fi, — dit-elle, — il est bien laid ce beau manuscrit ; il est trop vieux.

Remy, pensif, l'a refermé.

— Marinette, tu as beaucoup d'imagination. Tu vas sans doute te mettre à écrire des romans, ou à tourner des films comme maintes belles dames de notre connaissance. Mais, mon enfant, je trouve fort inconvenant que tu m'aies, avec un tel aplomb, inventé tout un conte où je joue un rôle ridicule, au moins autant que Merlin lui-même, et où je suis trompé. Regarde-moi, Marinette. Je n'en crois pas un mot, tu le penses bien. Me crois-tu assez naif pour ajouter foi à cette belle légende? Je sais bien qu'on n'est pas trompé que dans les contes ; mais si c'était vrai, tu ne me le dirais pas, et tu n'aurais pas ces yeux clairs, débordant d'innocence. Quant à ton manuscrit, c'est une falsification grossière. Tu l'auras déniché chez quelque vieux libraire de Rennes ou d'ailleurs. Tu m'élabores toute une fable ; mais la vérité est bien simple. Me croyant parti pour une semaine, tu t'es promis de me jouer un bon tour pour te venger. Tu laissas ta valise ici pour m'effrayer au cas où je reviendrais et je te chercherais; tu laissas à Dinard une malle vide et tu en achetas une autre avec laquelle tu partis... pour Rennes ou pour Vannes ou pour Fougères. Tu viens de revenir sans doute par le tramway. C'est pourquoi je penche pour croire que tu reviens de Rennes. Tu as mis la vieille Morgain dans le complot. Elle ne s'appelle sans doute pas plus Morgain que moi. Je te félicite, Marinette. Tu as très bien combiné tout cela. C'est une très bonne farce. Et puisque je t'avais fait du chagrin j'admets que je l'ai méritée; mais ne recommence pas; j'ai été trop inquiet, vois-tu, et quand tu seras moins malicieuse, tu m'avoueras la simple vérité. Tu vois, chérie, qu'il n'est pas commode d'abuser un homme sensé, intelligent et raisonnable. Tu m'as pris pour un petit enfant, en t'imaginant que je pourrais accepter une parcelle de ce

récit... L'astronome peut-être... et encore... Il t'aurait écoutée avec l'air de tomber de la lune...

Penché sur elle qui s'est agenouillée devant lui, il la prend plaisamment par le menton et, se forçant à l'indulgence, car il reste scandalisé par les inventions de cette cervelle de femme, il la regarde de tout près. Les yeux de Marinette sont indéchiffrables. Des paillettes d'or y dansent, allumées par le feu, sa bouche est candide et le dessous de son nez animalement velouté. Que se passe-t-il dans cet être mystérieux ? Confuse et repentante, demande-t-elle pardon dans son cœur à l'homme offensé? Se moque-t-elle au contraire de l'amant stupide? Point. Elle ne pense qu'à une chose. Il a dit : j'ai été trop inquiet...

— Tu as été inquiet? Tu es donc revenu bien vite? Depuis combien de temps es-tu là?

— Tu le sauras quand tu me diras pour de bon d'où tu viens... Je suis là depuis deux jours à peine... je ne sais plus...

— Et Eustachie? Ta chère Eustachie... a-t-elle été grossir la troupe des élus?

— Elle peut vivre encore très longtemps. Je ne suis pas allé à Avignon... j'ai appris à Paris que ma présence devenait inutile...

— Ah !... Tu vois comme j'avais raison. Dis? Une autre fois m'écouteras-tu ? Sauras-tu que la vérité sort de la bouche des enfants?

— Non ; car tu viens de me mentir.

— Laissons cela puisque tu ne veux pas y croire... On ne va plus en parler. Mais dorénavant me préféreras-tu à toutes choses? Me sacrifieras-tu les Eustachies, famille, travaux, idées d'homme? Ton seul devoir, sera-ce moi?

— Marinette chérie, ne recommence pas à exiger des choses impossibles. Je continuerai à t'adorer. N'en demande pas davantage.

Oui, il a suffi qu'elle soit là, cette Marinette tant aimée, pour que le sentiment des prérogatives masculines s'installe à nouveau dans l'esprit de Remy. Pendant qu'il cherchait et pleurait la femme envolée, il a été vraiment l'homme tendre, soumis à cette tendresse, l'homme éperdument épris, qu'elle

aurait tant aimé... Mais comment le saurais-tu, Marinette? Merlin ne te l'a pas dit...

Marinette debout, le dos au feu, se chauffe comme dans la bibliothèque du devin. La flamme vermeille dessine à contre-jour sous la transparence rose du voile, le corps jeune et délicieux, ce corps perdu et retrouvé, ce corps chéri, convoité, regretté, cette vérité essentielle.

Remy, pensif et véhément, sent qu'il est vain de scruter tant de choses et se laisse envahir d'un coup par la sagesse du désir. Vous ne mentez pas, beaux seins fermes et doux qui pointez avec impertinence à travers la chemise, vous ne mentez pas, ventre lisse et rond, belles cuisses, jambes divines, bras voluptueux, pieds charmants! L'histoire que vous racontez est aussi vieille que le monde et bercera toujours les hommes amoureux. A celle-là, Remy veut bien croire. Viens-la-lui conter, Marinette, puisque tu racontes si bien...

XXV

Il dort, repu d'amour, confiant comme un gosse; sa tête pèse sur l'épaule de Marinette et elle se réveille parce que son bras engourdi lui fait mal. Ah! mais, c'est lourd, l'amour d'un homme! Habile, pour ne le pas réveiller, elle se dégage; il gémit un peu, mais dort toujours. Elle attend. Sa respiration est égale comme celle de tout ce qui dort dans la nuit, calme océan ou forêt tranquille. Elle enjambe le dormeur avec adresse; elle glisse du lit; ses pieds retrouvent tout de suite leurs mules obéissantes, dont le petit attelage noir attendait sans piaffer au coin de la chaise. Il fait frais. Elle remet des bûches sur les braises et pour mieux les ranimer elle leur donne tranquillement en pâture le rarissime manuscrit du Conte du Brait. Une à une, elle flambe les pages qui, racornies par les siècles, ne s'enflamment que lentement. Périssez une suprême fois, ô vieille histoire dont le sort est de demeurer inconnue et éteignez dans vos cendres bientôt refroidies l'écho du grand cri de Merlin!

— Il faudra — songe Marinette avec un paresseux ennui — que j'invente une bonne aventure, bien vraisemblable, sur

l'emploi de ces six jours, puisque Remy ne veut pas croire ce que je lui ai avoué.

Et d'ailleurs, cela vaut peut-être mieux ainsi; des dieux indulgents veillent sur les femmes sincères, et détournent de leur tête imprudente les foudres de la vérité.

Comme, de nouveau, une fois le manuscrit criminellement consumé, le feu baissait, Marinette revêtit son ragondin par-dessus sa chemise rose. Elle alla quérir à la dernière lueur du feu et à celle du clair de lune inondant la chambre voisine dont on n'avait pas fermé les volets, le coffret vert prairie, féerique galuchat donné par Viviane. Elle s'agenouilla pour l'ouvrir auprès de l'âtre. Les trois fioles étaient bien là : vert grenouille, vert crapaud et vert sauterelle. Elle les mania, les remania, les renifla, les huma, mais elle ne dévissa pas les jolis bouchons d'or. Elle donna un souvenir malicieux au pauvre Merlin, qui une fois de plus, victime de la Viviane éternelle, se morfondait, à jamais enchanté, dans l'attente d'une chance nouvelle et avant d'ouvrir les flacons minuscules et de différent émail, elle lui envoya du bout des doigts un dernier baiser. Debout un instant, au pied du lit, elle contempla le sommeil de l'homme incrédule dont elle tenait le sort avec le contenu des flacons sorciers. Les trois pas... les trois gestes... les trois paroles... les trois gouttes des trois parfums, et Remy, prisonnier d'amour, ne pourrait plus quitter Marinette. Il s'attacherait à elle comme le lierre au mur, ne ferait plus rien de ce qu'elle ne voudrait pas qu'il fît, négligerait ses travaux, ses parents, ses amis, ne la tromperait jamais, ne regarderait pas une autre femme, et languirait, mourrait, solitaire et triste, si, pareille à Viviane, lasse de lui et ne pouvant détruire l'enchantement, elle le délaissait, elle qui garderait égoïstement sa liberté.

Pouvoir terrible ! Vengeance démesurée ! Ah ! tu ne veux pas croire à mes récits singuliers ; eh bien, j'ai rapporté de ces lieux de négromance tout ce qu'il faut pour te réduire en esclavage et pour te forcer à m'aimer toujours, quoi que je fasse... Ah ! tu ne veux pas consentir à me promettre ce que je désire, à me sacrifier tes idées, tes préjugés et tes soucis familiaux ; j'ai là tout ce qu'il faut pour que tu ne penses plus qu'à moi, pour qu'à ton cœur et à tes

sens l'univers disparaisse et que tu n'y voies plus que moi...

Un frisson parcourut Marinette de la tête aux pieds. Et avec une répulsion brusque, elle remit les trois flacons verts dans leur coffret.

— Dors, ô mon Remy, sans que ton amie te trahisse ! Reste toi-même. Garde tes possibilités futures, tes transformations à venir, et toutes les puissances de ta vie. Je ne te les déroberai pas. Garde-la, ta force d'oubli; garde-le, ce divin pouvoir de changer, de n'être plus tout à fait toi, d'aimer un jour s'il le faut, une autre douce amie et de sentir fleurir de toi tout un printemps reverdissant. Qui sait, hélas! si plus tard Marinette ne vieillira pas dans ton âme, et si son amour ne te paraîtra pas plus obscur qu'une planète morte... Dors, Remy, je ne « t'enchanterai » pas pendant ton sommeil, déloyalement; ce sommeil enfin désarmé de l'ennemi qui fait trêve et qui se confie, ce sommeil attendri par ma chaleur heureuse et qui me donne une âme douce, indulgente et protectrice pour ce petit enfant que tu fus autrefois.

Elle rangea dans son nécessaire le coffret qui s'y blottit comme un lézard, et elle eut un sournois sourire.

— Je le garde. Après tout; ça peut toujours servir...

Elle revint près du feu, de plus en plus déclinant et, dans la pénombre mi-lunaire, mi-rougeoyante, au faible reflet des braises, elle contempla rêveusement le repos de Remy. Il ouvrit à demi les yeux; il lui dit: « Viens... » Puis il se rendormit avec son appel inachevé sur sa bouche entr'ouverte, si jeune dans sa lassitude invincible et dans son puéril sommeil.

Elle, dans sa chemise et son manteau de ragondin, pieds nus, cheveux défaits, sauvage et toute fourrée, a l'air d'une jeune bête encore inconnue; elle regarde Remy de ses yeux fauves où il y a moins d'amour et plus de bonté.

Quelque chose a vieilli dans son âme; une expérience rapide l'a mûrie et avertie; elle demeurera toujours un peu triste d'avoir été désillusionnée par l'illusion.

Et sa passion vive, capricieuse et fraîche, qui avait éclaté dans sa vie comme un scherzo, comme l'allegro mouvementé et joyeux d'une grande symphonie, s'assourdit, s'étend tout au fond d'elle-même, avec l'ampleur et la mélancolie de l'andante prêt à la douleur.

LA BERCEUSE DE MARINETTE

Elle chantonne à voix très basse pour bercer ton songe, ô Remy ! Elle murmure ; elle marmonne ; elle fredonne à douce voix. Et même si tu t'éveillais, tu n'entendrais point sa berceuse. Dors, Remy, dors.

Elle ne sait même pas ce qu'elle chante si bas, si bas ; elle comprend à peine ce qui s'exhale de sa pensée, et de son âme entr'ouverte; fleur qui ne sait pas son parfum. De ses profondeurs féminines monte le chant involontaire et devient des mots modulés par Marinette en demi-rêve.

Dors, Remy, dors.

O Rémy, voici que notre vie recommence et que rien n'est plus pareil à autrefois. Cent ans ont passé comme dans les contes. Cent automnes se sont vraiment effeuillés sur mon âme et pour m'avoir quelques jours perdue, tu ne me retrouveras jamais tout à fait.

Oh ! Remy, je t'ai tant aimé ! Tu règnais sur toutes les choses. Tous les pouvoirs n'étaient qu'en toi. Quand je ne te sentais pas près de moi, il n'y avait plus au monde pour Marinette, ni joie, ni plaisir, ni clarté, ni divertissement, ni rire, ni vie... Mais maintenant j'ai laissé rentrer en moi tout le rêve et toute la nature... Déjà ils m'ont emportée cette fois-ci. Prends garde. Dors, Remy, dors.

Autrefois, je me sentais si petite, que pour me promener, même tout près, j'avais besoin que tu m'accompagnes et que tu me tiennes par la main. Tu m'a laissée toute seule et je suis partie. Je sais dorénavant que, sans toi, je peux vagabonder très loin ; je sais que tu ne disposes pas seul de toutes les merveilles de la vie. Jadis tout se fondait en toi. Je sais à présent qu'en dehors de toi existent l'espoir, la folie, le songe, et l'amour et la volupté et l'aventure et les délices, et aussi les désenchantements et les lassitudes. A côté de tout cela il y a toi. Mais tout cela n'est plus en toi seul et rien qu'en toi. Tu n'es plus toute la vie... Dors, Remy, dors.

Je t'avais donné toute mon âme, plus sauvage qu'un pays neuf, exubérante et magnifique. Et tu en fus épouvanté. Craignais-tu donc d'être mangé par des barbares? Tu ne

l'exploras même pas et tu te contentas, prudent, d'un petit lopin au soleil... Mais ces contrées rêvent toujours en moi, dans l'attente qu'un pas hardi foule leurs herbes ou leurs sables... Toi qui fus mon climat, toi qui fus ma patrie, dors, Remy, dors.

Dors en paix; je ne t'accablerai plus de pouvoirs sacrés. Tu n'es qu'un homme entre les hommes, et dans mon cœur où tu avais soufflé les clartés, maussadement, je ne rallumerai pas toutes les lumières, je ne rétablirai pas le culte de la déception perpétuelle. Car je ne te demanderai plus ces choses que tu décrètes impossibles. Je t'aimerai moins et tu seras plus heureux. Dors en paix, Remy. Dors !

Oh! ma vie! T'attendrai-je encore, avec ce même cœur, qui d'avance, dans ma poitrine, imitait le bruit de ton pas? Un puéril désespoir peut-il changer tant de choses ! Tu ne le savais pas, sans doute. Dors, Remy, dors.

Nous sommes faits pour nous désirer et non pas pour nous comprendre à moins que, bien plus tard, la vieillesse ne nous apaise en nous unissant. La force qui nous attire l'un vers l'autre ne conduit pas vers le bonheur. Et plus tard encore, peu à peu, j'apprendrai que l'amour n'est pas cet enfant nu, malicieux, capricieux, qui rit et gambade, mais un esprit mélancolique qui met un bandeau sur ses yeux et, sur son front replie son aile, afin de mieux cacher ses larmes.

Dors, Remy, dors.

Dors bien, sans savoir qui je suis, sans écouter ce que je te confie ; dors en songeant à moi comme à une enfant qu'on gronde et qu'on guide; dors, mon pauvre amant, toi que j'aime, toi, qui ne me connaîtras jamais. Repose-toi des travaux du corps et de l'intelligence, pendant que je subirai seule ma souffrance inexprimée. Car sous mes espièglerie, et mes malices infidèles, en mon âme transparente se reflètent en s'enfuyant les mirages de l'infini ; et toujours les souhaiter, les regretter, les attendre sans les atteindre, femme, c'est là mon beau tourment... Dors, Remy, dors.

Mon amour n'est pas plus à toi que la lune n'est à la terre ; il verse sa lumière et sa tendre folie ; il monte, s'élargit, enchante et disparaît... Puis, de nouveau sur la quiétude sombre, il dresse les cornes naissantes de sa fantaisie et de son

caprice qui se renouvellent sans fin... Dors, Remy, dors.

Si tu m'écoutais, tu dirais que je suis féroce et cruelle. Oui. La nature l'est aussi. Les puissances de création ne redoutent pas de détruire. Cependant, rassure-toi. Je ne détruis point mon amour et je te parerai encore volontiers de mes magies ; mais je saurai qu'elles sont en moi. Dors.

Je serai sage. Tu le croiras. D'ailleurs, il faut sans doute pour bien aimer plus de sagesse qu'en toute autre chose. Et orgueilleux, tu te diras : « Je l'ai domptée, cette bête difficile; j'ai apprivoisé cette créature libre ; je l'ai rendue à la réflexion, à la modération et au sentiment des convenances. Admirez, messieurs, mesdames, le résultat que l'on obtient avec de l'intelligence et de la raison. » Et tu te réjouiras dans ton autorité. Mais, néanmoins, ni ton intelligence, ni ta raison ne te diront qu'après avoir été un grand monarque, tu n'es plus qu'un roi dépossédé.

Et si, plus tard, un soir, un de ces soirs trop beaux, où le rêve étouffé, reprend haleine et respire et exige encore de vivre au fond de l'âme obnubilée des hommes, si tu me demandes, par un de ces soirs : « Qu'est donc devenue, ô Marinette, cette fantaisie chaude et brillante, cette passion, ce caprice, cette grâce, cette impatiente poésie qui faisait de toi un être adorable autant que redouté, dis où est-elle, ô Marinette, l'as-tu donc soufflée, s'est-elle donc éteinte? ne m'aimerais-tu plus? » Ce soir-là je te répondrai : « Pauvre Remy ! Ces ailes de flamme légère qui me brûlaient en m'emportant et que tu n'osas jamais suivre, ces ailes ne sont plus que fumée. D'abord pour te plaire, à ton foyer, je les ai abaissées et fermées ; puis tu les éteignis pesamment sous les cendres de ta sagesse et des conventions sociales et familiales ; sous la suie du noir « possible », sous la poudre du grisâtre « ce qui se fait ». Elles ne palpiteront plus jamais, à tes yeux à la fois prudents et éblouis. Plus jamais, jamais ; par ta faute ; tu les regrettes? Hélas ! Hélas ! Tant pis pour toi... » Dors, Remy ! Dors.

. . . . . .

Elle se tut. Remy, comme un enfant qui s'éveille quand sa nourrice finit sa chanson, entr'ouvrit les yeux, étendit les bras, regretta la forme adorée :

— Viens, — balbutia-t-il, — Marinette, viens...

Il faisait de plus en plus froid ; la dernière bûche restait noire au contact assoupi des braises : Marinette les tisonna, mais en vain, sans y voir frémir cette ondulation reptilienne qui précède le rejaillissement du feu. Alors, la jeune femme songea, très tendre, à la tiédeur de l'amour et du lit. Mais avant de se rendormir, elle fut un instant dans la chambre voisine, la chambre d'Adolphe, regarder l'automnale nuit. Imprudente et furtive, elle ouvrit la fenêtre. La lune tard levée, avait tari la pluie et chassé les nuages; haute, petite et claire, elle brillait, magique, dans le ciel et sur l'étang. Au seuil de l'auberge, oublié là par Morgain, le rouet immobile dans l'ombre du porche, semblait un astre mort ; mais sa lourde quenouille éclairée en plein par la lune se chargeait de fils d'argent fin ; car les rayons y préparaient, y mélangeaient, doubles et tors, les brins mystérieux qui se dérouleront en d'autres aventures, où de nouveau, seront filés, se confondront malice et rêve, pour les amants ensorcelés.

PREMIER ÉPILOGUE

POUR MONSIEUR

— Hum !

— Et quoi, monsieur, vous n'êtes pas content?

— Pas le moins du monde.

— Vous avez bien lu pourtant un humble avertissement. Après cela que vous attendiez-vous donc à lire? Un roman à thèse? une œuvre morale? ou de philosophie? Quel irrespect, monsieur, pour ces sortes d'ouvrages. L'auteur de celui-ci ne vous offre qu'une modeste histoire. Donnez-lui le nom que vous voudrez : fabliau, conte ou sotie...

— Sottise...

— Moralité...

— Immoralité.

— Immoralité? Vous m'effrayez ; vous m'étonnez aussi ; un vieillard de bon sens a vu dans ce récit des symboles très sages.

— Enfin, Remy a été trompé?

— L'homme a vraiment l'esprit mal fait ! Et qui vous avertit de cela, je vous prie?

— Mais... l'auteur lui-même, en vérité ; Remy a été trompé par Merlin.

— Merlin ! Merlin ! Voyons, monsieur ; on n'est pas trompé par Merlin. Cet enchanteur me paraît représenter le rôle de l'imagination dans la vie des femmes. Merlin « c'était un rêve »

— Réellement?

— Vous l'avez dit.

— Je l'espérais un peu.

— Un rêve ; une allégorie ; ce désir de l'impossible qui anime à jamais les femmes.

— J'ai peine à le croire et ne me sens pas tout à fait content.

— Je vous trouve difficile. Voilà cependant une histoire toute à la louange de votre sexe. La femme imprudente, revient à vous, préfère votre vérité, quelle qu'elle soit, à l'illusion, au songe, à l'enchantement, à l'enchanteur...

— Je n'ai pas compris cela tout à fait comme vous.

— Marinette n'a jamais aimé et n'aimera jamais que Remy.

— A la bonne heure. Me voilà fort aise. C'est bien cela qu'il me fallait entendre. Les hommes ont un goût séculaire de la fidélité... chez les femmes...

— Alors si vous voilà content, je vous souhaite le bonsoir. Faites de doux rêves et dormez sur vos deux oreilles.

— Comme Remy... Je peux bien vous l'avouer maintenant : cette petite Marinette... eh bien ! je la trouve très gentille.

— N'est-ce pas?

DEUXIÈME ÉPILOGUE

POUR MADAME

— Je vous en supplie, chère amie, ne me laissez pas sur le gril ; et bien vite, renseignez-moi, si vous en savez davantage. Merlin ! Merlin ! Merlin ! Oh ! qui était Merlin?

— Eh bien, madame, Merlin était Merlin.

— Chose incroyable ! J'avais pensé, figurez-vous, qu'un de ces personnages esquissés au début du roman, le monsieur qui salue le soir sans qu'on voie son visage, ou le beau jeune homme

en retard qui signe ses additions à l'hôtel Impérial et Transparent, avait pris le nom de Merlin; qu'il habitait dans la forêt, soit dans ce château blanc, soit dans ce chalet... et que, pour que l'histoire soit plus convenable, on nous la présenta sous la forme d'un conte... Mais là, voyons; qu'en pensez-vous? N'était-ce pas un rêve?

— Eh non, madame; pas du tout. Merlin n'a rien d'une vapeur; c'est un gaillard très bien en point, malgré qu'il soit séculaire.

— Vous ne vous moquez pas?

— Je ne me moque jamais d'une femme.

— Alors, cette aventure est véridique... est possible... n'importe qui peut donc, ainsi que Marinette, aller dans la forêt au-devant de l'enchanteur? habiter son château?

— S'ennuyer tout le jour...

— Et s'instruire la nuit... Savez-vous bien que je me sens une folle envie de tenter l'aventure?

— Chacune le peut à son tour; et la vivra différemment.

— Mais dites? comment? et pourquoi?

— Toutes choses inexplicables auxquelles je ne saurais répondre.

— Allons! tout cela n'est pas vrai; c'est bien fâcheux, je le regrette... car vous dites que ce Merlin...

— Eh oui, madame; ce Merlin....

— Et Adolphe? Vous ne nous apprenez rien de ses aventures pendant sa brève résurrection.

— Permettez-moi, madame, à ce sujet, de parodier un vieux proverbe créole et de vous dire : « Z-affaires renards pas z-affaires humains... »

— Ce Merlin... En somme, pour six nuits charmantes on peut bien tenter un voyage... Je sais le moyen de le quitter... Et puis je n'y crois point. Il y a là-dessous quelque autre chose. Un châtelain fastueux et malicieux guettant les voyageuses... Eh bien, j'irai. Oui, j'irai. Et si je suis déçue, tant pis...

— ... Pour toi. Mais voilà l'hiver. Attendez le printemps, ma belle.

— Et pourquoi d'ailleurs n'existerait-il pas? Ne sommes-nous pas environnés d'influences mystérieuses, de présences invisibles, de puissances que nous subissons sans les com-

prendre... Me conseillez-vous de partir? Et quel train faut-il prendre? Mais quand même ! Si vous railliez? Voyons ! cela vaut-il la peine? J'hésite et pourtant, je voudrais...

— Eh bien, pourquoi vraiment ne tenteriez-vous pas l'aventure de Marinette? Elle n'en est point morte. Elle a retrouvé son ami. Elle a vu, connu, appris maintes choses. Si vous vous sentez aussi curieuse qu'elle le fut, ayez du courage, au revoir! Et c'est vous, au retour, qui me raconterez de merveilleuses pérégrinations. Pour moi je ne sais rien que ce que l'auteur a voulu nous dire; et s'il vous faut absolument d'autres clartés sur ce vieux conte, allez, n'hésitez pas, gagnez Broceliande; sans doute, comme une autre, y verrez-vous Merlin, ou quelqu'un, qui pour vous, deviendra l'enchanteur... Vous irez facilement de Dinard ou de Rennes... Ne tardez plus; partez ma chère... C'est dans la forêt de Paimpont...

ADIEU

L'aube tardive de décembre
Heurte à ma vitre impudemment
Et me dit, en robe de chambre :
« N'as-tu pas fini ton roman?

» Faut-il donc que tu continues
» A tracer le tableau pervers
» De ces deux âmes presque nues
» Et cela, même pas en vers?

» Il est grand temps que l'on t'arrête,
» Sans quoi, que vont-ils dire encor,
» Puisqu'ils t'ont fait perdre la tête,
» Et que leur couple n'est pas mort?

» As-tu donc tant de nuits à vivre
» Pour leur brûler ton dernier feu? »
— C'est vrai. Je vais finir mon livre;
Mais non pas sans lui dire adieu.

***

Bonsoir, ma fille Marinette,
Bonsoir, mon bon gendre Remy.
Malgré vos farces et sornettes
J'ai bien sommeil, mes chers amis.

Je vous aimais et je vous quitte :
Ainsi font toutes les amours...
Mais, pour nous séparer moins vite,
Voyez, j'ai veillé jusqu'au jour.

Adieu toi, femme, et toi, pauvre homme
Qui ne vous comprendrez jamais ;
Pas plus que le vieil astronome
Ne cueille les astres de Mai.

Mais laissez qu'on vous remercie,
O mes généreux petits rois,
Qui, dans ces jours de maladie
Où toussent les automnes froids,

Pour que je rie et je renaisse
Malgré mon âge de raison,
M'avez donné votre jeunesse
Pendant une brève saison.

***

L'aube dit : « C'est peu convenable
« De tant saluer ses héros...
— Mais je ne suis pas responsable
De leurs âmes ni de leurs os.

Ils ont voulu que je les fasse
Vivre un soir sur de blancs feuillets ;
Je n'ai su que tendre la glace
A leurs capricieux reflets.

Ils ont passé. Mon miroir sombre
Ne brille plus de leur baiser ;
Ma table est triste ; voici l'ombre
Où l'auteur doit se reposer.

Pour clore cette œuvre incivile
Je ne prends pas du tout l'air fin...
A regret, j'écris le mot : Fin.
Et je signe :

GÉRARD D'HOUVILLE

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE EN ALSACE ET LORRAINE

C'est au début du mois de janvier 1919, huit semaines environ après l'armistice, que furent envoyés en Alsace-Lorraine les premiers professeurs du cadre français de l'enseignement secondaire ; c'étaient des mobilisés, mis par le G. Q. G. à la disposition du Haut-Commissariat à Strasbourg, et qui, pareils à la plupart des autres fonctionnaires alors détachés ou en mission en Alsace-Lorraine, devaient sous le costume militaire remplir des fonctions civiles et provisoires. Le choix des universitaires ainsi appelés à enseigner dans les lycées des pays reconquis n'avait pas été laissé au hasard : les uns étaient d'origine alsacienne ou lorraine ; d'autres, sans attache avec le pays, avaient cependant sollicité l'honneur de tenter une expérience curieuse et de renouer une tradition interrompue depuis un demi-siècle ; d'autres enfin, agrégés d'allemand, semblaient destinés à nous faciliter la tâche dans les régions de langue allemande et cela au moment même, où devant la crise de l'allemand, provoquée par la répugnance et aussi un peu la paresse des élèves, le Ministère de l'Instruction Publique prévoyait pour l'avenir des difficultés à les pourvoir d'un poste.

J'ai eu la bonne fortune d'appartenir à cette équipe de la

première heure ; et quand, pour établir le bilan de notre action durant ces dix-huit mois, je rassemble mes souvenirs, je ne puis m'empêcher de ressentir encore un peu de l'émotion qui me saisit à la nouvelle que j'étais mis à la disposition du Haut-Commissariat avec ordre de me présenter à Strasbourg à la Direction de l'Instruction Publique. Mon émotion se nuançait alors d'un peu d'inquiétude. Mes camarades de régiment ne me cachaient pas au moment des adieux leur amicale envie ; depuis plus d'un mois ils se morfondaient, énervés par l'oisiveté, dans des villages boueux et misérables du Luxembourg. Ils avaient lu le récit de l'entrée des divisions plus favorisées que la nôtre dans les villes et bourgades d'Alsace-Lorraine ; le prestige des cérémonies simplifiait aux yeux des plus avertis les questions que soulevait la désannexion de l'Alsace-Lorraine, et beaucoup, sur la foi des journaux, s'imaginaient volontiers que les élèves confiés à mes soins ne manqueraient pas de m'accueillir avec ravissement et me supplieraient de leur apprendre bien vite l'histoire de France et l'héroïque épopée de la guerre, bref un aimable tableau, un peu dans le goût des images qui ornent les albums de l'oncle Hansi.

Je n'ai pas voulu diminuer alors cet enthousiasme sincère par l'énoncé des difficultés que mon imagination entrevoyait avant même d'être rendu à pied d'œuvre.—D'abord la question de langue ; dès avant la guerre, le français était battu en brèche et les jeunes générations le connaissaient souvent mal ; quelle situation allions-nous trouver après ces quatre années où la langue française avait été poursuivie jusque dans l'intérieur des familles et où les programmes n'avaient dû lui accorder dans les lycées qu'une place des plus restreintes? Pourtant à la réflexion il m'apparaissait dès ce moment que la question de la langue pourrait être réglée assez vite ; en supposant qu'on eût l'intention d'introduire en Alsace-Lorraine, sans tarder et en bloc, nos programmes et notre régime d'études secondaires, il suffisait de prendre patience et de prévoir une marge d'un an ou deux pour laisser aux enfants le temps d'acquérir une connaissance suffisante du français. Mais ce résultat obtenu, il resterait à introduire notre plan d'études, nos méthodes et à faire pénétrer l'esprit même de

notre enseignement. Qu'il y eût à une telle tâche de réelles difficultés, il me suffisait pour m'en rendre compte de repasser mes souvenirs d'enfance. Jeune lycéen, j'avais souvent rencontré au cours de mes vacances, passées en pays annexé, des camarades qui faisaient leurs études à Metz ou à Strasbourg, et déjà nos causeries m'avaient révélé deux formes d'enseignement différentes, aussi irréductibles que les institutions sociales ou le caractère des deux peuples. Quand je parlais à mes jeunes amis distribution des prix, ils me répondaient par des confidences sur leur examen de passage ; le mot « concours », qui déjà me hantait, comme il convient à tout jeune Français, n'avait pour eux aucun sens et réclamait des explications ; à travers leurs récits, je sentais bien que leurs professeurs, dont beaucoup étaient d'outre-Rhin, n'avaient pas la même culture ni la même formation que mes maîtres à l'enseignement si riche et si nuancé ; l'histoire qu'ils apprenaient n'était pas celle de mes manuels ou de mes cours.

Impressions d'enfant, certes, mais que l'expérience devait confirmer dès mon arrivée à Strasbourg ; elles m'ont en tout cas évité bien des illusions et m'ont mieux aidé à comprendre les qualités propres à l'enseignement secondaire français ; son originalité très particulière s'est révélée au contact du régime ancien établi par l'administration allemande ; aussi n'est-il peut-être pas sans intérêt de consigner le résultat de ces dix-huit mois d'expérience.

***

Le Ministère où était installée la Direction de l'Instruction Publique présentait encore au mois de janvier 1919 toutes les marques d'un organisme en voie de transformation. On vivait alors dans une sorte de provisoire qui, pour l'enseignement secondaire, a duré jusqu'aux vacances de Pâques. Partout dans les différentes Directions c'était le même aspect : quelques chefs de service, arrivés de Paris au lendemain de l'armistice, travaillaient à mettre sur pied le nouveau régime avec un personnel subalterne, qui comprenait encore bon nombre d'Allemands, laissés pour compte du régime précédent.

Affecté à un établissement d'enseignement secondaire de Strasbourg, j'y pris sans tarder mon service. C'était une *Oberrealschule* suivant le terme officiel allemand, à peine déguisé sous la dénomination française d'*École réale supérieure*. D'ailleurs à ce moment la prise de possession par la Direction de l'I. P. ne se marquait guère que par la nomination de directeurs intérimaires, choisis parmi des Alsaciens-Lorrains aux sentiments bien français et destinés à remplacer sans autre forme de procès les directeurs en fonctions, qui étaient allemands et qui en général s'étaient fait remarquer durant la guerre par leur chauvinisme à outrance. Sauf quelques expulsions, le personnel des professeurs était resté ce qu'il était au moment de l'armistice, ou peu s'en faut ; c'est dire qu'il comprenait en proportions, variables suivant les établissements, des professeurs rangés en des catégories nationales différentes, suivant leurs origines et selon la hiérarchie des cartes remises à la population d'Alsace-Lorraine. Évidemment seuls les Alsaciens-Lorrains d'origine française (carte A) devaient dans la pensée de l'administration être maintenus en fonctions ; les autres restaient sur place jusqu'à nouvel ordre, avec l'obligation pour eux de se soumettre à nos méthodes ; mais ce simple détail suffira pour faire sentir combien dans les premières semaines nos efforts devaient être contrecarrés, et comment faute d'un personnel suffisant ce premier trimestre ne fut et ne pouvait être qu'une période de transition.

Partout les directeurs intérimaires apportèrent au personnel venu des Armées un concours bienveillant et firent tout ce qu'il était possible pour les aider dans leur tâche ; les plus grosses difficultés devaient nous venir des élèves eux-mêmes. Ceux qui me furent confiés et auxquels je devais, plusieurs heures par semaine, apprendre un peu d'histoire et de géographie, appartenaient à la classe d'*Obertertia* et avaient en moyenne l'âge de nos élèves de seconde (quinze ans). Les Écoles réales supérieures (Oberrealschulen) donnent en Allemagne l'enseignement scientifique sans latin ; elles correspondent donc en gros à nos classes d'autrefois dites modernes ou aux classes de la section D des programmes de 1902 ; le caractère assez pratique des études y attire de préférence

les fils de commerçants et d'employés modestes ; c'était le cas pour l'école où j'étais appelé à enseigner.

La classe était nombreuse : une trentaine d'élèves, parmi lesquels on distinguait vite quelques enfants malingres, au teint pâle, et qui visiblement avaient souffert d'une alimentation insuffisante, d'autres qui s'étaient mieux défendus et qui présentaient le type classique du jeune Alsacien joufflu et réjoui, quelques figures enfin de jeunes Allemands authentiques, têtus et sournois. A l'épreuve, mes nouveaux élèves révélèrent une connaissance très médiocre du français ; seuls quelques-uns, fils de la bourgeoisie riche ou Lorrains égarés à Strasbourg, parlaient couramment mais de façon souvent incorrecte ; les autres, c'est-à-dire la très grande majorité de la classe, n'étaient pas à même de suivre un cours. Deux inspecteurs généraux venus de Paris en mission, de qui j'avais sollicité quelques conseils, au cours d'une rencontre dans les couloirs de l'école, m'avaient répondu qu'il ne s'agissait pas pour l'instant de donner le même enseignement que dans un lycée de l'intérieur et m'avaient donné ce conseil : « Faites du français avant tout. »

Ce mot d'ordre fut suivi à la lettre : tout le personnel (allemand, alsacien-lorrain ou du cadre *métropolitain*) fit désormais la classe en français, et toute matière d'enseignement, surtout en lettres, fut une occasion de développer la connaissance de la langue. Les classes d'histoire dans tous les établissements furent consacrées à l'étude de l'histoire nationale depuis le chapitre traditionnel sur la Gaule et les Gaulois ; celles de géographie à l'étude des régions naturelles de la France. C'étaient pour les élèves des sujets qui avaient au moins le mérite de la nouveauté ; en l'absence de manuels et de livres de lecture adaptés aux écoles d'Alsace-Lorraine et dont nous avons bien souvent déploré l'absence (mais déjà sévissait la crise de l'édition) il fallut en revenir à des procédés archaïques : résumé dicté lentement, expliqué dans tous ses détails, souvent même traduit pour éviter toute erreur d'interprétation.

Cette période d'initiation laborieuse, fastidieuse parfois en raison de l'inégalité des élèves, aurait pu durer assez longtemps ; en fait elle fut très courte, et au bout de deux mois de ce régime d'enseignement direct, les élèves étaient en

mesure de suivre un cours professé lentement, de prendre des notes et de faire une courte composition écrite. Ce résultat, qui fut obtenu dans les différents établissements avec quelques semaines de différence, peut paraître assez surprenant si l'on songe à l'ignorance de la langue où se trouvaient nos élèves pour la plupart, mais il faut pour le comprendre tenir compte de la priorité accordée à l'enseignement du français et aussi de l'extrême bonne volonté des élèves qui se trouvaient en état de grâce intellectuelle. C'était d'ailleurs l'époque, il ne faut pas l'oublier, où dans tout le pays la population s'adonnait avec un véritable enthousiasme à l'étude du français ; dans les grandes villes en particulier les ouvriers et les employés de toutes conditions fréquentaient très régulièrement les cours du soir établis à leur intention soit par les patrons, soit par les sociétés d'enseignement post-scolaire et de propagande française (Cours populaires, Renaissance alsacienne).

***

Le contact une fois établi, il devint possible de sonder les élèves et d'établir le bilan de leurs connaissances. Certainement ils n'étaient pas de première force : en histoire, seuls quelques événements se rapportant à la vie des Empereurs du moyen âge avaient résisté à l'oubli : quant à la géographie, ils en ignoraient à peu près l'existence ; ce qu'on leur avait enseigné sous ce nom se réduisait à une liste dictée et notée sur un cahier des villes allemandes avec leurs industries et le chiffre de leur population. Sans doute, dans le désarroi de la guerre, ces matières avaient été fort négligées ; mais aux dires de mes collègues, les autres enseignements présentaient également des lacunes graves et souvent singulières : pour le français, le seul livre d'étude était le volumineux et indigeste recueil de Plötzl où les chefs-d'œuvre classiques voisinent dans un pêle-mêle étrange avec des extraits d'auteurs inconnus ou sans valeur littéraire ; en mathématiques, des élèves de quinze ans hésitaient parfois devant des problèmes simples mais dont la solution exigeait un certain effort de raisonnement et appliquaient par contre sans hésiter et sans com-

prendre des formules de mathématiques supérieures, et je ne cite ici que les exemples qui dès le début retinrent notre attention. Évidemment la guerre était responsable ici comme chez nous d'un bouleversement profond des études : la population avait vécu dans des conditions matérielles difficiles, au milieu d'alarmes angoissantes et répétées ; puis dès l'armistice, à la compression des quatre années de guerre avait succédé une détente brusque. Dès lors les fêtes avaient succédé aux fêtes et le moindre événement avait été pour les écoliers de tout âge l'occasion d'un congé. Enfin les directeurs en fonctions étaient partis ; déjà des professeurs allemands les avaient suivis, remplacés par de nouveaux venus dont plusieurs, on le savait, n'étaient que de passage ; au total une instabilité peu compatible avec un régime d'études régulières et sérieuses.

A la réflexion pourtant, les lacunes constatées semblaient dépasser les explications de cette sorte et n'admettaient pas les circonstances atténuantes que notre indulgence invoquait ; il fallait en rendre responsable l'enseignement lui-même, tel que l'avait conçu et pratiqué l'administration allemande. Il convient pour être impartial de dire maintenant ce qu'était cet enseignement officiel, tel qu'il fonctionnait encore, sauf modifications indiquées, au début de 1919.

On comptait alors sur le territoire de l'ancien « Reichsland » une vingtaine d'établissements d'enseignement secondaire ; entre eux il n'existait pas en droit (et il n'existe pas encore aujourd'hui) de différence analogue à celle qui s'est établie chez nous entre les *lycées* et les *collèges*. S'ils portent des noms variés : Lyceum, Gymnasium, Realschule, Obrrealschule, Progymnasium, pour ne citer que les termes courants, ceux-ci ne doivent pas faire illusion ; ils indiquent seulement des différences qui tiennent à la nature de l'enseignement (avec ou sans latin par exemple) ou au nombre des classes (certains établissements n'ont pas la série complète des classes et ne peuvent par suite préparer au certificat de fin d'études). Mais entre tous ces établissements petits ou grands, il existe en fait une solidarité étroite qui tient en grande partie à l'unité du corps enseignant. Le personnel ne compte qu'une seule catégorie de professeurs, tous pourvus du même diplôme

délivré à la suite d'un examen (Staatsexamen) qui confère le droit d'enseigner dans les classes d'enseignement secondaire.

On ne trouve donc rien d'analogue aux catégories qui chez nous foisonnent et dont le détail égare toujours les étrangers : agrégés, chargés de cours, professeurs de collèges, délégués, etc. (je laisse de côté les professeurs de classes élémentaires auxquels correspondent dans le système allemand les Reallehrer). De plus, comme les établissements ne comprennent que des élèves externes et dépendent au point de vue de la gestion des municipalités, il n'y a aucun personnel de direction ou de surveillance, un professeur ordinaire assurant en plus de son service d'enseignement la direction de l'établissement.

Dès le début, des discussions se sont engagées sur la valeur du « Staatsexamen » et sur ses rapports avec l'agrégation ; de là des polémiques, qui ont eu leur écho dans les journaux locaux, et dans les revues professionnelles. En réalité il n'est pas possible de mettre en parallèle à proprement parler les deux diplômes, faute de points de comparaison entre eux ; ils font partie intégrante de deux systèmes profondément différents. L'agrégation est un concours national avec un nombre limité de places et qui porte sur des matières assez spéciales (à côté d'une agrégation des lettres il y a une agrégation de grammaire, les sciences naturelles se sont détachées de la physique et chimie) et en fait le titre d'agrégé donne immédiatement accès à une chaire de lycée — le Staatsexamen est un examen qui comprend trois certificats obtenus devant un jury formé de professeurs de l'Université où se sont poursuivies les études ; les certificats peuvent être pris en choisissant des matières assez différentes pour obtenir des combinaisons (latin, grec, histoire) qu'ignore notre régime actuel de la licence ou de l'agrégation ; enfin l'admission à l'examen ne crée pas pour le nouveau diplômé un droit strict à un poste ; il lui faut attendre que le bon vouloir de l'administration supérieure (dans la pratique l'*Oberschulrat*) le désigne pour quelque établissement, où il remplira durant deux ans les fonctions gratuites de stagiaire.

Pour ce qui est des études, le régime allemand comporte

deux classes de plus que notre système français ; si donc on voulait établir une comparaison entre deux jeunes gens pris à la sortie du lycée et du « Gymnasium » pour apprécier leurs connaissances acquises, il ne faudrait pas oublier que l'élève sortant d'une classe d'*Oberprima* a en moyenne deux ans de plus que le bachelier français, et encore en bonne justice faudrait-il tenir compte de ce fait que la classe française de philosophie ou de mathématiques élémentaires n'est plus à proprement parler une classe d'enseignement secondaire, mais qu'elle est déjà dans une certaine mesure une classe d'initiation à l'enseignement supérieur. Ainsi le système français se recommande dès l'abord par une économie de temps, qui résulte d'un travail plus intensif ; il n'y a pas lieu de s'en étonner, l'expérience nous a appris que dans le domaine universitaire (pour ne parler que de celui-là) l'organisation allemande savante et méthodique n'obtenait qu'un rendement *individuel* assez faible.

Si l'on tenait compte uniquement du nombre d'heures de classe par semaine, l'avantage ne serait pas en faveur du lycée français ; il suffit de noter pour en donner une idée que le professeur allemand assure couramment un service d'une vingtaine d'heures par semaine, alors que l'agrégé français fournit en moyenne un maximum de quatorze heures. Cet écart entre le service des professeurs correspond assez bien à la différence qui existe entre les horaires imposés aux élèves. Mais on devine combien une telle comparaison resterait superficielle si l'on n'entrait pas dans une analyse plus détaillée du travail scolaire. Or, dans le lycée allemand, le travail principal se fait en classe et l'enfant rentré à la maison fournit un travail assez restreint. L'élève est jugé sur sa docilité et sur son application durant les heures de classe et sur le soin qu'il apporte à apprendre ses leçons ; en fin de trimestre l'impression de chaque professeur se traduit sur le bulletin à l'usage de la famille sous la forme d'une note qualitative (bien, médiocre, mal, etc.) ; une note d'ensemble est discutée en conseil de professeurs.

C'est le même conseil de professeurs qui en fin d'année scolaire décide du passage dans la classe supérieure et arrête les élèves trop faibles en les obligeant à redoubler la classe.

Après avoir subi ainsi une série de triages successifs, les élèves arrivent dans la classe terminale dite *Oberprima* à la sortie de laquelle ils subissent les épreuves de l'*Abitur* ou examen de fin d'études. Ici encore, différence profonde avec le baccalauréat français : l'examen de l'Abitur se passe dans l'établissement même, devant les professeurs de l'année scolaire en cours ; la moyenne des notes de l'année entre en ligne de compte dans la proportion d'un tiers, les candidats qui ont obtenu une certaine moyenne qualitative sont déclarés admis sans distinction de mentions.

On voit dès maintenant les caractéristiques essentielles de ce régime scolaire et on devine par quels côtés il pourrait tenter des novateurs en mal de réforme : des études longues qui demandent des efforts réguliers et soutenus sans à-coups ni surmenage ; un classement des élèves par catégories d'égale valeur ; pas de compositions ni de distributions de prix qui récompensent l'effort d'un jour aidé souvent par le hasard ; en fin d'études un examen qui offre toutes les garanties d'une saine appréciation, puisqu'on tient compte pour juger le candidat de son passé scolaire.

Pour être complet, il faut ajouter au tableau quelques traits d'importance secondaire mais qui ne sont pas négligeables. Les établissements ignorent, comme on l'a déjà noté, l'internat et la demi-pension ; certains enfants viennent chaque jour de villages situés à trente ou quarante kilomètres du lycée et profitent d'un horaire de trains établi en conformité avec les besoins scolaires ; d'autres ont recours à ces pensions privées qui sont si répandues dans toute l'Allemagne. Dans ces conditions la direction des lycées est déchargée d'un lourd fardeau et la discipline en est facilitée ; en fait c'est au professeur principal de chaque classe qu'incombent certaines besognes d'ordre administratif ou disciplinaire : réprimer les incartades, stimuler les paresseux, et surtout prévenir les familles de l'absence des élèves. Notons enfin que, faute d'un enseignement secondaire organisé, il a fallu ouvrir aux jeunes filles les établissements de garçons ; en théorie elles y sont seulement tolérées, mais dans la pratique elles sont traitées comme des élèves ordinaires.

*
* *

A la rentrée des vacances de Pâques, en avril 1919, quelques faits significatifs indiquèrent la fin du régime provisoire. Durant les vacances, des proviseurs de lycée ou des principaux de collège venus de France (ou, comme on prit l'habitude de dire, *de l'intérieur*) remplacèrent à la tête des établissements les plus importants les directeurs intérimaires. Qu'il y ait eu au cours de cette transmission des pouvoirs certains froissements, il serait vain de vouloir le nier ; mais du moins la mesure était franche et nette, elle indiquait le désir de l'administration d'implanter le plus tôt possible le régime des études françaises. De plus on avait mis à profit les vacances pour liquider l'ancien personnel de nationalité allemande ; les professeurs remerciés furent remplacés par des professeurs venus de l'intérieur, démobilisés et mis régulièrement par le Ministère à la disposition du Commissaire général. Cette double mesure eut sur les relations du personnel et sur ce qu'on pourrait appeler le moral des établissements la plus heureuse influence ; désormais, professeurs venus de l'intérieur et professeurs du cadre alsacien-lorrain se sentirent en famille et se déclarèrent prêts à collaborer ensemble à l'œuvre commune de réorganisation et d'adaptation ; par une détente sensible, la cordialité succéda à la réserve des premiers mois.

Dans les établissements des petites villes, dont la population scolaire ne s'était pas beaucoup modifiée depuis l'armistice, il suffit pour adopter le cycle d'études françaises de réduire de deux le nombre des classes et de les débaptiser ; simple travail de répartition ; les meilleurs élèves y gagnèrent, les médiocres marquèrent le pas et eurent ainsi le temps de s'adapter. Mais dans les lycées des grandes villes, centres administratifs et commerçants, à Strasbourg, à Metz, à Mulhouse, par exemple, l'arrivée dès la rentrée de Pâques de fils de fonctionnaires et d'hommes d'affaires venus de l'intérieur et qui étaient en droit de réclamer un enseignement de type français pour éviter toute interruption dans leurs études, amena à établir deux enseignements parallèles : les classes alsaciennes subsistèrent à côté de classes d'enseignement

dit français. L'expérience devait être concluante, puisque dans ce cas aucune pression n'était exercée ni sur les parents, ni sur les élèves alsaciens ou lorrains entièrement libres de choisir selon leur goût et leurs aptitudes. Aussi ce fut un spectacle curieux que celui offert par les classes d'enseignement français dans les premières semaines qui suivirent la rentrée ; certaines de ces classes débutèrent avec deux ou trois élèves, fils de fonctionnaires venus de l'intérieur, puis les plus francisés parmi les élèves de la population locale se risquèrent, non sans quelque timidité au début, d'autres suivirent. Passer dans la classe française fut considéré comme un honneur et peu à peu les classes alsaciennes se vidèrent; le mouvement devait encore s'accentuer à la rentrée d'octobre 1919, où des élèves jusqu'alors hésitants se laissèrent entraîner par l'exemple de plusieurs camarades qui, malgré une préparation hâtive, avaient passé avec succès l'examen du baccalauréat au mois de juillet précédent.

Dans ces conditions, les classes d'enseignement alsacien n'ont gardé que de rares éléments : élèves trop engagés dans leurs études pour bifurquer (et il se trouve parmi eux d'excellents sujets), fils d'Allemands incertains de l'avenir, élèves trop faibles en français pour suivre avec profit l'enseignement des classes françaises ; mais en somme, si des considérations étrangères aux programmes ne s'y étaient opposées, il aurait été possible de ne laisser subsister dans tous les établissements pour la rentrée d'octobre 1920, que le régime d'études français. L'expérience est donc concluante : la population d'Alsace et de Lorraine a été attirée par notre enseignement secondaire et par ses méthodes ; voyons en toute sincérité quelles sont les qualités qui l'ont séduite et dans quelle mesure le lycée peut, en initiant les jeunes générations à la pensée et à la vie intellectuelle françaises, contribuer à la fusion de l'Alsace-Lorraine dans la patrie française.

*
* *

Si l'enseignement français a su dès le premier contact intéresser les élèves alsaciens ou lorrains, il le doit sans doute avant tout à l'extrême souplesse de ses méthodes et à son

habileté à exciter la curiosité intellectuelle sans jamais la lasser. Pour ce qui est de la variété et surtout de la richesse des programmes, l'enseignement secondaire allemand n'a rien à nous envier ; à s'en tenir à la multiplicité des matières enseignées au lycée, il est même possible qu'au total nous l'emportions. Triomphe fâcheux d'ailleurs, si, sous prétexte de tendre à l'encyclopédie, nos programmes risquent l'encombrement ; mais ce danger, qui est sans doute commun à tous les peuples soucieux d'une culture générale complexe, n'est nulle part moins pressant qu'en France, en raison même de la liberté intelligente avec laquelle sont interprétés les programmes officiels. Certes on ne saurait reprocher à l'enseignement allemand de ne pas être méthodique ; il l'est, et avec excès. Le travail scolaire est fixé pour chaque année dans les limites mêmes que lui impose un programme rigide; c'est à l'épuiser que tendent tous les efforts ; les matières d'enseignement sont une sorte de bagage dont il faut charger les élèves et on ne les lâche, du moins en théorie, que quand ils se sont révélés assez solides pour porter le fardeau.

Nulle part peut-être ce caractère méthodique et progressif n'apparaît mieux que dans l'étude des langues anciennes. La première année de latin comporte l'étude d'une certaine tranche de grammaire avec les exercices correspondants ; l'année suivante on reprend à la page à laquelle on s'est arrêté l'année précédente et ainsi de suite ; il semble que l'essentiel soit pour l'élève de s'assimiler la grammaire de la langue. Dans un tel système le rôle du professeur est réduit et sa fonction tendrait vers le mécanisme, si le régime allemand ne prévoyait pour le professeur des changements de classe plus fréquents que chez nous. La tendance en France est de fixer le professeur à une classe ; en Allemagne au contraire il arrive souvent que le professeur suive ses élèves durant plusieurs années. Les deux méthodes se défendent par d'excellents arguments et à ne voir que les résultats on ne saurait d'emblée proclamer la supériorité de l'une d'elles. Si l'on tient compte seulement des connaissances acquises, telles qu'elles se révèlent au cours d'une interrogation et dans le cas particulier du latin, on constate les même erreurs et les mêmes lacunes chez des élèves alsaciens soumis au régime allemand durant plusieurs

années, que chez leurs camarades venus des lycées de l'intérieur. Chez les premiers, la connaissance assez précise des formes verbales et aussi l'habitude d'accentuer fortement les textes en les lisant à haute voix peuvent faire illusion les premiers temps, mais le charme dure peu. Ainsi ces efforts gradués qui tendent presque uniquement à emmagasiner des connaissances de manière que le temps passé au lycée se solde par un acquis, conduisent à des résultats qui ne sont pas médiocres mais dont il serait inexact d'exagérer la valeur et la portée.

L'idéal que poursuit l'enseignement français est différent : à côté des connaissances, il fait une large part à la réflexion personnelle, cherche à développer l'esprit critique et à donner une *culture générale*. Dans ces conditions, le programme reçoit une interprétation différente ; au lieu d'imposer des limites, il fournit des indications, des thèmes à des exercices multiples ; la classe devient une sorte de causerie et dès lors l'année scolaire ne saurait suffire à épuiser l'enseignement. En latin, par exemple, pour reprendre l'enseignement déjà cité, la version sera l'occasion non seulement de vérifier sous la forme spontanée de la langue la mise en œuvre des règles de grammaire apprises en cours d'études, mais encore de préciser un trait de mœurs, de rappeler un événement historique ou d'exposer les solutions proposées par la pensée antique à des problèmes de valeur générale et d'intérêt permanent. Ainsi sur la connaissance philologique de la langue vient se greffer l'étude de la civilisation antique, si riche en comparaisons et en suggestions de toutes sortes.

L'enseignement du latin offre des termes de comparaison commodes, mais les observations qu'il nous a suggérées s'imposeraient également à nous si nous empruntions nos exemples à l'enseignement des littératures modernes ou à l'enseignement des sciences. Il est très frappant qu'en France depuis quelques années l'usage du cours professé *ex cathedra* tende à disparaître ; celui-ci en effet, loin de stimuler l'effort personnel de l'élève, engourdit l'esprit d'initiative et de recherche.

A cet égard, les enseignements les plus propres à développer la mémoire, ceux-là mêmes qui longtemps avaient été réduits à ce rôle un peu subalterne, ont dans ces derniers temps abandonné les formes anciennes pour se rajeunir

et contribuer eux aussi à la formation intellectuelle des esprits. C'est le cas en particulier pour l'histoire et la géographie et pour cette raison, ces deux enseignements ont été, pour nos nouveaux élèves, une véritable révélation. En histoire, les manuels allemands en usage jadis dans les lycées d'Alsace-Lorraine avaient conservé la forme ancienne et aujourd'hui périmée du précis et se faisaient remarquer par leur aridité rebutante. Les meilleurs se recommandaient tout au plus par l'ingénieuse disposition des paragraphes ou l'habile présentation des tableaux généalogiques (je passe sous silence leurs tendances violemment nationalistes) ; on y chercherait en vain ces illustrations répandues aujourd'hui à profusion dans nos manuels les plus élémentaires ou les plus médiocres. Or ces illustrations, dont l'utilité ne saurait être contestée quand il s'agit des élèves habituels de nos lycées, ont été pour nous en Alsace-Lorraine d'un secours inappréciable pour entraîner nos nouveaux élèves à la pratique de la langue française ; elles jouent encore ce rôle dans les classes qui comptent une forte proportion d'élèves retardataires, en attendant que leur explication détaillée puisse devenir pour ceux-ci un exercice de valeur proprement historique. Il en va de même pour la géographie ; à l'aride énoncé des statistiques et des mémentos ont succédé des exercices variés : études de graphiques, reproduction et comparaison de cartes, diagrammes, interprétations de gravures. Dans tous ces cas c'est le même principe d'enseignement qui joue : varier les exercices, assouplir l'esprit, mettre l'élève en contact avec les réalités, éviter à tout prix la dangereuse scolastique, source de pédantisme ; et, si l'on objectait que l'enseignement allemand n'était pas dépourvu de moyens pour travailler dans ce sens et tenter des expériences fructueuses, il conviendrait de faire remarquer que le matériel prévu pour les lycées et que nous avons trouvé en place à notre arrivée (cartes murales, tableaux historiques et géographiques) est de caractère collectif et qu'il ne saurait remplacer le livre, propriété de l'élève dont l'usage est journalier et l'action persistante. Aussi bien ces tableaux sont-ils d'une composition souvent critiquable et assez poussiéreux en général pour qu'on soit autorisé à penser qu'ils étaient rarement utilisés.

Ainsi les différents enseignements, par des procédés variés, en rapport avec la nature et les exigences de chacun d'eux, concentrent leurs efforts vers le même but : développer certaines qualités d'esprit : la curiosité, le goût de la recherche, le sens de l'exactitude, l'art de poursuivre une discussion avec logique. Mais une culture générale, au sens où nous avons cherché à la définir, suppose à côté de ces facultés un certain fonds d'idées directrices, valables pour la vie, sorte de patrimoine commun aux hommes qui mettent dans la pensée toute leur fierté. Aussi notre enseignement secondaire a-t-il précisé dans ce sens le but qu'il s'est fixé ; par une innovation heureuse le cycle des études comprend à son terme un enseignement philosophique (dans les classes de philosophie et de mathématiques élémentaires). Ces classes d'initiation à la philosophie sont sans doute un des traits les plus originaux du lycée français ; on ne trouve rien d'analogue dans les autres pays. Là, seuls quelques étudiants sont appelés à suivre au cours de leurs études à l'Université, de façon tardive et souvent sommaire, un enseignement philosophique; c'est ce qu'on constate en Allemagne. Or dès cette année scolaire 1919-1920 des classes de philosophie ont été créées dans les quatre établissements d'Alsace et de Lorraine qui portent dès maintenant le nom de lycée : Metz, Colmar, Mulhouse et Strasbourg ; au mois de juillet dernier, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, bon nombre de candidats alsaciens et lorrains ont subi l'examen du baccalauréat deuxième partie, mention philosophie. Les résultats obtenus, mais plus encore les confidences spontanées des élèves ou les jugements portés en cours d'année scolaire par les professeurs intéressés, disent assez combien cet enseignement nouveau a attiré ceux des élèves qui ont reçu leur première formation scolaire sous le régime ancien; et plus significatifs peut-être sont les documents analogues qu'il est facile de recueillir dans les classes d'Oberprima, où il a été institué plusieurs conférences de philosophie. Dans ces classes en effet tous les élèves sont d'origine alsacienne ou lorraine et par suite ils ne bénéficient point de l'entraînement que pourrait leur communiquer un contingent de camarades venus de l'intérieur.

*
* *

A ces nouveautés que nous pouvons inscrire au chapitre des bénéfices, il faut joindre l'habitude du travail personnel. Le résultat n'a pas été obtenu sans quelque peine ; quel que fût l'attrait de l'enseignement nouveau, il fallait vaincre cette sorte d'engourdissement intellectuel, qu'avait développé l'enseignement allemand, et faire violence aux habitudes de plusieurs années d'études. Il en est résulté chez les élèves non point de la résistance, car d'une manière générale nous avons rencontré une parfaite docilité, mais des hésitations et une sorte de désarroi analogue à celui qui trouble les premiers temps un élève qui, sorti d'une de nos écoles primaires, entre directement au lycée dans une classe d'enseignement secondaire. Tous ceux qui ont fait dans leur jeunesse cette expérience instructive se rappellent les épreuves qui accompagnent ce changement de régime : à la liberté insouciante des heures de repos et des jours de congé qui compense heureusement les longues séances de classe, succède l'effort du labeur continu : leçons nombreuses, préparations écrites, devoirs sur copie, lectures contrôlées par le professeur. Or pour tous ces exercices l'enfant est seul, livré à ses propres ressources et à mesure qu'il avance en âge le nombre des matières augmente, souvent même (ce qui d'ailleurs n'est pas à louer) chaque professeur fixe en ce qui le concerne la tâche scolaire de ses élèves sans s'occuper de la concurrence que lui font ses autres collègues.

Qu'il y ait exagération et parfois surmenage, la faute en est aux excès du régime et il serait facile d'y porter remède ; le principe même est excellent : le professeur durant les heures de classe prépare, dirige et corrige les exercices, mais à la maison l'enfant travaille personnellement à sa formation intellectuelle ; œuvre d'application constante, de recherche et de mise au point ; œuvre laborieuse, mais si féconde que longtemps après la sortie du lycée la valeur de deux esprits pourrait s'apprécier selon leur aptitude au travail personnel.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si les jeunes Alsaciens et Lorrains ont éprouvé quelque peine à se mettre au niveau de nos exigences ; seuls quelques sujets d'élite

ont pu faire immédiatement le rétablissement nécessaire; pour la grande majorité, il a fallu un temps plus ou moins long pour suivre le courant; quelques retardataires n'ont pas pu encore s'habituer au travail rapide et personnel que réclame l'enseignement français. Ces différents éléments sont souvent représentés dans une même classe (sans parler des élèves venus de l'intérieur); dès lors ce n'est pas tâche aisée pour le professeur d'adapter son enseignement et ses exercices aux besoins de chacun; de là les jugements contradictoires que les parents portent sur le professeur « français » : les uns l'accusent d'indulgence, beaucoup blâment ses exigences. Il faut dire d'ailleurs à la décharge des élèves que leurs efforts ont été longtemps contrecarrés par des difficultés d'un ordre particulier : dans les classes d'enseignement alsacien l'ancien horaire a été conservé avec ses heures de classe nombreuses et en dépit du surcroît de travail exigé à la maison; de plus pour beaucoup d'enfants, dans les débuts surtout, le moindre devoir (version, narration, problème) se compliquait de la nécessité d'adapter les anciens instruments de travail (dictionnaires ou manuels) aux nécessités de la langue, d'où une série de tâtonnements qui se sont traduits par un ralentissement forcé dans le travail.

Dès que les élèves furent habitués au travail personnel, il devint possible d'apprécier chacun à sa valeur et d'après les résultats obtenus. Ce fut une grosse affaire, une manière de coup d'État que d'introduire dans les classes des compositions trimestrielles. L'idée même d'un classement par ordre de mérite entre des élèves ou des candidats à un examen était si étrangère à l'ancien régime que, si l'on en croit la tradition universitaire, des étudiants de l'Université de Strasbourg auraient demandé en juillet 1919 qu'on ne publiât pas dans les journaux locaux les mentions qu'ils avaient obtenues à leur récent examen. Aux premières compositions nos élèves manifestèrent sinon une telle pudeur, du moins un étonnement sincère; la plupart hésitaient même sur le sens de la note qui leur était attribuée, et pour ma part, j'ai conservé le souvenir d'un élève de quatorze ans qui, classé dans la seconde moitié de la classe avec 8 sur 20, me demanda le plus sérieusement du monde ce qu'une telle note signifiait. Tou-

tefois dans le nouveau système il y avait un principe d'émulation trop évident pour qu'il tardât à agir ; au bout de quelques semaines la note et surtout la place ne furent plus indifférentes, et ce sont les anciennes notes qualitatives qui aujourd'hui ont perdu de leur intérêt. Ajoutons que dans les classes où élèves alsaciens et lorrains entraient en compétition avec des camarades venus des lycées de l'intérieur, cette émulation s'entretenait d'éléments nouveaux. On n'est pas allé jusqu'au terme de ce système de classement et cette année les lycéens d'Alsace et de Lorraine, si curieux pourtant de toute cérémonie à grand spectacle, n'ont pas eu de distributions de prix. Partout le départ en vacances a été précédé d'une fête de famille tout intime au cours de laquelle le directeur de l'établissement a pu établir le bilan de l'année scolaire.

***

Sans sacrifier à l'optimisme « professionnel », on peut affirmer que ce bilan se présente dans d'excellentes conditions ; les résultats acquis dépassent ce qu'on aurait pu espérer au début de 1919. Ces résultats sont dus à plusieurs causes, parmi lesquelles il convient de mettre en relief et le concours efficace que nous ont prêté nos collègues alsaciens et lorrains, et la docilité des élèves. Entre les deux catégories de personnel la collaboration a été étroite et cordiale ; cette collaboration pour se maintenir dans l'avenir suppose résolues bien des questions dont l'examen sortirait du cadre de cette étude. Contentons-nous de souligner que pour nos collègues formés par l'enseignement officiel allemand et malgré le contact gardé par la plupart avec la France, sa littérature et ses méthodes, le brusque changement de régime a entraîné un travail d'adaptation souvent difficile et ce nous est un plaisir de rendre ici hommage à leurs efforts et à leur parfaite bonne volonté.

Quant aux élèves, ils nous ont montré dès le premier jour une docilité qui implique une absolue confiance dans leurs nouveaux professeurs. Les raisons de cette attitude sont nombreuses : attrait de la nouveauté, charme de l'enseigne-

ment français qui « humanise » les sujets traités et qui dans les classes supérieures tend à transformer les relations de maître à élève en relations d'homme à homme ; toujours est-il que cette confiance spontanée et la franchise cordiale qui est un des traits du caractère alsacien sinon lorrain, ont eu pour résultat de faciliter la discipline qui pouvait avoir à souffrir d'un changement de régime. Si des sanctions ont été établies, qu'ignorait le régime allemand et qui sont la contre-partie des récompenses dans un système dont le principe est de répudier l'honnête médiocrité, nous avons par contre renoncé à tout l'attirail disciplinaire de la *Schulordnung* édictée par l'Oberschulrat, sorte de règlement de police scolaire qui poursuivait l'enfant jusque dans sa vie de famille, surveillait ses promenades, lui interdisait l'entrée des théâtres et faisait la guerre aux fumeurs précoces. On devine à quoi se réduisaient dans la pratique des prescriptions que n'appuyaient pas en général des sanctions sérieuses et nous ne pensons pas que la disparition de la Schulordnung éveille des regrets chez nos amis d'Alsace et Lorraine, même parmi ceux qui s'amusent parfois à nous taquiner sur notre indulgence et notre laisser-aller national.

Si nous n'avons pas trahi la réalité dans l'exposé qui précède, il sera facile, en négligeant des détails d'organisation, de dégager les traits par lesquels les conceptions françaises et allemandes s'opposent dans le domaine de l'enseignement secondaire. L'enseignement français suppose l'effort personnel et l'émulation ; s'il sacrifie parfois un peu trop les besoins des médiocres au luxe intellectuel des élèves brillants, il reste que dans son principe il travaille à former une *élite ;* plus varié et plus souple dans ses procédés que l'enseignement allemand, il ne borne pas ses ambitions à délivrer aux élèves un bagage de connaissances plus ou moins complexes, il vise surtout à leur donner une culture générale. Enfin, il ne faut pas l'oublier, c'est un enseignement démocratique, on pourrait presque dire « à bon marché », grâce au système des bourses combiné avec la demi-pension et l'internat. On pourra adressser à cette dernière institution bien des reproches, et Dieu sait si elle en mérite ! Il faut cependant reconnaître que grâce

à l'internat des familles sans fortune peuvent en France faire poursuivre à leurs fils des études secondaires. Enseignement largement ouvert à la base grâce aux bourses, et formation d'une élite, tels sont, à s'en rapporter à des discussions récentes sur la réforme de l'enseignement, les traits caractéristiques de l'enseignement secondaire dans une véritable démocratie. S'il en est ainsi, nous ne saurions trouver meilleur terrain de culture que l'Alsace, où nous avons tout intérêt à appeler au bénéfice de fortes études secondaires les fils de ces classes populaires si françaises de cœur et si désireuses de s'assimiler complètement notre langue et notre pensée. En travaillant dans ce sens, nous répondrons aux vœux des témoins les mieux documentés sur la question d'Alsace-Lorraine, et renouant la tradition interrompue, nous aiderons les jeunes générations des pays désannexés à reprendre conscience de leur véritable personnalité.

EDMOND PERRIN

SUZANNE ET LE PACIFIQUE[1]

IX

« Mon cher Simon,

» Deux lignes de résumé d'abord, pour vous mettre au courant. Je ne suis pas morte, mais Polynésienne. J'ai protégé mon île d'un alligator et d'un couguar. J'ai refusé, malgré des sollicitations, d'être ma propre idole. J'entretiens un troupeau de deux cent trente-trois dieux et de dix-huit fantômes d'hommes. Un ornithorynque suit mes pas, sur lequel est posé le plus paresseux de mes oiseaux. Je vous écris parce que j'ai trouvé dans la poche d'un marin noyé un étui plein de stylographes, et que l'encre se résorbe... Vous savez tout.

» Je vous écris d'un promontoire que j'ai décoré avec mille rondelles de nacre, comme on le fait à Londres pour les becs de gaz et les refuges qu'on signale aux automobiles. Je suis visible là tous les jours, de deux heures au moins à six. Je dois même assurer que jamais être humain dans le monde n'a été plus visible ; sur deux trépieds à mes côtés brûlent des pommes de pin, pour faire deux fumées ; du palmier de gauche au palmier de droite est tendu derrière moi un rideau de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er, du 15 décembre 1920 et du 1er janvier 1921.

plumes rouges, haut de trois mètres ; le pavé est de corail noir, et ne devinez-vous pas aussi, rien qu'à ces quelques lignes, — vous en avez l'impression, comme on l'a parfois en téléphonant à une amie qui ne l'avoue pas elle non plus, mais qui marivaude elle aussi, — que je vous écris nue? J'ai sur mes genoux une feuille quadrillée, et je sens au travers la plume courir, me creusant aux points et aux virgules d'une si agréable piqûre que je vais multiplier les phrases courtes... Le ciel... La mer... Le ciel est tout étincelant ou tout rouge, c'est toujours ici la fin d'un grand incendie ; les papillons noirs voltigent en tout point faible de l'espace comme du papier brûlé, la mer sur les récifs fait la chaudière qui refroidit ; les palmes claquent comme des pincettes. Le monde a brûlé et j'en suis, tiède, le pauvre résidu.

» Ici tout est luxe, Simon. De longs oiseaux à queue vermillonne remontent les gouffres de lumières par bonds, comme les saumons les cascades, jusqu'à l'éclat de soleil dont ils sont nés, de leur queue reprenant l'élan sur un rayon. Chaque arbuste par moi jadis fut sans doute si surpris qu'il porte depuis mon naufrage les fruits d'un autre. Ici les pommiers donnent des oranges, les figuiers des cerises. Ici un monde où fleurs, oiseaux, animaux et insectes, confondus dans le bonheur, n'ont pas eu le temps à mon arrivée de reprendre leurs attributs : des bêtes poilues pondent des œufs, les poissons couvent. Tout ce que les poètes seuls voient en France, on le voit ici à l'œil nu; les arbres boivent à la mer par de vraies trompes qui se contractent quand elle est trop salée. Tout ce qu'on dit par antiphrase des femmes à Paris, on peut le dire vraiment de moi ; mon teint est nacré, poudré de vraie nacre, mes lèvres sont de corail, poudrées de vrai corail. Les couleurs aussi ont été recollées trop vite, les feuilles sont carmin ou pourpre, les fruits sont verts dès qu'ils sont mûrs.

» Ici l'on peut avoir sans peine tous vos sons et vos parfums d'Europe. Pour écouter le bruit des peupliers, je n'ai qu'à fermer les yeux, m'étendre dans la grotte sous-marine, et écouter le bruit de la mer sur les galets. Pour entendre un murmure qui ressemble à celui de la messe, avec des prie-Dieu qui claquent, je n'ai qu'à ne pas dormir la nuit où les grosses outardes

font leurs nids. Pour entendre le clairon et le coup de massue qu'on donne dans les foires, afin de gagner la médaille, il suffit d'attacher une oie près d'un arbre vieilli qui s'écroule. C'est à s'y méprendre. Il y a même un bruit qui non seulement remplace l'autre, mais est le même, et je l'écoute tant que je peux, car il me rappelle Bellac et la cheminée en peluche : celui d'un coquillage vide à mon oreille. Et pour revoir certains gestes auxquels là-bas on tenait, c'est à peine plus difficile. Pour retrouver votre gant jaune que je voyais sans vous voir vous-même sur la rampe du palier, quand vous descendiez mon quatrième, je n'ai qu'à me pencher sur la lagune et suivre une truite jaune qui regagne le fond en cercles toujours plus petits. Le geste du conducteur qui tire la sonnette pour vous dire que le tramway est complet, j'ai deux singes qui le font quand je m'approche de leur palmier. C'est tout à fait l'Europe. Il y a des matins aussi où j'ai la fatigue, non de ceux qu'évente la mousson, que lave trois fois par jour le Kouro Shivo, mais de ceux dont les pieds toute la veille ont buté contre des escaliers, dont les épaules sont courbées d'avoir voyagé debout dans un train de Ceinture. Ici, devant cette île qui est devenue de mon âme un miroir que je confonds avec elle, devant ces dalaganpalangs qui ressemblent à une volonté que j'ai, cette colline Bahiki à évidés rouge et noir qui contrefait juste une petite peine que je ressens, ces oiseaux gnanlè qui imitent à s'y méprendre la poussière de pensée qui vole autour de mes pensées, moi la reine, ma perfection soudain m'accable, et je souhaite ce corps maladroit comme il l'était à Bellac, quand il cassait le douzième verre de chaque service, je souhaite mon oreille polluée, je voudrais entendre dire : « causer à quelqu'un, se rappeler de quelque chose »; entendre madame Blebé appeler ses filles ses demoiselles ; je suis lasse de ces invisibles agrafes qui m'empêchent de tomber des plus hauts arbres, de ces poches d'air en moi qui me maintiennent au fond des eaux ; je voudrais toucher un homme ivre, un typhique, et j'en oublie, quand la nuit vient, d'allumer mes feux de santal et de commander à mon île trop parfumée le clignement qui attirera un jour le navire coureur.

» Seule, Simon; et pourtant, toutes ces places dans mon

corps qui n'étaient sensibles qu'au contact des hommes, je les sens s'irriter. Ce chatouillement dans ma hanche, qui me prenait dès qu'un homme blond chuchotait à mon oreille, c'est maintenant un vrai sens, une vraie cicatrice. Cette faiblesse dans mes épaules dès qu'un jeune homme brun me parlait du théâtre, je la ressens. Ce petit doigt gauche qui remuait inlassablement quand une femme un peu frivole me tenait la main droite, il remue... et tous ces gués dans mon corps, quelqu'un les a passés hier tous à la fois, quand j'ai décidé de faire sauter dans la seconde île, avec des cartouches trouvées sur un marin allemand, la cachette en maçonnerie de l'inconnu qui m'y précéda. Étourdis par l'explosion, comme leurs frères poissons quand on pêche à la dynamite, des oiseaux restaient accroupis tout autour, et je pus ce jour-là pour la première fois saisir le plus sauvage oiseau de l'île. Par la fente ouverte dans le mur je passais le bras, posant le paradisier près de moi comme un paquet. Les décollant de l'ossature de l'île comme d'une reliure, un par un, j'en retirais des feuillets. Comme en pension une grande à la moyenne qu'elle adore, par une fente de sa porte, ce mort me passait des poèmes français, des pages de roman; quelque brave explorateur consciencieux qui avait cru que l'on doit vraiment emporter autour du monde ces dix chefs-d'œuvre que les *Annales* font choisir par plébiscite, la feuille 31 de *Don Quichotte*, la feuille 214 de Montaigne, 69 de *Jacques le Fataliste*. Je lisais chaque page aussitôt, plus désolée quand je m'apercevais que j'avais lu le verso avant le recto que si l'on m'avait raconté d'avance autrefois le dénouement d'un roman, trouvant un début, un milieu et une conclusion à chacun de ces passages isolés sur l'allure de Rossinante, sur le vol d'une bourse par Jacques, sur l'égoïsme, et j'étais comble après huit pages, comme si j'avais lu huit romans. La page 180 de La Rochefoucauld, qui me peina, sur les femmes, où La Rochefoucauld avait tout prévu, excepté mon cas, où il insultait injustement mes fards, ma fidélité, et me montrait la vieillesse venant d'Europe me rejoindre dans l'île. La page 55 de *Gil Blas* qui me rapprit à elle seule bien des noms, les juges, les mulets, les duègnes, l'ombre-chevalier. Mais, sans parler des noms, c'est surtout tout un jeu d'adverbes, de conjonctions, d'exclamations qui revenaient à

moi, j'en sentais mon âme rajeunie comme un vieux coussin auquel on remet ses ressorts ; j'en bourrais ma pensée ; j'en séparais tous ces mots qui peu à peu s'étaient rejoints dans mes phrases ; je me promettais de parler devant l'écho avec des « soit que », des « suivant que », des « encore que ». Après chaque page, j'enfonçais à nouveau le bras dans la caverne, appuyant de la main libre sur le paradisier qui avait repris ses sens, qui se débattait, qui me becqueta, le livrant enfin en rançon pour un volume que je retirai presque intact, et dont le titre était tel que je restai une minute immobile au-dessus comme sur un miroir : *Robinson Crusoé*...

Un mendiant ne comprend son infortune qu'en voyant un mendiant, un nègre un nègre, un mort qu'en voyant un mort. Jamais il ne m'était venu à l'idée jusqu'à ce jour, par égoïsme, de comparer mon sort à celui de Robinson. Je n'avais pas voulu admettre que sa solitude effroyable fût la mienne. La vue de cette seconde île ronde comme un ballon d'oxygène au-dessus de mon île m'avait maintenue dans l'espoir. Mais aujourd'hui je feuilletai le livre comme un manuel de médecine sur la maladie qu'on croit soudain la sienne... c'était bien la même... mêmes symptômes, mêmes mots... des oiseaux, des bêtes, un peu de terre entourée d'eau de tous côtés... La nuit tombait, j'allumai deux torches... Seule, seule à la lisière d'un archipel, une femme allait lire *Robinson Crusoé*.

» Jusqu'au matin je lus, jusqu'à l'heure où les plus grosses étoiles se rassemblent dans un coin du ciel près d'un céleste gagnant, et où mon ptemérops apprivoisé tourne autour de ma tête en cercles égaux comme autour d'une boîte à moudre, avec le grincement son cri... Mais moi qui cherchais dans ce livre des préceptes, des avis, des exemples, j'étais stupéfaite du peu de leçons que mon aîné homme me donnait. D'abord c'était un Allemand de Brême, nommé Kreuzer ; j'en étais un peu déçue, comme un geôlier américain qui retrouve un nègre ou un Chinois là où il enferma un superbe Irlandais. Puis, peut-être à cause de cette mauvaise foi que me donnait son origine, je le trouvai geignard, incohérent. Ce puritain accablé de raison, avec la certitude qu'il était l'unique jouet de la Providence, ne se confiait pas à elle une seule minute. A chaque instant pendant dix-

huit années, comme s'il était toujours sur son radeau, il attachait des ficelles, il sciait des pieux, il clouait des planches. Cet homme hardi frissonnait de peur sans arrêt, et n'osa qu'au bout de treize ans reconnaître toute son île. Ce marin qui voyait de son promontoire à l'œil nu les brumes d'un continent, alors que j'avais nagé au bout de quelques mois dans tout l'archipel, jamais n'eut l'idée de partir vers lui. Maladroit, creusant des bateaux au centre de l'île, marchant toujours sur l'équateur avec des ombrelles comme sur un fil de fer. Méticuleux, connaissant le nom de tous les plus inutiles objets d'Europe, et n'ayant de cesse qu'il n'eût appris tous les métiers. Il lui fallait une table pour manger, une chaise pour écrire, des brouettes, dix espèces de paniers (et il désespéra de ne pouvoir réussir la onzième), plus de filets à provisions que n'en veut une ménagère les jours de marché, trois genres de faucilles et faux, et un crible, et des roues à repasser, et une herse, et un mortier, et un tamis. Et des jarres, carrées, ovales et rondes, et des écuelles, et un miroir Brot, et toutes les casseroles. Encombrant déjà sa pauvre île, comme sa nation plus tard allait le faire du monde, de pacotille et de fer-blanc. Le livre était plein de gravures, pas une seule qui me le montrât au repos : c'était Robinson bêchant, ou cousant, ou préparant onze fusils dans un mur à meurtrières, disposant un mannequin pour effrayer les oiseaux. Toujours agité, non comme s'il était séparé des humains, mais comme s'il était brouillé avec eux, et ne connaissant aucun des deux périls de la solitude, le suicide et la folie. Le seul homme peut-être, tant je le trouvais tâtillon et superstitieux, que je n'aurais pas aimé rencontrer dans une île. Ne brûlant jamais sa forteresse dans un élan vers Dieu, ne songeant jamais à une femme, sans divination, sans instinct. Si bien que c'était moi qui prenais la parole à chaque instant pour lui donner des conseils, pour lui dire : « Va donc à gauche, va donc à droite ! » Pour lui dire : « Là, assieds-toi, pose ton fusil, ton ombrelle et ta canne. Tu es sur un promontoire, des perroquets t'entourent, fais donc quelques vers : pourquoi diable n'es-tu pas de Düsseldorf au lieu d'être de Brême ! Ne travaille pas trois mois à te faire une table : accroupis-toi. Ne perds pas six mois à te faire

un prie-Dieu : là, agenouille-toi. Ne trouve pas le moyen d'avoir ici des éboulements comme dans un pays de mineurs, des accidents d'électricité comme dans un siècle futur. Ton parapluie, ton ombrelle et ton en-cas, tant pis si tu n'arrives pas à perfectionner le ressort qui les tient fermés, laisse-les tout ouverts à la porte des forêts où tu ne peux pénétrer avec eux. Pense plutôt à moi, qui, pour te jouer un tour, aurais appuyé de la main, non du pied, sur le sable de ton île, et disparu. Que diable aurais-tu dit de cette main de femme ! Cet arbre que tu veux couper pour planter ton orge, secoue-le, c'est un palmier, il te donnera le pain tout cuit ; cet autre que tu arraches pour semer tes petits pois, cueille sur lui ces serpents jaunes appelés bananes, écosse-les. Je t'aime, malgré tout, toi qui parles du goût de chaque oiseau de l'île et jamais de son chant. Que dirais-tu d'un verre de bière? »

» Ainsi toute la nuit je lus, jusqu'à l'heure où Vendredi, tout noir, arriva avec le matin. La lune se couchait. Parfois (est-ce une perle qui prenait une peau au fond de la lagune?) toute la mer se bombait et devenait opale. La grande ourse était repliée devant moi comme un mètre pliant, ma pauvre île trop petite pour pareille mesure... Ce n'était pas un silence d'Océanie, mais celui d'une gare quand le dernier train est passé, et la mer sur les récifs faisait le train qui disparaît, et une noix de coco tombait avec le bruit d'un disque, et, mon pied pris soudain dans une liane, je n'osai remuer comme si j'allais déranger un aiguillage... Toute cette petite énergie de femme que l'on avait minutieusement construite dans mon crâne comme un navire dans une bouteille, au seul mot de Vendredi, se délabra. Vendredi s'engouffrait en moi jusqu'à mon cœur d'un chemin plus court que celui d'un plongeur de nacre. Tout ce que pensait Vendredi me semblait naturel, ce qu'il faisait, utile ; pas un conseil à lui donner. Ce goût de la chair humaine qu'il conserva quelques mois encore, je le comprenais. Le moindre de ses pas en dehors du chemin battu de Robinson, je sentais qu'il eût mené à une source ou à un trésor ; et tout ce que ce Kreuzer maniaque avait passé des années à accomplir devenait justifié par sa seule présence. Qu'il devait être doux en effet

de montrer à Vendredi la belle haie de pierres, de lui apprendre à écosser les haricots dans la jarre numéro quatre ; de lui révéler comment le parapluie se ferme, s'ouvre ; comment l'on fait tourner le rôti par un système de six broches et de deux ficelles. Et Dieu, comment il se tourne et se détourne? Et la Trinité, comment elle est triple et unique? Apprendre l'immortalité à Vendredi, les yeux dans ses yeux, en la lui soufflant dans sa bouche même comme la vie à un noyé ; jouir de son premier triomphe sur les animaux et les arbres mortels, le voir flatter de la main avec pitié le baobab, qui dans mille ans mourra. Et mes paravents de trente mètres, et mes bêtes apprivoisées, quel supplice, Simon, de ne pas être assurée qu'un jour je les montrerai à quelqu'un ! A quelqu'un qui se hâte un peu. Car je sens, à trop de plumes qui tombent, à trop de poil qui pousse, qu'arrive l'année où mes perroquets auront cent ans, mes gazelles douze ans et commenceront à mourir.

» Voilà, Simon, car je tiens à finir ma lettre par un concetto, on nous l'ordonnait à la pension, comment mon jour plus triste dans l'île fut celui où j'y fus rejointe par le Robinson.

» Adieu. Écrivez-moi ce qui se passe en Europe. »

*
* *

Simon me répondit, le soir même, par une lettre écrite de ma main, qu'il se passait en Europe que la guerre finissait. L'uniforme était maintenant grenat avec les pattes d'épaules rouges. Lui était entré le premier à Strasbourg le jour anniversaire de Bazeilles, et le jour anniversaire de Sedan nous avions pris Berlin.

Il ajouta quelques phrases pourtant bien simples, mais qui m'émurent presque autant : que le Printemps avait son exposition de duvetine, que l'omnibus Gare Saint-Lazare était devenu autobus, que le chasseur de Larue avait un crêpe au bras. Tous les habitués lui serraient la main.

Puis il me dit des phrases plus simples encore, mais avec l'air de me conter des anecdotes curieuses : que des gens s'aimaient,

des gens se haïssaient, des gens se retrouvaient aux gares, que des gens se mariaient et vivaient ensemble.

Puis, des phrases qui me parurent plus étranges encore, sur les métiers : que les tuileries faisaient des tuiles, les épiciers, des épices, les pâtissiers, des pâtés...

***

Je lui répondis :

« Cher Simon,

» Voilà que toutes les huîtres et toutes les moules autour de mon île se referment avec le bruit de baïonnettes qu'on remet au fourreau. Voilà l'heure où l'on me disait jadis que le soleil s'enfonçait dans la mer, que le soleil prenait son bain ; moi je ne disais rien, je l'ai toujours jugé tellement au delà !

» Je sors d'un grand danger. Hier matin, j'ai manqué ne plus être dans mon île comme dans une nacelle de ballon, balancée entre deux mondes avec des oiseaux et des plantes qui se sont donnés à moi sans noms et sans conditions. Sur le carnet du naufragé d'en face, j'ai trouvé le plan de mon archipel, sa latitude, le nombre exact de milles qui le séparent de l'île Palmyre (770), de l'île Rimsky Korsakof (321) et de la Rakahanga (1 000 juste). Ce fut à peu près comme si ma vie errante sur mon radeau était finie. Je me sentis tenue aux quatre coins de l'horizon par des câbles. Je pouvais savoir sur ces cartes la profondeur à un mètre près de chaque trou de ma mer. Tous ces arbres que j'avais baptisés étaient rangés et dessinés dans ce carnet par essence, et me rendaient peu à peu leurs beaux pseudonymes contre des noms vulgaires ou latins; je n'avais plus de balisiers, de baobabs, d'angoissiers, mais du sagou, de la muscade; mon cocotier n'était que le palmier pincette; mon petit arbuste vert et rouge était l'indigo; mes grosses pommes jaunes étaient le cachou maigre. La science allait se poser sur cette tache ronde au milieu du Pacifique et la boire comme un buvard. Mes oiseaux allaient prendre les uniformes qu'ils ont au Jardin des Plantes. Hélas ! quelques-uns même étaient dessinés; mon favori jaune était un tarin mâle; mon merle éventail

était le Baza gobe-mouches; mon perroquet qui changeait de plumage et de couleur tous les mois était un guêpier nubicoïde. Le naufragé précisait bien que pour reconnaître toutes les espèces d'oiseaux il suffisait d'inspecter leurs iris, et malgré moi je regardais ceux qui se posaient dans les yeux. Un dont l'iris était fait de deux cercles, le plus grand bleu, le plus petit brun, c'était le Lory Papou. Un autre dont l'iris était rouge-sang avec une pointe dorée, c'était le Combattant Troupiale. Un autre qui était bigle, c'était le Paradisier Dupont; et deux planches au lavis ne me permettaient pas non plus d'ignorer désormais le nom d'aucun coquillage; désormais c'était des coins d'hammon, des nautiles, des lépas que j'écrasais. Toute cette flore et faune indépendantes, il me suffisait de lire et d'accepter ce contrat pour l'annexer au reste du monde, à Buffon et à Cuvier. Comme une baladeuse à la remorque, je me sentis une minute rattachée à votre train. Des vents latins, des courants anglais, un souffle estival néerlandais, voilà ce qu'étaient ma mousson et mes douze apizés. Je n'hésitai plus; comme vous brûlez sans les lire les lettres qui vous apprennent un ancien amour de celle que vous croyiez pure, je jetai l'inventaire au feu, je relevai mes oiseaux, mes poissons de leur passé, et le nom stupide de mon île, je ne veux même pas vous le dire, pour l'oublier.

» A quoi je m'occupe, cher Simon? j'attends le vent...

» Cette île, comme dans une auto l'on reconnaît simplement à un petit tube rouge devant ou à un petit tube bleu à gauche si elle a son huile ou son essence, je sais maintenant à quels objets minuscules on voit qu'elle a son plein de soleil ou de vent. Je sais l'aboutissant des rouages du Pacifique. Cette paillette d'argent dans un trou du coin gauche du rocher Rimbaud, si elle miroite, c'est que la lune arrive à sa maturité. Cette branche d'arbre soudain rouge, c'est la pluie pour le surlendemain. Ces abeilles sortant de l'arbre par le sommet, c'est un tremblement de terre pour le début du jour suivant. Ce nénuphar remuant trois fois, c'est un phénomène plus rare, annuel à peu près, le passage dans l'île de l'ornithorynque. Ainsi je n'ai qu'à surveiller certaines ombres, certains miroitements, comme des compteurs de taxis, et, pour savoir si le vent, ou la mousson, ou la tempête sont vers

moi en route, il me suffit de jeter les yeux sur une feuille de palmier, qu'un ignorant ne distinguerait pas des autres, mais qui est mon manomètre et qui tremblote toute seule, une heure avant le moindre souffle. Je la consulte sans relâche, déçue quand elle reste trop de jours immobile. Soudain elle frissonne. De la mer où je me baigne je me hisse alors sur la plate-forme du promontoire ; ce que je faisais petite fille avec mon doigt mouillé pour savoir d'où venait le vent, j'y emploie là-haut mon corps entier. Il arrive par rafales, attaquant selon l'époque mon côté caressant ou mon côté implacable, déposant brutalement sur moi la première, sur moi stérile, les plus avides de ces parfums et de ces graines invisibles qui eussent fructifié si j'avais été terreau et non pas chair ; vent protestant, collant sur moi soudain une feuille entière, de forme inconnue ; il arrive tendrement, me léchant par ondes, d'en haut parfois, comme par une fenêtre d'atelier ouverte, d'en bas, comme d'une bouche de chaleur dans un musée. Puis, l'oiseau qui annonce la fin du vent pousse son cri, cri presque imperceptible au milieu des ramages, la vague qui annonce la houle pour minuit et quart me couvre d'écume ; le héron qui s'envole trente-cinq minutes avant la fin du jour s'élève ; plus un souffle ; l'obscurité complète qui annonce la nuit m'enveloppe, et je désespère sur mon île en panne...

» On s'occupe, seule dans une île ! »

X

J'avais été réveillée brusquement, mais par quoi? Par un rêve? ou plutôt pendant la dernière seconde de mon sommeil, le canon n'avait-il pas tonné, un projecteur ne m'avait-il pas illuminée? Je scrutais à la fois, pour découvrir la cause de ce sursaut, mon esprit, mon corps et l'horizon. Je tâtonnais dans l'île obscure, appuyant sur les plus sensibles de mes oiseaux, cognant aux arbres creux, appelant l'écho, comme dans un salon où l'on cherche le bouton électrique. J'obtins seulement que le soleil se levât. Du fond de ma grotte enfin, comme celui qui a perdu sa bague, qui s'est replacé, après avoir retourné la maison entière, sur la dernière chaise où

il l'avait encore, raisonne, se lève, et va droit au bon tiroir, je m'élançai, je grimpai au cocotier le plus proche, je cherchai la fumée du geyser de l'autre île... J'avais trouvé... deux fumées montaient.

Ce n'était pas un mirage. Il y avait deux fumées, et pas quatre îles, et pas deux lignes de brisants. Sur cette aube encore fraîche, je voyais s'imprimer l'haleine des hommes... Les hommes vivaient encore... Si j'avais eu de meilleurs yeux, peut-être aurais-je pu apercevoir une troisième fumée, toute petite, celle d'une cigarette ou d'une pipe... Au faîte de mon cocotier, je fus soudain inerte, comme si c'était là que je me maintenais depuis cinq ans ; quelques minutes encore, et je n'aurais plus supporté la solitude ; que la fumée eût paru à huit heures, et non à sept, et il eût été trop tard, j'avais lâché tout. Si bien que je le lâchai vraiment, et tombai, le plus mûr de ses fruits... J'étais au bord de la mer, je me jetai dans le Kouro-Shivo comme dans un taxi.

J'étais trop légère ce jour-là pour l'eau salée. J'en sortais parfois tout entière. Je me retenais et me faisais lourde, par peur qu'on ne m'aperçût de l'autre rivage. Le livre du naufragé m'avait révélé les coutumes des archipels voisins et de leurs races, et il y avait de quoi me rendre méfiante. Si c'était le vent d'Ouest qui avait soufflé la nuit, l'arrivant venait de Haühaü, où l'on divinise les blanches. Mais s'il avait soufflé de l'Est, c'était de l'île Meyer, où on les mange farcies, et du Nord, de Samua bay où les Papous coupent les têtes. Je tins mon bras tout droit hors de l'eau pour voir d'où était venu ce vent qui allait me rendre esclave ou reine. Il ne soufflait pas, les fumées étaient toutes droites, mon visiteur venait du centre de la terre. Mon visiteur, l'idée m'en vint soudain, était venu dans un yacht à vapeur. Mais c'est la maladresse des Européens qui alors m'épouvanta : ils étaient capables de croire au renflement de l'eau que c'était un requin, et de tirer. J'essayais en vain, car ils étaient capables aussi de tirer sur lui à mitraille, de chasser le nuage de perroquets qui volait juste au-dessus de moi, parlant ma langue et décelant ma présence. Soudain, comme un ballon d'enfant que j'aurais lâché, ce nuage s'éleva... L'étranger avait dû faire un geste. Puis, dans la seconde île, je vis deux

gerbes de paradisiers rouges monter, puis des roses, des violets ; quelqu'un attisait ce beau feu ; l'étranger avait dû tirer ; mais j'étais déjà près des brisants, et l'oreille droite dans la mer comme un coquillage, je n'avais pu entendre qu'elle. Enfin, je fus dans la lagune, et j'entendis un bêlement, puis un jappement ; l'étranger avait dû prendre mon cerf par la corne, mon singe par la queue. Les poissons de cette eau tranquille aussi étaient effarés. Aucun n'habitait plus le fond de même couleur que la sienne, les ablettes roses sur le corail, les tanches sur les fonds striés, mais ils croyaient à tort gagner la sécurité en changeant de décor, et les dorés étaient sur la nacre, les verts sur le sable blanc. Tous agités d'un mouvement régulier qui les poussait chaque seconde un millimètre en avant, et bientôt en effet, j'entendis le bruit d'un moteur... Trop tard... car, au moment où je prenais pied, je vis un canot à pétrole prendre la passe entre les récifs et piquer justement vers mon île. Je jouais aux quatre coins avec plus que ma vie. Je le regardais partir, pour la première fois haineuse, ruisselante et n'ayant de sec que les yeux... Soudain des larmes en jaillirent...

Un regard d'homme ! J'avais vu un regard d'homme ! Un regard d'homme, sans me voir, m'avait touchée ! Sur un visage hâlé, aussi peu habiles à se cacher que tout à l'heure les poissons, deux yeux bleus. C'était tout ; le bord du canot coupait la tête juste au-dessous. Je n'avais pas vu de nez humain, de bouche humaine. Le menton, le cou, les épaules, je n'avais rien vu de tout cela. Mais j'avais vu des sourcils, un front, des oreilles. J'avais vu des cheveux noirs et touffus. Je n'avais pas vu cligner ces paupières, car tout avait été trop rapide, mais j'avais vu une main s'élever du canot et caresser ces cheveux ; une autre main, qui toucha doucement l'oreille. Un homme tout entier était là, et dont chaque partie du corps caressait les autres !

A ce moment, j'aperçus un manteau accroché à un arbre. La brise s'était levée, une brise d'Est, qui allait amener trop tard le chef qui devait me rôtir, mais agitait ce vêtement et lui commandait des gestes de pantin qui me rappelèrent aussitôt, comme si je les avais oubliés, tous les gestes des hommes. Le bras se balançait, le col s'ouvrait,

c'était le manteau d'un homme qui marche, qui respire. Je le palpai, je le cueillis au point même où il tenait à l'arbre, pour ne pas l'abîmer, comme un fruit. J'étais sûre qu'on viendrait à sa recherche, ce n'était pas un de ces manteaux qu'on abandonne dans une île, c'était un de ces chefs-d'œuvre en homespun blanc et bistre pour lequel on n'hésite pas à déranger le soir la femme déjà endormie et sur lui assise, doublé de soie bise ; qu'on adore, avec des revers aux manches et une martingale. Mais on ne le retrouverait pas sans moi, car je m'en enveloppai. Comme en Orient les amants dans les tapis des harems, on ne le ramènerait pas sans moi chez ce M. Billy Kinley, qui était son maître d'après l'étiquette. Je m'attachai à tout ce qu'il contenait. Je nouai à mon poignet un foulard or et gris, qui sentait le benjoin, à mon genou un mouchoir de soie vert qui sentait la bergamote. De deux parfums d'homme, je me fis deux amarres. Je fouillai les poches, avide de toucher enfin les résidus du monde qu'un homme porte sur soi ; toutes étaient vides, mais du moins chacune avait son odeur, l'une sentant le tabac blond, l'autre le chocolat, la petite sur la poitrine la menthe. J'aspirai ces flacons de sels, après cinq ans je revins à la vie, l'Europe avec ses parfums passa à ma portée... Je me précipitai à mes échos, pour y crier l'appel que j'avais si souvent repété sur eux ; je courus à l'écho quadruple, dédaignant le double et le triple ; le vent avait tourné et venait de l'Ouest, trop tard, car que m'importait maintenant d'être déesse à Hahuhahu ! Je courais, effrayant mes tatous, qui regagnaient leurs terriers, mes singes qui remontaient aux arbres. Les animaux me laissaient tout le sol pour cette entrevue humaine... J'étais au centre de la petite presqu'île ronde quand je vis le canot aborder à nouveau, sans doute à ma recherche. L'homme appela. Puis sur ma droite, dans les cocotiers, j'entendis un autre homme qui chantait. Puis, loin derrière moi, un banjo. Un quatrième homme sifflait près de la mer. J'entendais à la fois les quatre harmonies que peuvent faire les humains ; et, dès que l'écho eut rejeté quatre fois mon appel, je sentis cette circonférence se resserrer, l'assaut donné à ma solitude par quatre hommes avec des fusils, des revolvers, des haches ; déjà les branches

craquaient, et soudain, quand la pression humaine fut trop forte pour moi, — vingt mètres, trente mètres tant j'y étais devenue sensible, — ne t'évanouis pas, Suzanne! — je m'évanouis...

*
* *

Je ne me décidais ni à bouger ni à rouvrir les yeux. Une à une, reconnaissante à chacune comme si un être nouveau se créait pour mon usage, j'avais entendu leurs trois voix... Ils étaient tout près, penchés sur moi... Sur mon corps je percevais leur haleine, l'une atteignait ma main, l'autre ma joue, l'autre ma gorge. Tout le reste de mon corps était glacé, ces trois points, bouillants. Chacun de leurs mots aussi atteignait en moi une fibre précise, un muscle de ma jambe, un point de mon cerveau, et quelquefois une partie de moi-même que je devinais spirituelle et non sensuelle. Trois voix aussi différentes que pour un opéra, la basse, la moyenne, la haute, et je fis vœu dès que toutes trois se seraient unies pour une phrase en trio, d'ouvrir les yeux. Mais chacun ne parlait qu'à son tour. Paroles anglaises dont je comprenais certes le sens, mais qui surtout donnaient à ma mémoire un mouvement sans rapport avec leur contenu, et chacune ouvrait en moi une vision d'Europe et l'épuisait comme une petite glande...

La voix de basse disait :

— Les pieds me déroutent. Tout est mystère dans ces îles. Voici la trente et unième race à ajouter aux trente races de Wellney. Mais qu'il y ait des pieds cambrés en Polynésie, c'est la ruine de Spencer et de Heurteau !

Je comprenais tout cela, mais que mes pensées étaient autres.

L'arrivée aux gares, pensais-je ! quand le train décrit une toute petite courbe pour entrer dans le hall, quand l'approche de Paris rend si sensible qu'on devine au-dessous de soi chaque aiguillage. L'arrivée à Saincaize, juste à la sortie du tunnel et qu'on jette des noyaux de cerise sur les voyageurs qui débarquent du train de Bourges !

La voix haute dit :

— Mais cette peau?

— Fardée et nacrée. La peau s'explique dans Wellney. Mais les pieds me confondent.

Moi je pensais :

Le vin, dont peut-être une bouteille était là, toute proche ! Les ceps, sur les pentes autour des échalas comme de beaux bigoudis la veille des confirmations. Les vendanges, à l'époque des pêches, quand on les ouvre et qu'on remplace le noyau par un raisin de muscat...

La voix du baryton demanda :

— C'est une jeune fille?

— Tout ce qu'il y a de plus jeune fille. Depuis l'île Rismky on arrache le lobe droit à celles qui ne sont plus vierges. A Salou, on tatoue une main ouverte sur la plante de leur pied. Mais allez tatouer une main sur ces pieds-là !

La limonade, la gazeuse, à la saccharine ! la bouteille éventée qu'on retrouve dans un placard un mois après le passage des petites Elichade, l'eau de Couzan, l'eau de Périer, le champagne !

— Abandonnée dans l'île. Toutes les fillettes accusées de divination sont isolées pour quatre ans d'après Wellney. Songez qu'on leur arrache le lobe à quinze ans. A neuf dans l'île Barré. Celle-là a vingt ans.

Les châteaux, les églises, les canaux, les jardins, les routes, les chemins, les sentiers, les traces..., la montagne, la neige, les glaciers, les traces, les sentiers, les chemins, les routes, les autos, la rivière enfin, et le grand pont !

— Mais sa peau, Billy.

— Fardée et nacrée.

Tant Billy s'était hâté de répondre, la voix haute et la voix basse s'étaient confondues !...

Les hommes, les petits, les grands, les bègues, les sourds, ceux à moustache, ceux rasés, ceux en veston, ceux dont le chapeau s'envole et un balayeur le maintient avec son balai... je n'avais qu'à ouvrir es yeux pour voir tout cela... Mais la voix haute se fâchait...

— Fardée et nacrée, voilà tout ce que tu sais dire. Mais au-dessous du fard?

Les chiens, les chats, — les cages et les aquariums surveillés par les chats, les chats en porcelaine qui dorment avec

des taches dorées et leur nom écrit au-dessous au crayon!

— Peau brune. Type Wellney. Je passe un peu d'acide sur son bras. Regardez...

Alors quelque chose me piqua. Il frottait du doigt mon bras au creux du coude. Entre les hommes et moi, par un acide qui ronge, le contact était repris pour toujours... J'ouvris les yeux... Je les vis tous trois.

— Jack, elle pleure, — dit la voix haute. — Console-la.

Alors Jack, celui qui m'avait touchée déjà (j'avais vu sur moi l'empreinte de ses mains), celui qui avait déjà l'habitude de mon corps et m'avait portée, celui (je voyais sur sa chemise de soie bleue une traînée nacrée comme celle que laisse la lune) qui savait mon poids, mon parfum, s'approcha, souleva ma tête, et enfin je pus parler, et reprendre après tant d'années ma conversation avec les hommes, et dire mon premier mot français qui fit reculer Jack stupéfait et s'approcher les deux autres :

— Un mouchoir! — dis-je.

***

Maintenant, c'était le soir de cette journée et nous nous taisions tous quatre. Mes oiseaux, étonnés de me voir rester dans la seconde île, regagnaient par vols la première, volant presque à reculons. Chaque rayon aussi nous quittait pour se déposer une minute sur mon vrai royaume et s'éteindre. J'étais vêtue maintenant d'un pyjama de soie noire; j'avais une gourmette d'or à la cheville, je reprenais la vie d'Europe par ses modes les plus snob. J'avais repris les goûts d'Europe par leur degré le plus aigu, le rhum, le champagne, les pickles. J'étais un peu ivre, la terre pour moi recommmençait de tourner.

Maintenant je savais tout de la guerre. J'hésitais encore, à cause de l'accent anglais de mes amis, sur les noms de leurs maréchaux, Pétain, Foch, mais je savais toutes leurs aventures. Jack, qui me semblait le stratège, m'avait indiqué la manœuvre de la Marne, qui sauva la France, flanc droite, puis flanc gauche; la manœuvre de Bouchavesne, qui sauva la mairie de Bouchavesne, flanc gauche, puis flanc droite; enfin la

manœuvre de ses patrouilles à lui, par laquelle il fit prisonnier deux uhlans, combinaisons merveilleuses des deux victoires précédentes, flanc gauche-droite, puis flanc droite-gauche. D'Hawkins qui était dans l'état-major, j'avais appris tous les potins de toutes les armées, la visite de lady Abbley déguisée en garçon boucher ; son voyage en auto avec Clemenceau dont il attendait avec admiration des confidences et qui lui dit seulement, après deux jours de silence, montrant des vaches dans un pré : « Si l'on donnait du café aux vaches, on trairait du café au lait. » Sa stupeur dans la salle à manger de lord Asquith en apercevant un an après la début de la guerre le portrait de l'empereur Guillaume en pied. Pour Billy, il parlait peu et portait sur lui tous ses souvenirs, dans la main un morceau de grenade qui l'empêchait de prendre la boussole et lui avait fait commettre, sur le yacht, de grandes erreurs de compas ; un ordre de service signé à la fois par un général anglais qui s'appelait French et un général français qui s'appelait Langlais. Puis, comme il avait été lieutenant d'étapes, il put m'indiquer, à mesure que je lui fournissais des noms limousins, quelles troupes anglaises y avaient campé, à Saint-Sulpice les Hindous, à Limoges les Néo-Zélandais, à Rochechouard les Syriens juifs, et deux escadrons boers pour garder les Russes révoltés près d'Ussel. J'appris aussi les modes de l'année, ils me montrèrent *Vogue* et *Feuillets d'art*, et, pour me prouver combien ils m'estimaient et me jugeaient de leur monde, ils m'énumérèrent les derniers mariages, unanimes à blâmer Perscilla Bandenby qui se mariait sans amour.

Maintenant, par la grâce de cette soie, de ces foulards, tous mes penchants m'étaient revenus et plus intraitables que jadis. Depuis douze heures à peine, je revoyais les hommes, et, au lieu de tout approuver d'eux et de leurs créations, comme je le croyais, je me sentais aussi intransigeante qu'à la pension. A nouveau il était des couleurs que je détestais, le violet de la chemise d'Hawkins ; j'étais sans pitié pour les cravates à initiales, j'étais irritée par les souliers d'homme à empeignes trop grandes. Il y avait déjà un champagne que je préférais. J'obligeai Billy à changer ses chaussettes, qui étaient de raies concentriques. Les petites pipes à queue courte et droite, je les aimais aux dépens des

pipes à queue courbe. Autant les cheveux blonds à l'argentine, les grandes mains fortes me semblaient dignes de nos caresses, autant je méprisais les cheveux noirs avec raie au milieu et les mains petites et souples. Je préférais le platine à l'or, les Palmer aux biscuits secs, la moutarde Dearly à la moutarde ordinaire, toutes ces vérités qu'une génération atteint en vingt ans, j'en étais redevenue maîtresse en un après-midi. Moi qui ce matin eût défailli de joie à l'idée d'un trafiquant, d'un négociant, je trouvais naturel que mes trois sauveurs fussent de jeunes astronomes millionnaires venus ici à leurs frais pour suivre des éclipses. Moi qui souhaitais presque indifféremment l'arrivée d'un Papou, d'un Chinois ou d'un nègre, entre ces trois jeunes lords, dont le premier était duc, le troisième vicomte, il y en avait un qui me rendait la présence des autres presque inutile, par hasard le plus titré, le plus riche : un penchant invincible me portait vers Jack.

Je ne savais me contenir. Chaque fois qu'il se levait, j'avais peine à ne pas le suivre comme un chien. Parfois je voyais mes compagnons rire tous trois ; c'était (car je gardai longtemps encore l'habitude de penser tout haut), que je venais de libérer une de ces phrases à infinitif qui me tenaient lieu de raisonnement ; je venais de dire : Tenir Jack dans mes bras, — le faire boire, — tourner son bracelet d'identité jusqu'à ce qu'il criât ! Jack n'en tirait pas d'orgueil et même ne s'en émouvait pas : il avait eu pour voisin à l'hôpital un trépané qui parlait comme moi. Il me soignait comme le trépané ; à chacune de mes paroles inconscientes il s'approchait et voulait me pousser un nouveau coussin sous la tête. La nuit était tombée. Le chauffeur du canot vint aux ordres, comme un chauffeur d'auto avant le théâtre à Paris (Refaire le plastron de la chemise du chauffeur, cousu à l'envers ! Teindre en vert la mèche blanche que le chauffeur avait dans sa perruque !), mes amis s'étendirent tous trois l'un près de l'autre (Cogner doucement leurs trois têtes entre elles !), et chacun, après un certain nombre de milliards d'étoiles, s'endormit. J'avais peur ; ces trois astronomes étendus parsemaient l'île d'ombres nouvelles qui marchaient ; mais je n'osai les réveiller, la nuit n'est pas une éclipse.

Je ne pouvais m'éloigner de Jack. J'avais rampé vers lui.

Je me disais en vain tout ce que m'eût dit Mademoiselle : que pour la première fois de ma vie je n'étais plus une jeune fille bien élevée, qu'une jeune fille bien élevée ne prend pas une main d'homme, n'embrasse pas un front, ne couvre pas de petits galets, un à un, pour atteindre le poids maximum où sa respiration s'oppresse, une poitrine échancrée d'astronome-lieutenant. Près de ce corps endormi, d'ailleurs, pour la première fois, je me rendais compte de la ruse et de l'agilité que j'avais gagnées dans l'île. Je voyais tout malgré la nuit. Ce jeune homme méfiant qu'un oiseau éveillait, je le piquai d'une épine pour le voir remuer, soupirer. Je replaçais sous sa tête sans qu'il s'en aperçût ses coussins. Je faisais le siège de ce sommeil. Je fardai son visage, je peignis ses lèvres. Je mis près de lui cette herbe qui fait rêver ; il claqua la langue pour exciter un cheval, il remua le troisième doigt de la main droite, mon herbe polynésienne le fit rêver d'une promenade en charrette sur Riverside. Grimpée dans le mancenillier juste au-dessus de lui, je le surveillais, comme les tigres qui se laissent tomber sur le passant ; au moment où son rêve parut le tourmenter, je me laissai tomber près de lui, écartant le cauchemar sans l'éveiller lui-même. Vêtue de nacre dans cette débauche lunaire comme un rat d'hôtel dans l'obscurité vêtu de noir, quoiqu'une jeune fille bien élevée ait ordre de ne pas le faire, je fouillai ses poches. De quelle joie je partageais avec lui chaque chose, chaque arbre, chaque oiseau de ce monde hier encore si terriblement indivisible ! Mais comme il dormait ! Déjà cependant ces perroquets qui n'étaient plus grâce à lui que mes demi-perroquets, ces passereaux mes demi-passereaux commençaient à tournoyer. Mes mille demi-étoiles bougeaient doucement, mon demi-Pacifique ne comblait plus juste l'horizon, c'était l'heure où le monde a du jeu, c'était le matin ; la scie sur les récifs crissait comme à la fin d'une bûche. Étendue enfin, mais aussi mal à l'aise sur le sol de cette île où je n'avais jamais dormi que sur un lit nouveau, j'attendais avec impatience : j'avais oublié de leur demander la saison. J'attendais leur réveil pour savoir si c'était le printemps ou l'été. Et enfin (je n'attendis pas sa part !), mon demi-soleil parut !

Alors je me précipitai sur Jack, je le secouai en riant, je

réussis avec son corps le contraire de ce que j'avais fait avec les dix-sept corps de l'an passé; je le tirai par les bras et les cheveux jusqu'à la lagune ; je le précipitai dans l'eau fraîche couverte de rosée où seuls les poissons de nuit remuaient encore. Ses camarades, éveillés par ses cris, riaient, et, unis à lui par ce fil qui joint les amis et les alpinistes, ils se précipitèrent après nous.

***

Que vous dire encore? C'est au moment où Billy m'annonça le déjeuner que j'éprouvai pour lui le même sentiment que pour Jack. Même désir de le toucher, de l'embrasser. Même amour pour ses parents et sa famille, même sympathie intarissable pour le moindre de ses gestes, dévouement pour ses vertus. J'étouffais sous ma main des paroles que tous trois croyaient encore des aveux à Jack, mais qui étaient bel et bien des hymnes à Billy. C'est vers Billy, dos à Jack, que je me tournai pendant la sieste. Je m'attaquai à son sommeil de jour comme au sommeil de nuit de Jack. De la même épine, de la même caresse, sans voir cette fois son visage, malgré le soleil, car il l'avait recouvert d'un foulard. Mais c'était bien en moi le même désir, ressenti avec Jack la nuit, que Billy ait une sœur, une maison. Le même, exactement, de voyager à ses côtés, de voir Billy en silhouette sur un volcan jetant des flammes ; de voir, la main de Billy dans ma main, de jeunes crocodiles descendre le Gange, le museau imperceptiblement orienté à chaque groupe de pèlerins vers l'enfant le plus gras. Jack derrière moi s'était éveillé ; il m'agaçait d'une palme, en homme qui se croyait toujours aimé, et, me retournant enfin, je m'aperçus avec épouvante que d'ailleurs il l'était encore. Ma pensée, malgré ma passion pour Billy, ne dépouillait pas Jack de tous ces charmes dont je l'avais chargé à chaque étage de son corps comme un arbre de Noël. J'aimais Billy et Jack. Que pouvait bien signifier tout cela? Ou la Providence réglait trop bien les choses, et elle me délivrait par les deux seuls hommes au monde qui pouvaient me plaire. Ou mon cœur, cinq ans rouillé, n'était plus qu'un moulin.

Mais que me fallut-il penser le soir, quand Hawkins, modestement, car il voyait les autres préférés, me demanda d'écouter le phonographe. Comme il tournait l'aiguille et de la main appuyait sur le disque, fermant les yeux pour que son doigt perçût mieux les empreintes, comme il allait s'asseoir ensuite, et hésitait, ne trouvant que des places (à part les touffes de cactus) ornées de nacre, d'orchidée, de corail et aucune pour laquelle l'homme fût un ornement ; comme il restait debout, tiré d'embarras une minute, car Jack et Billy avaient choisi la *Marseillaise* et devaient se lever pour l'entendre, un tic des sourcils d'Hawkins jeta tout vif cet ami dans mon cœur. Un amour plus fort encore que pour les autres, puisque des membres plus lointains de sa famille en étaient touchés. Visiter le grand-père d'Hawkins un jour où la neige tombe sur Londres, donnant à l'Angleterre la seule ressemblance qu'elle pût avoir avec ma plage en nacre. Nager dans le Gange avec le filleul de la sœur de Hawkins, près de grands bateaux avec des oiseaux mouvants dans leur mâture immobile, des poissons dormants dans leurs remous. Aller à Compiègne en auto avec le cousin issu de germain de Hawkins, avoir peur, car il conduit les yeux fixés sur moi. Hawkins, maintenant, cherchait de nouveau à s'asseoir, car la musique en avait fini avec les hymnes nationaux. Le phonographe jouait *Sous les ponts de Paris*. Hawkins me faisait expliquer les paroles françaises, puis chantait le refrain, mâchonnant l'air de ces mots pour lui nouveaux comme avec de nouvelles dents. Puis ce fut un tango, et sur son visage tout ce qu'un tango peut suggérer à la pensée d'un étudiant d'Oxford, je m'étonnais de le lire dans ses moindres détails. Cinq années de solitude m'avaient appris à deviner d'après les crispations de lèvres ou les reflets sur les joues, quels noms propres ou quels noms de villes traversent une pensée d'homme. Rien d'ailleurs que de logique dans la rêverie d'Hawkins. En cette première seconde, il songeait à la Havane, il voyait un passager au transbordement effaré de voir tomber sa malle à chapeau dans la mer. En cette deuxième seconde, à deux statues du port de Bahia, dont les oreilles étaient des coquillages gigantesques, l'un d'ailleurs était faux et l'on n'y entendait pas la mer. En cette seconde, à Madrid, à la cais-

sière bigle du Palace Hôtel, à Goya, à Vélasquez. Puis, soudain, le tango fini, à pas grand'chose, à rien... Que je l'aimais !

Et la nuit revint. Le phonographe, la lampe électrique du canot à travers les cocotiers, un cri de singe au loin, tout cela donnait à mon âme le mal que donne un jardin public de banlieue, et devant un miroir j'aurais pu d'après mon visage deviner quels mots terribles traversaient en me déchirant toute : le Vésinet, la Garenne-Bezons, peut-être Bois-Colombes... Sur la grève, le mécanicien sifflotait les airs déjà joués, mais en retard de deux ou trois disques. Je savais qu'il s'occupait à réunir tout ce qu'il y avait de bleu, de blanc et de rouge dans le vestiaire pour mettre à la poupe un pavillon français, mais j'hésitais à aller le voir : je n'étais pas sûre de ne pas l'aimer ! Il vint enfin, se courbant devant moi, m'offrant le drapeau boursouflé sur ses deux mains comme un lange avec un enfant. Il avait ce langage assuré, ces yeux à iris carré, ce dandinement des épaules qui vous rendent, avec leur cravate jaune et bleu clair, les chauffeurs-mécaniciens plus chers que l'amour.

*
* *

Billy, qui était seulement chasseur d'antilopes et de couguars, et qui détestait l'astronomie, avait songé à me ramener au yacht, ancré à Rimsky-Korsakov, dans le désir, je crois, de me montrer dès le lendemain sa collection de peaux et de cornes, mais je décidai de ne partir qu'avec eux tous et d'attendre l'éclipse. Ils m'approuvèrent, car ils craignaient qu'elle ne fût accompagnée d'un typhon, et j'eus tout le temps de leur présenter mon île. Elle était prête... Au fond le souci de cette réception avait guidé tous mes actes durant ces cinq années ; j'avais fait de l'île un parc, un salon, astiquant les grèves de nacre, polissant les récifs, colorant de rouge vif par des injections dans les racines des bosquets entiers, que je bordais ensuite d'orchidées nègres, essuyant sur les cavernes marines cette poussière que donne l'Océan avec autant de profusion qu'une route en Provence, ayant dédaigné d'encombrer ma demeure d'objets qui pouvaient être utiles, mais qui l'eussent ridiculisée le jour de mon sauvetage, tables, chaises ou baquets; c'était un jardin sans un journal sur les pelouses, sans une

feuille morte, l'île en somme la mieux cirée de Polynésie, et Billy glissait sur le corail. Aux oiseaux mêmes j'avais donné des habitudes de volière, les nourrissant aux mêmes ronds-points, reléguant les nids-jardins des oiseaux jardiniers dans un seul pré tout planté maintenant de leurs maisons ouvrières, pelant les mousses des palétuviers, seule laideur de mes arbres, pour qu'ils ne fussent pas surpris dans cette flanelle, et tendant le long des allées mes rideaux de plumes (tout semblables, disait Hawkins, aux rideaux dont on camouflait les routes près du front, avec la différence qu'ils étaient en plumes de paradis). La réception avait tardé, les arbustes étaient devenus arbres, les perroquets parlaient une langue humaine, mais cette heure de thé dans quatre tasses en noix de coco semblait justifier aux yeux de Dieu, et justifiait en tous cas aux miens, cinq années de drames et de malheur.

Puis l'éclipse eut lieu, augmentant l'irritation de Billy, qui ne pouvait comprendre l'émotion des deux astronomes, et en quoi les phénomènes terrestres sont primés par les solaires et les lunaires. Il s'indignait, tandis que nous trois, par ce voile jeté sur la lune comme les serins quand on cache leur cage, nous nous taisions. Il comparait chacun des astres à une des bêtes qu'il chassait, et ne pouvait arriver à le lui préférer. Il criait contre tous ces instruments qu'Hawkins et Jack braquaient sur le ciel sans jamais tirer, soudain apaisé et interloqué par une étoile filante, frappée par eux au cœur. Il disparut, et je l'aperçus plus tard gravant des mots au chalumeau oxhydrique sur le rocher du promontoire ; il avait l'air d'un cambrioleur qui forçait les secrets de l'île ; en fait il lui en ajoutait un, il écrivait :

CETTE ILE EST L'ILE SUZANNE
OU LES DÉMONS DE POLYNÉSIE
LES TERREURS
L'ÉGOISME
FURENT VAINCUS PAR UNE JEUNE FILLE
DE BELLAC

C'est le lendemain que le canot partit, face au soleil. Pas de typhon. La mer était puissamment calme comme celui qui

a renoncé à une colère. J'étais assise face à mon île. Peu à peu elle s'arrondit; pour la première fois je la vis d'un peu plus loin, de loin, de l'horizon. Elle étincelait, elle n'était plus que rubis et topaze, tous ces rayons dans lesquels j'avais été prise six ans ne m'atteignaient plus que par leur sommet, ma tête seule était encore illuminée par eux ; un mille encore, et je reprenais ma lumière terne d'Européenne, sous la vraie poudre de riz que m'avait prêtée Hawkins. Mais surtout mon île semblait habitée. Dans les frondaisons, dans les formes des collines, il y avait, par moi seule apportée, cette harmonie que quarante millions de Français ont juste achevé d'imposer à leurs montagnes et forêts. Mon île était usée juste comme la France. Au-dessus d'elle, c'était par ces vols réguliers et nombreux qui aboutissaient à un être humain comme la queue à sa comète, que volaient les oiseaux, plus épars au-dessus des autres îles que des poussières dans une eau Saint-Galmier. Parfois un arbre que j'avais toujours cru confondu avec les autres m'apparaissait tout seul et me faisait un adieu isolé. Les places que je croyais mes cachettes les plus sûres apparurent aussi pour la plupart : c'est quand je pleurais ou je priais que j'avais été le plus visible. Puis la seconde île se rapprocha d'elle, lui glissa un reflet qu'elle accepta et cacha, comme une femme qui mène au train son ami, le billet de l'ami qui reste. Puis un choc au canot, c'était le dernier ressaut de la houle contre mes récifs ; puis une contraction de mon cœur, c'était sans doute la ligne d'où les Canaques qu'on arrache à leur patrie se précipitent à la mer. Deux ou trois de mes oiseaux favoris m'accompagnèrent longtemps, puis, à je ne sais quelle autre limite, désolés mais contraints, m'abandonnèrent. Je pleurais. Billy pour la première fois maudissait la terre, et me détourna de ses bras vers l'avant juste à la seconde où mon île disparut, comme on détourne la tête d'un enfant au moment exact où le monsieur dans le lit meurt.

Ainsi je quittai l'île. Parfois je frissonnais, croyant être effleurée à nouveau par un de mes oiseaux ; mais c'était le vent qui emportait une des mille dépouilles de paradisiers entassés sur le pont. Avec des yeux aussi gonflés de larmes qu'une pensionnaire qui va au couvent, je surveillais

les glissades de la mallette que mes amis m'avaient prêtée. Petit trousseau de pension qui ne contenait que des litres de perles... Billy essayait de me distraire, me parlant de Wilson, de Victor Hugo, de Verlaine, comme on m'eût parlé, fillette, des pions et des sous-maîtresses que j'allais avoir en Europe... Hawkins qui avait la meilleure vue de tous et qui s'était tourné vers l'arrière resta une demi-heure ainsi avec une jumelle, puis me prit par la main et me dit tout à coup :

— C'est fini : on ne la voit plus...

C'est ainsi que mon île devint invisible...

Que vous dire maintenant?

Comment, le soir même, j'aperçus une autre terre, puis une autre avec des collines, puis une autre avec des montagnes, et j'avais l'impression que la mer, que le déluge, descendaient? Comment Billy (rien en moi sans doute n'étant solaire ou lunaire) devint à son tour amoureux et ne me lâcha plus ? Comment mon sauvetage me plaçait au point le plus éloigné de son pays où puisse parvenir une Française? De plus loin de la France, disait Jack, il n'y avait que Lelestra, l'étoile la plus proche. Comment, par peur d'un raz signalé par notre antenne, nous fîmes relâche deux jours dans une autre île inhabitée?... Au fond, le sort m'avait gâtée, mon île était meilleure ; ici les fruits étaient plus aigres, les noix de coco plus difficiles à briser... Comment je repris l'habitude de dormir dans un lit, d'abord devant le lit sur le parquet, puis sur le tapis, puis sur des coussins, regagnant le sommeil par degré comme une favorite le trône ? Comment Billy pleurait, chaque soir, à neuf heures, car il était exact comme une montre, quand je refusais sa main? Nous étions étendus dans des hamacs sur le pont. De grandes étoiles pendaient jusqu'à nous et se relevaient subitement, mais nous ne jouions pas à ce jeu stupide. Nous jouions au loto, seul jeu qui fût à bord. Déjà les étoiles, les oiseaux redevenaient pour moi des molécules étrangères... Plusieurs fois le yacht essaya d'annoncer par radio que j'étais retrouvée, mais l'appareil manquait de puissance, et seuls quelques braves colons ou recruteurs isolés pour six mois dans les archipels purent s'en réjouir. Parfois un canot retourné ; c'était un canaque, me disait-on, enfui d'un navire et qui devait être pris

dans le banc au-dessous. Puis un jour une goélette dont le vieux capitaine se mit à danser en rond quand il apprit mon sauvetage. Son chargement était de whisky et de bordeaux, il nous signala qu'il allait me fêter.

— Épousez-moi, — disait Billy. — Vous m'aimez!

— Non, Billy.

— Épousez-moi, — reprenait Billy qui me tentait avec tous les noms propres qui signifient luxe et beauté, — nous aurons un yacht Kauderlen, toute la vaisselle sera de la vaisselle d'argent Keller. Quel beau bruit dans les tempêtes! Vous m'aimez !

Mais j'aimais tout le monde. Cette vague indifférence que nous éprouvons pour nos semblables, ma solitude l'avait haussée de ton, et elle commençait à l'amour. Dans toute l'île Lewis j'essayai de trouver un être humain que je n'aimerais pas... Mais allez contempler cinq minutes l'iris, devenu minuscule à cause des plongées, d'un pêcheur de perles, la malice dans la prunelle d'un évêque, dans la pupille d'un canaque la foi en un dieu plus beau que le plus beau canaque, et ne pas se sentir par eux transportée d'amour! L'approche de chaque être humain me donnait l'ivresse d'une pipe d'opium. Je me retenais pour ne pas l'embrasser et aspirer son souffle, ses yeux crépitants. Devant chaque tête humaine je m'arrêtais comme devant une cage et je sifflais aux oiseaux. Même dans l'île Rateau où les gens vivent avec avidité, se partageant l'air avec des soufflements, assemblant au sommet de leur visage tous leurs yeux, nez et bouches comme des parasites, comme s'ils allaient plonger et s'en délivrer en enfonçant peu à peu la tête, je n'en pus trouver un qui me fît horreur. Même en Papouasie... Cette aube sur les rives de la Fly! Tout dormait, à part de petits échassiers qui marchaient sur les feuilles de nénuphar sans enfoncer... Un grand arc lunaire s'élevait avec les sept couleurs de l'autre (voulez-vous que je les récite?) plus une dorée. Un casoar accroupi près de moi lançait en l'air sa tête encore aveugle comme une élastique, retirait les peaux blanches de ses yeux et, me voyant, s'enfuyait sur les immenses pattes qui ont mené ses ancêtres d'île en île depuis la Tasmanie. Jeannot le canaque, que nous appelions République, car il avait été con-

damné à mort avec sursis à Nouméa, pour insulte à la République — nous le tenions par ce mot; la moindre incartade et sa condamnation reprenait force ! — Jeannot allait au bain, et laissait derrière lui en secouant les lianes de jasmin une trace plus parfumée que celle de la Première de chez Guerlain, et vous envoyait ensuite une bouffée de vin chaud et de cannelle qui était l'odeur de la Fly. Enfin le docteur Albertino parut, poursuivi par les femmes du chef papou qui lui vendaient des insectes rares pour vingt francs (que la vie devient chère !). Il avait une grande barbe noire à travers laquelle apparaissait parfois une petite main blanche, qui gesticulait, la sienne. Le soir, à la fête du village, pour que les Papous continuassent à le croire sorcier, il enflamma un peu de son alcool (il le ménageait pour confire ses nouveaux serpents) et il avala les flammes. Il avait de petits complets d'alpaga blanc exécutés, disait-il, par M. Tomasini, le seul tailleur au monde que n'inquiète pas le problème des bretelles. Et je l'aimai ! et je fus déçue de l'aimer, comme je l'étais autrefois de n'éprouver que de l'indifférence !

C'est le 1er juillet 1918 que j'arrivai à Honolulu, où la fille de l'évêque, apprenant que je n'avais pas de robe, m'envoya la plus belle des siennes pour la réception et, hasard ou habitude hawaïenne, vint m'attendre au palais dans la robe jumelle. C'était la première femme vêtue que je voyais, je me précipitai dans ses bras, nous ne fûmes une minute que la même forme en soie verte. Du yacht, Billy avec sa longue-vue pouvait croire qu'on ne redonne pas impunément une femme à son sexe et que je m'étais fondue en lui dès la première rencontre. Il fallut partir au bout d'une heure : jamais le cœur des Hawaïens n'avait eu à chanter à aussi peu d'intervalle l'hymne de la jeune fille qui arrive et l'hymne de la jeune fille qui part.

A New-York, M. Cazenave donna un dîner en mon honneur chez Sherry. Il y avait là enfin un commandant français, qui avait une main de fer, un lieutenant qui avait un gantelet mécanique, et la première chair française que je pus serrer était un métal affreux. Le capitaine avait un clapet d'argent sur le crâne ; je retrouvais mes compatriotes comme après

l'explosion d'une chaudière. Un quatrième, comme je lui demandais d'un peu loin combien leur mission comprenait d'officiers, leva la main en l'écartant pour m'indiquer qu'ils étaient cinq, oubliant qu'il n'avait plus que quatre doigts. Mais la guerre avait juste épargné en chacun d'eux le trait par lequel il pouvait me plaire, et j'étais heureuse de penser que j'aimais dans les hommes la part la moins périssable. J'étais la seule personne au monde qui n'eût pas entendu encore de récits de guerre ; vous pensez s'ils en profitèrent. Le commandant, un peu familier, me touchait parfois de son crochet de fer, doucement, comme pour irriter sans le détruire un beau feu. Plus heureux que s'ils révélaient à la Belle au Bois Dormant après son réveil l'invention de la poudre, de l'imprimerie, des truffes et du champagne, ils m'expliquèrent les tranchées, les fils de fer crénelés, les sacs barbelés, se souriant au mot « cavalerie ». C'est à ce moment, tout à fait par hasard, que mes yeux se portèrent sur Edwin Marion, mon vis-à-vis... Mon regard passa d'abord sur cette face distraitement, et je n'y rapportai pas l'angoisse que j'éprouvai. Une minute après, même serrement de cœur, et je me souvins avoir regardé Marion une seconde fois... Alors, cinq fois, dix fois, je recommençai l'expérience... et je compris... j'avais bien devant moi le premier homme en qui je ne trouvais rien à aimer...

C'était pourtant cette heure des repas où chacun se découvre et s'aime en son voisin. M. Cazenave découvrait dans un jeune Irlandais un cousin de son beau-frère, l'embrassait, découvrait l'Irlande. Miss Pond découvrait que Sargent est un grand poète et Hugo un grand peintre. Mrs Dallmore dans le *Star sprangled banner* retrouvait deux mesures de Beethoven. Mr Hoover, entrepris par un de nos agents de propagande, découvrait que l'Algérie, la Tunisie sont des colonies françaises, et s'extasia... Mais moi, sur la tête d'Edwin j'épuisais mes regards. Tous les gestes par lesquels un caractère se dévoile, il les faisait pourtant en moins d'une minute. En une minute je le vis rire, parler, boire, manger, hoqueter, se curer les dents, les oreilles, les ongles. On eût dit que sa seule occupation était de se délivrer des alluvions dont le recouvrait chaque seconde. Je le vis distrait, morne, gai, débordant de santé et

minant des deux genoux un pied de table, portant la main à son front, malade... Sur son visage de métis américain, où chaque trait ancestral prenait successivement le commandement des autres, je le vis Écossais, Juif, Hollandais, Bostonien. Je le vis, car il avait les yeux vairons et les cheveux différents de couleur comme s'il y avait sur son crâne un côté Sud et un côté Nord, selon le profil qu'il m'offrait, roux avec un œil bleu, gris sel avec un œil obscur. Je le vis tendre une main vers son verre, hypocrite, rampante, pour surprendre son verre, saisir une des franges de la nappe et la déchirer peu à peu ; il jetait son pain sous la table, puis, les alluvions se déposant à nouveau, d'un mouchoir humecté il se lavait le menton et les doigts. M. Cazenave qui s'amusait de ma répulsion, me dit que tous comme moi trouvaient Edwin antipathique mais qu'il était un homme de génie, que les légendes de ses dessins étaient célèbres, qu'aucun trône ne résistait à ses caricatures ; que d'ailleurs, quand il était par trop arrogant, il suffisait de lui parler de la mort. Il se taisait aussitôt, il s'enfuyait, comme un couguar auquel on montre une allumette.

Edwin maintenant avait fermé les yeux. Il avait le privilège de s'endormir dès qu'il voulait. Il avait glissé sur sa chaise, sa barbe dépassait, il dormait, avec pour drap une nappe surchargée de vingt femmes, d'argent, de fleurs et de liqueurs, et sur laquelle on voyait la trace de ses doigts, car ils marquaient comme son fusain. Parfois à un clignement, à un sursaut, on devinait que cheminait en lui, comme une aiguille dans le corps d'un enfant, une de ses futures légendes, un de ses sarcasmes futurs... qui soudain effleura un organe vital (le foie, car il devint tout jaune), et l'éveilla...

Il m'observait maintenant d'un œil soupçonneux, comme s'il comprenait qu'on m'avait renseignée sur lui pendant son sommeil. De temps à autre, pour fêter son dessin de la veille dans le *Sun*, déjà célèbre, qui représentait un navire dans une tempête, toutes les fois qu'il était parlé près ou loin de la mer ou de la marine, on se tournait vers lui et la tablée lui souriait avec honneur. Il m'adressa soudain la parole, et me félicita d'avoir été découverte dans mon île. J'étais décidée à découvrir en lui, par la parole, ce point faible et sympathique qu'aucun regard n'avait pu trouver. Je lui souris...

— Et vous, — dis-je, — qui vous découvrira jamais dans la vôtre?...

— Je suis découvert, — répondit-il. — J'ai une femme abrutie et trois enfants idiots...

Je ne pus répondre, car M. Vinocht vantait une édition fameuse de la Tempête de Coleridge, et tout son groupe en profitait pour se tourner et s'incliner vers Edwin. Une dame plâtrée continua à remuer la tête, comme un magot chinois, jusqu'à ce qu'Edwin l'arrêtât d'une grimace. Il me dit qu'elle vivait de la propriété du plus beau cimetière de Saint-Louis, dont elle vendait les places fort cher, car il était au centre du jardin public. Elle passait même pour enlever les dents en or de ses pensionnaires...

— Voilà un cimetière que vous devrez éviter, — dis-je.

Car il avait trois dents en or. Il me regarda, méfiant, se demandant si l'on ne m'avait pas prévenue de sa phobie, surveillant désormais le moindre de mes gestes, attendant la moindre de mes paroles, comme celui qui sait le revolver de l'autre chargé, m'offrant des asperges à l'huile, me disant du mal de la sauce blanche, avec toute la bassesse de quelqu'un qui a peur d'un spectre ; me livrant la plus belle femme de l'assemblée en me contant sa passion pour son chauffeur, employant plus de vilenies pour éviter le seul mot de mort et me distraire que bien d'autres pour écarter la mort même ; recourant pour me gagner à des ruses qui pouvaient faire croire à sa franchise, me disant du bien de l'Allemagne, du mal de la France, et il ne pensait ni l'un ni l'autre. Je lui parlai de Daumier, qui était mort, de Degas, qui venait de mourir, mais lui me questionnait sur Vuillard, sur Bonnard, sur tous ceux qui avaient longtemps à vivre, comme celui qui remplace les vraies cartouches par des fausses dans le revolver sur la table, affectant, jusqu'au moment où j'insistai, de croire Degas encore vivant, tombé en enfance, mais vivant ; dans le coma, mais vivant... Là-bas l'orchestre jouait *le Vaisseau fantôme*, et tous à nouveau lui souriaient et s'inclinaient vers lui... Moi j'abandonnai la partie... La vue, l'odorat, l'ouïe s'étaient en vain épuisés ; de noble en lui, de digne, il ne pouvait plus y avoir qu'un métal entré par hasard, un louis d'or avalé, un pharynx d'argent... Peut-être encore le tou-

cher m'indiquerait-il... Comme il avançait les doigts vers une carafe, par un geste à dessein maladroit, j'effleurai sa main ; elle était froide, lisse, dure ; il me regarda, le même regard faux dans ses yeux vairons, devinant ce que j'allais dire, rejetant déjà sa serviette, presque levé... Je le dis...

— Vous avez des mains de mort...

Il me salua, pour détourner quelque maléfice, et partit...

Alors je me tournai vers les autres, et soudain je m'aperçus qu'eux aussi, par l'effet de cette immonde vertu, ils avaient été retirés de mon cœur. Cette chaîne que chacun accrochait de mon regard à l'un de ses traits ou l'un de ses gestes, Edwin l'avait décrochée pour s'enfuir. Ils étaient là, devant moi, réussis évidemment dans leur genre, comme des petits pâtés cuits à point ; un peu plus de cuisson, et le rouge de madame Blumenoll fondait, et le cœur de Mrs Baldwann. Quelques-uns restaient sympathiques, émergeaient au-dessus des autres, je les repêchais comme jadis mes épaves. Je regardai Billy, je vis un grand enfant blond et rose, bon, beau, spirituel, riche et doux, — un pauvre enfant ! Il me sourit, lui le milliardaire qui pensait en cette minute à notre automobile Pic-Pic en or, notre villa Plumet en vermeil, à notre existence Rolls Royce en diamant. Mais je fermai les yeux... J'avais perdu aussi Billy... Là-bas on parlait du *Lusitania* et tous se tournaient vers la place d'Edwin avec des sourires flatteurs, étonnés de la trouver vide.

Maintenant j'étais sur la terrasse du Plazza. Étendu dans un casier, quatorze étages au-dessus de moi, pauvre bouteille humaine, Billy, averti de ma décision, pleurait. Je voyais de grandes raies lumineuses quadriller la cité comme un gâteau, les unes entaillées jusqu'au macadam, les autres là-bas appuyées à peine ; il faudrait tirer là-bas pour arracher sa part, qui viendrait avec des lambeaux de parquets couverts d'enfants endormis, de couples... Je voyais les ombres des arbres, selon les becs de gaz, se confier aux arbres mêmes ou les fuir de toutes leurs forces. Je voyais les grandes roues et les réclames de Broadway tourner selon des lois astrales. Jamais reflet plus brutal ne fut donné de la voie lactée que ce soir par Broadway. Même dans cette nuit, même dans ce repos, je sentais que j'avais décliné le droit, prêté à moi par

Dieu, de voir sur chaque humain ce privilège qui le rend supérieur à tous les autres ; et les animaux, et les objets eux-mêmes retombaient pour moi à leur lot commun qui est de plaire ou de déplaire ; et parmi ces chauves-souris qui volaient, une seule, qui passait, qui revint, me plut ; et parmi les veilleurs de nuit, un cercle de lumière autour d'eux, qui circulaient dans l'ombre comme des îles, un seul, qui s'arrêtait chaque fois que je comptais dix, excita mon amour, ma peine. Le champagne aussi m'énervait, et, comme la terrasse s'emplissait de monde, un gros financier et sa femme, un snob et sa fiancée, deux sœurs, deux frères, ma pensée, toute la journée si droite et si pure, se perdait en ces couples, finissait dans la nuit par eux comme par un delta... De mille clignements les étoiles racolaient pour l'éternité... Le vent, soufflait sur elles et sur moi et sur les cèdres périssables... Comme celui qui veut se suicider au Niagara et, soudain modeste, rentre à l'hôtel se noyer dans sa baignoire, confuse soudain de la solitude royale de mon île, jusqu'au matin, je me donnai à ces deux pauvres mètres carrés de solitude entre sept millions d'hommes.

***

Je viens de traverser l'Océan sans corail et sans requins. Près de l'Europe un dirigeable a jeté sur le yacht des journaux pleins de photographies. L'armistice vient d'être signé par Lloyd George qui ressemble à un caniche, par Wilson qui ressemble à un colley et par Clemenceau qui ressemble à un dogue. L'Europe a les plus beaux espoirs de cette paix signée par des hommes qui ressemblent aux chiens.

C'est la nuit encore. Mais j'ai voulu, dès qu'a été signalée la première côte de France, que le yacht m'y débarquât seule au hasard et m'y laissât. Dans le même canot automobile qui m'a pris à mon île, Billy m'a accompagnée. A travers des pins, des ombres, j'ai entendu le bruit du même moteur qui m'a éveillée dans les palmiers et les coraux. Billy a voulu me munir d'un litre de gin, d'un cake, d'un châle de Manille. J'ai refusé tout cet attirail étranger. Aussi j'ai soif, j'ai froid, et j'ai faim.

Maintenant j'attends, comme le matin de mon naufrage, debout tout à l'heure, puis assise, sur cette France qui va m'enliser avant le jour. Je n'en reconnais rien encore. Billy m'a dit que La Rochelle devait être tout proche, mais j'épie en vain un de ces bruits ou de ces signes qu'une préfecture devrait donner vers minuit. L'Océan seul a de grands et petits fracas si particuliers que je les reconnais saintongeois. Le ciel seul a une forme connue dont je me coiffe comme de la seule toque qui enfin, après six ans, me va. Cette assurance d'équilibre celle qu'on a en caressant de la main la terre, le grain de sa patrie, me pénètre. Le silence seul a cette sonorité de mon enfance qui me donne soudain pour oreilles toute la nature et la nuit. Mais ces gestes que j'avais déjà prévus (et même répétés dans ma cabine) pour les arbres et les oiseaux de France, ces arbres auxquels je n'aurai plus à monter, cette retenue aussi vis-à-vis des feuillages caducs, des fleurs éphémères, cette modestie avec forêts et parterres, elle est jusqu'ici sans objet. Je n'aperçois à travers l'ombre que des pins semblables à ceux de l'île ; le parfum que je respire, c'est celui des magnolias, comme là-bas, et ma main qui se glisse dans le premier buisson que je croyais de vergnes ou d'érables plus tendrement que dans une chevelure, ne rencontre que des fusains, des fougères. En mon absence mon pays a dû vieillir, se durcir, renoncer aux espèces à feuilles mortelles, ne plus confier sa flore à la chance du printemps... Tant pis, je me confie à la chance du jour !

Mais voilà que la chouette vole doucement autour de moi. Voilà que la musaraigne, chassée par elle, pousse son cri. Voilà un souffle, un vent léger qui ne m'a jamais effleurée qu'aux heures où je revenais en voiture, la mariée enfin couchée, des noces du Dorat ou de Bessines. Voilà qu'il me force à lui présenter mon visage. Voilà que je suis replacée, orientée par lui, dans une des veilles de la nuit en France. Voici l'ordre invariable qui me prend comme un trottoir roulant, un pinson qui se plaint, là-bas le chant du coq. Voici fait le point de ma nuit, j'en connais maintenant l'exacte profondeur. Je suis dans cette courte veille où le rossignol s'est tu, et se repose avant de rechanter. C'est bien lui qui volette près de moi, qui me frôle, modeste, comme la chanteuse de lieder

un des figurants ; et voilà la dernière veille du rossignol. Jamais rossignol n'a chanté plus près de moi. Sa gorge s'enfle. Comme au cinéma quand on est trop près de l'écran, ces ondes de désolation, de bonheur qui partent d'un rossignol, je suis à l'intérieur d'elles, je frémis. Voici le vent de trois heures trois quarts, voici le bruit de grelots de quatre heures. Près de moi, l'Océan est laiteux, humble à la fois et hypocrite et satisfait : un nouveau million de noyés vient sans doute d'être complété. Mais soudain un clairon là-bas a sonné le réveil. Aux quatre points cardinaux il sonne. A tous les Français de vingt ans étendus vers le Sud, l'Occident, le Septentrion, il annonce que le soleil va se lever. Il sonne en cette minute au Levant : tout le fond du clairon doit être doré.

Voilà l'aurore, et ce froid qu'apporte le premier rayon. C'est bien la France, malgré ce dernier faux décor de magnolias et de pins. Voici que du plus gros de ces arbres s'échappe une pie, comme un mot français qu'il ne peut plus contenir. Voici deux pies, trois, quatre, voici les pics verts, voici les sansonnets, voici des phrases entières. C'est bien la côte sur laquelle viennent s'achever les rivières de mon pays, et je frémis à leur estuaire comme un jeune saumon. Ce que j'aspire auprès de ce champ à lièvres, c'est bien la brume légère qui attire les braconniers et ce clair obscur qui attire les gendarmes. Ce que j'entends, c'est bien, comme à nos fermes, les animaux veilleurs échanger une minute leurs cris, le chien hululer, la chouette aboyer. Voilà que je t'arrive sans valise, ô France, mais avec un corps préparé pour toi, avec la soif et la faim, un corps à jeun pour ton vin et ton omelette, — et voici le soleil qui se lève. Je te reconnais, France, à la grosseur des guêpes, des mûres, des hannetons et, bonheur d'être hors de ce rêve qui me donnait pouvoir sur les oiseaux ! les oiseaux me fuient. Un geste vers le rossignol, ô bonheur, et il fuit. Des chariots grincent. Pour la première fois depuis six ans je suis remise en jeu comme les autres créatures à chaque aurore par la gravitation, la pesanteur, le travail. Une batteuse bat. Pour la première fois, je ne me sens pas le seul humain inutile de l'univers et sur lequel, chère pierre ponce, un autre humain n'aiguise pas sa vie. Un train siffle. Quelle joie de n'être pas seule en France ! Je me hasarde à la

regarder par-dessus la dune. C'est bien elle. Voici la vache, qui rend inutile l'arbre-lait, la vigne qui rend inutile l'arbre-vin. Voici là-bas le mouton, qui rend si mesquin l'arbre-laine. Les corbeaux paissent la lisière nord du champ, les pies la lisière sud. De La Rochelle toujours invisible j'entends les rumeurs. Le clairon maintenant sonne le rappel aux caporaux, aux fourriers, la vie commence en France pour les Français de ces grades. Puis le rappel aux chefs de compagnie, la vie est commencée pour les bourgeois. Un froissement gigantesque de soie et de velours, la bourgeoisie passe son uniforme. Les préfets déchirent leur courrier. Les préfètes s'éveillent, alanguies d'orgueil, et par la fenêtre entr'ouverte leur parvient le bruit des tramways et des enclumes. Ah! à ce seul nom de préfet, de conservateur des hypothèques, de receveur de l'enregistrement, voilà que ma qualité de Française me revient comme un métier!

Mais j'entends des pas. Je retiens ce réflexe polynésien qui vous oblige, quand on entend des pas, à grimper au faîte du cèdre ou à plonger au fond des mers. Je me cache dans un arbre creux. J'entends une voix. Je contiens cette envie polynésienne, qui pousse, pour honorer les paroles de l'arrivant, à les répéter en chantant à tue-tête... Mais le voilà lui-même qui chante. Je le vois. Ce premier air que Hawkins m'a joué sur son phonographe avec des cires et une aiguille, un doigt sur le cœur il le chante.

Il arrive... Voici donc ce Français, qui rend inutile l'arbre-étreinte. Voici donc un de ces Français célèbres dans le monde entier pour traverser de biais sans accident les voies populeuses et la vie. Je le vois. Je le vois comme vous ne savez pas voir, car je n'ai pas repris l'habitude de séparer dans mes pensées ce que je vois de physique et de moral. Il a deux grandes moustaches avec un dévouement sans bornes. Il a une pomme d'Adam qui palpite avec un grand besoin de confidences. Il a une épingle de cravate en doublé avec une douce obstination... Il ne bondit pas sur l'arbre, il ne court pas dans l'eau. Il tient à la terre comme un vase léger dans lequel on a mis du sable pour en faire une lampe stable. Ses pieds quittent à peine le sol, éventé par sa jaquette, et son visage éclaire à la même hauteur buissons et animaux. Voici le Français, qui

remplace pour l'humanité l'arbre-lampe. Il va passer sans me découvrir. Je tousse, entre le refrain et le couplet, car je sais de là-bas que ni oiseaux ni hommes n'entendent quand ils chantent. Il se retourne. Il me voit sortir de mon arbre. Fils des Latins, des Gaulois, il a encore ces réflexes des gens qui voient une dryade. Il se découvre et lisse sa moustache. Il approche peu à peu. Il a deux beaux yeux gris avec l'amour des collections de timbres. Il me dit :

— Je suis le contrôleur des poids et mesures, mademoiselle... Pourquoi pleurer?

JEAN GIRAUDOUX

LA CRISE ÉCONOMIQUE

Nous sommes actuellement au début d'une crise économique qui se propage à travers le monde et à travers les industries diverses comme une épidémie et qui semble nous avoir pris au dépourvu. Sa soudaineté a déconcerté la plupart des intéressés, sa généralité effraie, et pourtant, à l'étudier de près, on peut se rendre compte qu'elle s'annonçait depuis longtemps, que, par suite, il eût été possible de l'éviter ou tout au moins d'en atténuer les effets.

Il est d'autant plus nécessaire d'en rechercher les origines, les causes réelles, le développement possible et les répercussions, que cette étude montre de la façon la plus claire la réalité des lois économiques et le danger qu'il y a à les méconnaître ou à les violer.

I

Il nous faut d'abord revenir en arrière et nous reporter à cette époque d'avant-guerre dont on dit maintenant ce que Talleyrand disait il y a un peu plus d'un siècle : « Ceux qui n'ont pas vécu avant la Révolution ne se doutent pas de ce qu'est la douceur de vivre. » On ne répétera jamais assez que la prospérité économique de l'Europe et du monde était alors prodigieuse ; cette prospérité aurait-elle continué sans la guerre? ne serait-il pas survenu une crise, causée par la

surproduction, par une concurrence acharnée qui diminuait chaque jour l'écart entre le prix de revient et le prix de vente, par les crédits toujours plus étendus que devaient faire les banques, en un mot par les méthodes commerciales de l'Allemagne qui commençaient à jeter le trouble sur tous les marchés? Ce serait rechercher la part de la question économique dans la décision prise par l'Allemagne de jeter au feu de la guerre la civilisation européenne. Contentons-nous de dire que cette prospérité générale qui avait accumulé dans le monde entier des marchandises de toutes sortes à un prix qu'on ne reverra jamais, a permis à la guerre de durer et que jusqu'au milieu de l'année 1917 environ, le monde n'a guère usé que ses stocks, le surplus de ses ressources, et que ce n'est qu'à partir de cette date que les belligérants ont commencé à vivre sur leur capital, humain, hélas ! autant qu'économique et financier, et à creuser le gouffre immense dans lequel l'Europe se débat.

On fera un jour l'histoire du blocus et l'on verra que pendant les deux premières années de guerre au moins, il a été singulièrement inefficace. L'abondance des produits, les gains faits par ceux qui introduisaient des marchandises dans les Empires centraux, forçaient toutes les barrières, et ce n'est qu'à partir de 1917, que, favorisé par l'entrée en guerre des États-Unis, le blocus économique a commencé à jouer son rôle et à se resserrer autour de nos ennemis. Il était temps d'ailleurs pour les Alliés. Dès le mois de juillet 1917, en effet, les services français du blocus firent valoir à nos Alliés, et notamment au Gouvernement américain, qu'il était à ce moment malaisé de faire participer à la guerre économique, que le Blocus de nos ennemis était devenu fonction du ravitaillement général du monde. Il apparaissait en effet de plus en plus clairement que les matières premières de toute espèce étaient insuffisantes pour les besoins ; la raréfaction de la main-d'œuvre, la hausse du fret, causée en partie par la guerre sous-marine, le gaspillage forcé d'une partie des matières destinées à produire du matériel de guerre aussitôt détruit, ou tout au moins lui-même improductif, étaient autant de facteurs qui détermineraient progressivement une disette générale. Aussi, dans les négociations qu'il s'agissait de pour-

suivre avec les neutres, fallait-il bien spécifier que les Alliés prélèveraient sur leurs propres besoins la partie nécessaire à la vie économique desdits pays neutres ; qu'il ne s'agissait plus, comme au cours des deux premières années de la guerre, d'empêcher une surproduction payée très cher de parvenir à nos ennemis, mais de parer à la raréfaction générale des denrées par un contingentement que subissaient les Alliés eux-mêmes.

Cette formule fut d'autant plus facilement adoptée par le Gouvernement américain qu'elle s'éloignait des idées de guerre économique et se rapprochait des vues de M. Hoover, chargé de la direction générale du ravitaillement aux États-Unis.

II

La guerre, en effet, à mesure qu'elle s'avançait, qu'elle entrait dans sa dernière phase, devenait une terrible mangeuse d'hommes et de choses. Le Moloch dévorait tout. Les Alliés, grâce aux accords passés entre eux et avec les neutres, grâce à la remarquable organisation des transports par mer, arrivèrent quand même à nourrir la guerre, à amener les troupes américaines, ainsi que les produits indispensables et à empêcher les changes de monter à une hauteur anormale.

Qu'allait faire la paix de cette situation?

Aussitôt l'armistice, un immense besoin de détente se manifesta dans le monde. Nos amis Américains surtout soupiraient après le retour à la liberté. Au cours d'une séance d'un Conseil Suprême — nous en avons connu quatre siégeant en même temps et qui portaient tous ce nom — le délégué américain, ému par la nouvelle de l'acceptation par l'Allemagne des conditions de paix, s'écriait : « La guerre est finie, paix sur toute la terre. » Son expert militaire qui avait le sens de l'humour, lui rétorqua : « Oui, on ne se bat plus que sur vingt-deux fronts. » Paix singulière en effet : l'Orient était en feu, et l'incendie y règne encore en maître, l'Europe semblait anéantie dans sa misère économique, les transports sur terre étaient complètement désorganisés ; des barrières

s'élevaient de toutes parts pour arrêter voyageurs et marchandises ; les moyens de paiement manquaient presque complètement ; la main-d'œuvre était rare et mauvaise : son rendement était descendu à 30 p. 100 de ce qu'il était en 1914, l'immense fatigue de la guerre avait découragé les hommes du travail.

Une politique s'imposait, et nous écrivions le 1er novembre 1918 :

La paix ne modifiera pas la situation. Si quelques produits (aciers spéciaux, huile de ricin, alcools, bois précieux, pyrites) ne trouveront plus leur emploi dans la fabrication militaire, la demande sur tous les autres ne fera que s'accentuer ; même le coton, dont la cessation de la fabrication des poudres rendra disponible une quantité considérable, suivra, au dire des experts, la même progression de hausse. Les stocks en effet dans les pays neutres comme dans les pays alliés sont réduits au minimum, et il faudra immédiatement satisfaire aux besoins des Empires du Centre qui seront démesurés.

Si le marché n'est pas réglementé d'une manière quelconque, la hausse sera désordonnée, la spéculation effrénée, et seuls des organismes puissamment outillés et préparés à l'avance pourront assurer le ravitaillement.

Nous prévoyions l'arrivée de cette crise dans un délai de deux ans et demi ; les événements ont devancé cette prévision de six mois ; nous dirons tout à l'heure pourquoi.

III

Il fut impossible de conserver l'organisation du temps de guerre ; comme nous l'avons dit, les Américains firent d'abord pression ; dès le mois de janvier 1919, leur attitude dans les Comités de ravitaillement fut des plus nettes et les Anglais s'empressèrent de les suivre.

Il y avait aux États-Unis des stocks préparés pour la continuation de la guerre, il y avait en Angleterre pour un an de vivres conservés à toute éventualité, et ni les marchands américains, ni le Gouvernement anglais ne se sentaient disposés à perdre la valeur de ces produits que les armées auraient absorbés, mais dont la paix sans doute ne voudrait pas. Seuls

des gens affamés comme les Allemands ou les autres habitants du Centre et de l'Est de l'Europe assureraient la liquidation de ces denrées; il fallait vendre, et vendre à tout prix. Les commerçants français également, quoique un peu plus tard, firent entendre les mêmes doléances : il fallait abattre les barrières et leur rendre la liberté. En même temps les arrangements financiers, qui avaient maintenu les changes, tombèrent : la spéculation put commencer largement, aussi bien sur la monnaie que sur les marchandises. Ce fut l'âge d'or des mercantis, l'époque des fortunes formidables, celle des pourboires auxquels nul ne résistait. Les Gouvernements n'avaient pas osé, ou n'avaient pas pu, rendre la liberté complète : ils maintenaient des interdictions d'importation, d'exportation ; ils essayaient de fixer des prix ; le résultat était que seuls les malins passaient à travers les barrières administratives qui gênaient, au contraire, et arrêtaient le commerce normal. Après cinq années de guerre, la demande était pour ainsi dire illimitée ; non seulement les stocks étaient épuisés, mais on manquait de tout; il fallait absolument se nourrir, s'habiller, se chauffer ; en outre les fortunes édifiées pendant la guerre avaient besoin de s'employer et les produits de luxe trouvaient preneurs autant que ceux de première nécessité. On payait n'importe quoi n'importe quel prix ; le déséquilibre des changes commença et ne s'arrêta plus, les différents Gouvernements européens, surpris par un état de choses qu'ils n'avaient pas été à même de prévoir, ne paraient au déficit croissant que par des émissions perpétuelles de billets qui augmentaient encore les moyens de paiement, faisaient croire à une richesse factice de la population, entraînaient des achats et en même temps la hausse du change.

Rien n'arrêtait donc le mouvement ascendant des prix. Des deux facteurs qui les établissent, l'offre et la demande, un seul était stabilisé, l'offre, et faisait la loi à la demande toujours grossissante et prête à tout accepter. Pour pouvoir fabriquer et livrer à travers les difficultés causées non tant par la disette qui ne se manifestait en réalité que pour d'assez rares produits, mais par les difficultés de transport et de main-d'œuvre, les fabricants s'arrachaient les matières premières, ils s'arrachaient également la main-d'œuvre, sûrs qu'ils

étaient de vendre leur marchandise ; on perdit complètement la notion du prix de revient qui est la base même de l'industrie, personne ne cherchait plus à l'établir : on achetait, on payait les ouvriers, on mettait ensuite tel bénéfice qu'on voulait, et on fabriquait, sûr de vendre au prix demandé. Il est inutile de donner des exemples qui sont dans toutes les mémoires : on a vu en Belgique des ouvriers souffleurs payés 3 000 francs par mois ; les exportateurs de parfums emmenaient en Orient, par le train de luxe, leurs marchandises, et, sachant que le poids des bagages que l'on peut emporter est limité, prenaient à eux seuls cinq ou six billets ; on peut se demander à quel prix pouvaient se vendre les produits ainsi convoyés. Malgré les efforts du Bureau national des Charbons, les métallurgistes payaient le précieux combustible n'importe quel prix et l'on a vu des marchés passés au delà de 700 francs la tonne. Rien n'était trop cher, puisque la demande était toujours supérieure a l'offre.

IV

Pourtant, vers le printemps 1920, quelques signes avant-coureurs de la crise commencèrent à se faire jour. Le premier et le plus important fut la baisse des frets. Ils s'étaient maintenus pendant quelque temps après la guerre parce que, après l'organisation sévère qui avait permis d'amener en France, malgré la guerre sous-marine, et les lenteurs des convois, 300 000 soldats américains par mois en sus de toutes les marchandises qui nous arrivaient d'outre-mer, on n'avait su ni rendre l'entière liberté, ni conserver en main les systèmes existants. Il en résulta le plus grand désordre ; les bateaux perdaient dans les ports un temps précieux, et ce n'est que petit à petit qu'on s'aperçut que le monde possédait un tonnage supérieur à celui d'avant-guerre.

Du 1er janvier à la fin de mars 1920, les frets en « time charter » ont été maintenus à 18 shillings 9, comme auparavant. La baisse ne fut que de 2 shillings 6 pendant le second trimestre ; mais à partir du 1er juillet, ils furent réduits à 7 shillings 6 par tonne et par mois. On ne voyait plus les bateaux

se « payer » en 75 jours. La hausse du change maintenait, il est vrai, à un prix élevé les produits d'outre-mer, aussi la baisse des frets ne fut-elle pas seule à jouer. Un autre facteur intervint. Ce fut la décision prise par les Gouvernements de ne pas tant se reposer sur les interdictions d'importation pour empêcher d'entrer les marchandises d'outre-mer que sur les impôts, qui, frappant lourdement la fortune, empêcheraient les consommateurs d'acheter.

De plus, les besoins les plus impérieux commençaient à être satisfaits. Il n'en était pas des vêtements, des outils du temps de paix comme de ceux du temps de guerre. On ne les use ni ne les détruit immédiatement, on les fait durer et ils servent à fabriquer eux-mêmes ; un métier à tisser ou une charrue est en elle-même un producteur de richesse, qui dure et ne fond pas au feu comme un canon. On ne renouvelait pas les stocks tous les deux mois, et comme on l'a montré par une image assez frappante, le tonneau vide qu'il s'agissait de remplir était immense, mais ce n'était plus le tonneau des Danaïdes, il avait un fond et il commençait, sinon à déborder, du moins à retenir une partie de ce qu'on y versait. Certains producteurs étrangers, notamment ceux des pays scandinaves, furent les premiers à s'en apercevoir. Lorsqu'ils venaient offrir leurs produits agricoles en France, on leur répondait qu'ils étaient trop chers, et ils devaient chercher d'autres débouchés. Bref, l'Europe avait l'indispensable, elle pouvait attendre et vivre sur ses premiers achats.

Les Anglais se rendirent très vite compte de cet état de choses, et c'est une des raisons pour lesquelles ils ont tant cherché à s'ouvrir le marché russe. Là, en effet, il existait encore un vide immense, et si la Russie avait été rendue au commerce libre, elle aurait permis l'écoulement, à des prix extrêmement élevés, d'un grand nombre de produits, et maintenu la situation pendant un laps de temps qu'on peut évaluer à six mois, et c'est pourquoi la crise s'est produite plus tôt qu'on ne l'avait prévu.

Il existe en Grèce, au Danemark surtout, des stocks immenses de marchandises qui n'attendent que l'ouverture de la Russie pour pouvoir s'y rendre : mais ils ont attendu trop longtemps, ils représentent de l'argent, et cet argent ne rapporte pas.

V

Aussi, de même que les frets, les prix de toutes choses commencent à baisser. Les nombres « index » tenus de la façon la plus minutieuse en Angleterre et aux États-Unis pour indiquer le prix de la vie, en font foi : l'index anglais, qui avait atteint son maximum (266,1) en avril 1920, était descendu à 239,9 à la fin d'octobre. En même temps l'index de New-York dont le maximum avait été de 20,87 en janvier 1920 avait baissé à 15,675, soit une baisse de près de 25 p. 100. Les sucres, les cafés, les caoutchoucs, les cotons, les laines s'affaissaient tour à tour. En France, malgré la baisse très rapide des charbons, accentuée encore par l'habile politique du Ministère des Travaux publics, les métallurgistes sont victimes de la crise. Il est vrai que l'arrêt des constructions dans les régions libérées est un facteur important et qu'il ne faut pas négliger. Ils réclament du charbon à des prix de plus en plus bas quand, il y a six mois encore, ils se plaignaient qu'on les empêchât d'acheter aux prix les plus élevés.

Mais la crise atteint tous les pays : même dans les pays les plus riches en produits naturels comme l'Argentine, où l'amplitude des exportations de viande et de blé est telle que la situation ne préoccupe guère l'opinion publique, de gros stocks sont sur le marché, il y a mévente et baisse sur tous les articles et deux tontes de laine commune sont en souffrance.

En Suisse, le ralentissement général de la vie économique influe sur l'exportation vers les pays à change déprécié, les clients n'achètent les matières premières ou demi-produits nécessaires aux fabrications que dans une proportion de un dixième du temps normal. En Danemark, on a dû intervenir à diverses reprises pour maintenir les cours et l'on cherche à pousser les exportations par tous les moyens.

En Islande, les armateurs ayant trop longtemps spéculé sur la hausse, la vente des harengs est impossible.

En Belgique, l'industrie linière, celle de la verrerie sont gravement atteintes ; la caisse de verrerie qui se vendait

407 francs il y a peu de mois trouve à peine preneurs au prix de revient actuel.

En Suède, il y a crise sur le marché du bois : on n'admet pas que la baisse se fasse encore sentir et les exportateurs s'entendent pour ne pas céder sur les prix.

En Italie, les matières premières coûtent tellement cher que l'industrie se débat dans une crise grave.

L'Espagne est obligée de prendre des mesures pour empêcher les importations, car sa monnaie trop chère nuit à ses ventes à l'étranger.

En Angleterre, la crise sévit depuis plus longtemps encore. On a vu qu'elle a eu sa répercussion immédiate sur les prix du charbon. Il en est une autre très grave et qui affecte tous les pays atteints : c'est le chômage qui augmente partout rapidement.

VI

Il va de soi qu'une telle situation jette dans le désespoir les industriels et les commerçants qui étaient habitués à faire fortune en quelques mois, qui avaient accepté de nombreux intermédiaires et avaient accumulé des stocks et engagé de la main-d'œuvre à des prix démesurés.

Ils ont commencé par restreindre la fabrication et par garder les stocks de manière à forcer le public à se trouver en présence d'une offre constamment inférieure à sa demande. Un grand nombre d'usines ont diminué leur travail ou ont même fermé complètement. Il en est résulté les répercussions les plus étranges. C'est ainsi que la fermeture de fabriques de chaussures de certaines régions du Midi au mois de septembre a jeté sur le terrain des vendanges une main-d'œuvre inattendue qui a obligé les vendangeurs à diminuer leurs prétentions. En outre, on peut conserver des stocks et s'abstenir de vendre pendant un certain temps, mais lorsqu'il a fallu reporter une deuxième fois ou une troisième fois l'échéance des crédits faits par les banques, celles-ci ne se sont pas montrées de bonne composition, elles ont exigé le paiement, et le solde de toutes ces échéances a conduit à l'achat de devises étran-

gères qui ont continué d'influer sur les changes et ont précipité la crise au lieu de la calmer.

Les fabricants auront beau faire, ils n'empêcheront pas l'inévitable et ils n'arriveront pas à écouler au prix fort les marchandises fabriquées avec des produits payés trop cher : des concurrents viendront forcément, qui, libres d'engagements, achèteront au cours, reviseront leurs prix de revient et jetteront sur le marché un produit qui trouvera immédiatement preneurs : ce jour-là les gros stocks seront entraînés comme par une avalanche et la chute sera d'autant plus grande qu'on aura cherché plus longtemps à l'éviter.

Les deux grandes lois économiques de l'offre et de la demande et de la concurrence redeviendront une réalité ; le pendule commercial arrivé au bout de sa course revient d'autant plus brutalement en arrière qu'il a été plus loin, les règles générales du commerce longtemps faussées, longtemps méconnues, prennent leur revanche : il faut leur obéir sous peine de tomber dans la catastrophe.

En même temps les lois du change joueront de nouveau : on l'a souvent comparé, et fort justement, à la fièvre ; il n'est pas le mal par lui-même, mais il l'indique et jusqu'à un certain point il le combat. Lorsque la monnaie est dépréciée, les exportations se font plus facilement, les importations sont trop chères et tendent à se raréfier, la balance du commerce se rétablit petit à petit d'elle-même. Mais pour que ce jeu se fasse, il faut que l'organisme soit sain; or, il ne l'était pas; le libre exercice de la loi du change était faussé par le fait que la marchandise trouvait toujours preneur quel que fût son prix.

Quelques remarques s'imposent ici encore. La crise va frapper d'autant plus fort que la monnaie nationale aura une valeur plus élevée et par là même elle tendra à ramener l'équilibre. Tant que la situation est restée ce qu'elle était ces mois derniers, le commerce allemand faisait des prix tels à l'étranger qu'ils étaient supérieurs à ce qu'il est convenu d'appeler le prix mondial. Aussi l'Allemagne a-t-elle été la première à sentir les effets de la crise. Ce n'est pas le manque de charbon qui a empêché les usines allemandes de tourner, c'est le manque de commandes, lorsqu'on a vu qu'on pouvait acheter ailleurs qu'en Allemagne et à meilleur marché, lorsque surtout

on a pu attendre au lieu d'acheter immédiatement, les commandes ont cessé d'affluer et les carnets des usines allemandes sont demeurés vides. Aussi maintenant les Allemands, dont le mark est extrêmement bas, s'empressent-ils de profiter de la situation en recommençant leur jeu d'avant-guerre et en favorisant les exportations avec d'autant plus de succès que la dépréciation de leur monnaie leur donne la main-d'œuvre à meilleur marché. Il est très remarquable à ce point de vue de suivre la progression très rapide des importations allemandes en Angleterre : les fabricants de produits chimiques, les bonnetiers de Nottingham se trouvent de nouveau en proie à la concurrence allemande qu'ils croyaient avoir pour toujours déjouée. Il en est de même pour l'industrie électrique, pour les jouets ; la réapparition des magnétos allemandes a amené la fermeture au moins partielle de deux ou trois usines britanniques. L'arrivée continue et progressive des marchandises allemandes, c'est-à-dire provenant d'un pays producteur à monnaie dépréciée en Angleterre, c'est-à-dire dans un pays producteur mais à monnaie élevée, va précipiter la baisse des prix qui s'annonce inévitable. Il n'est pas de mesure douanière qui pourra empêcher cette invasion, car la protection devrait être telle qu'elle provoquerait immédiatement des représailles et renfermerait le pays qui s'y livrerait dans ses propres frontières comme dans un vase clos. Cet exemple montre combien la crise sera plus dure aux pays riches, à ceux dont la monnaie est saine qu'à ceux dont la situation monétaire est mauvaise. Elle permettra aux pauvres de se relever, mais elle les secouera tous fortement et elle sera d'autant plus courte qu'elle sera plus violente.

VII

Ainsi la crise sera un acheminement vers l'équilibre. Elle préparera le retour à des prix qui, sans être ceux d'avant-guerre, seront quand même plus rapprochés de la véritable valeur des choses. La France doit la supporter et même y trouver un soulagement aux difficultés actuelles. Si nos exportations continuent à progresser suivant la courbe qu'elles

suivent actuellement, nous assisterons vraisemblablement à un redressement très marqué et assez prochain de notre change ; cela ne sera d'ailleurs pas pour plaire à certains producteurs, mais combien ce relèvement sera profitable à l'ensemble du pays et à sa situation financière générale ! Il y aura des industriels et des commerçants qui seront profondément atteints et ce ne seront pas toujours ceux qui l'auront mérité par leurs imprudences ou leurs spéculations, mais il ne faudra pas trop écouter leurs plaintes et maintenir par des barrières douanières ou autres des prix qui permettraient de vivre à des industriels ou à des industries qui ne sont pas établis sur des bases normales. Il est nécessaire que le vent du large souffle sur la France : quelques arbres en seront sans doute frappés et brisés ; mais leur chute éclaircira la forêt et permettra à ceux qui sont vigoureux et sains de croître plus fortement et plus librement.

Pendant deux ans, car on ne peut compter la guerre comme une époque de vie normale, nous avons vécu dans un équilibre économique absolument faussé par l'impossibilité où les lois générales ont été de jouer. Il en est résulté une prospérité artificielle : les peuples de l'Europe se sont crus riches alors qu'ils sont désespérément pauvres, ils ont acheté cher alors qu'ils ont à peine de quoi manger, et c'est seulement maintenant que nous allons nous retrouver devant la réalité des faits. Cette situation a également contribué à faire errer notre jugement sur les conséquences de la guerre. Les hauts salaires payés à une main-d'œuvre rendue très avide et très paresseuse ont masqué la véritable situation sociale et ont empêché de voir avec quelle rapidité elle avait évolué pendant la guerre. La classe ouvrière a pu en effet, grâce à ces salaires élevés, traverser sans souffrances l'épreuve de la vie chère et nous avons regardé sans trop d'effroi le feu qui brûle à l'Est de l'Europe. Mais si le chômage arrive, si la misère s'en mêle, il faudra pourtant reconnaître qu'il y a quelque chose de changé en Europe et qu'il ne suffit pas d'élever un peu les prix de toutes choses pour recommencer à vivre comme auparavant.

VIII

Il manque au monde deux facteurs puissants d'équilibre, deux facteurs qui sont comme les poids extrêmes du balancier : les États-Unis et la Russie. Absorbés par leur politique intérieure, par leurs besoins mêmes qui suffisent en partie à leur production, les États-Unis se sont retirés de l'Europe. Ils n'ont pas compris que leur intérêt politique et économique était d'empêcher qu'il y eût des peuples trop pauvres et des peuples trop riches, et que, étant trop riches, ils devaient faire à ceux qui en avaient le plus besoin des crédits à longs termes. Leur exemple a entraîné les autres. Ils manquent au monde et le monde en souffre. A l'autre extrémité, c'est la Russie qui manque. Ce grand réservoir de richesses naturelles se dévore lui-même sans profit pour personne. Qu'arrivera-t-il le jour où elle rentrera dans le cercle des Nations? Sans doute ce ne sont ni les grands trusts des États-Unis, ni le régime de Lénine qui nous permettront de bâtir le système qui conviendra à l'Europe nouvelle : mais il n'en est pas moins vrai que nous ne pourrons pas rester dans notre état économique actuel : tout nous montre que d'abord il faut pouvoir nous nourrir nous-mêmes et qu'il est indispensable que la France trouve sur son sol et dans ses colonies les matières alimentaires et les matières d'échange dont elle a besoin.

Le retour à la terre s'impose et elle rapporte suffisamment à l'heure actuelle pour encourager les agriculteurs. Notre rendement de blé par hectare a été en 1918 de 11,8, en 1919 de 10,3 — il était à peine de 13 avant-guerre — ; nous pouvons le doubler; il s'agit uniquement d'une question d'engrais et d'instructions intelligentes aux cultivateurs, et nous pourrons alors non seulement vivre sur nous-mêmes, mais exporter le blé qui nous est maintenant si sévèrement mesuré. C'est surtout notre industrie qui doit se réorganiser entièrement. Elle doit, pour vivre, être largement exportatrice, en raison du fer que possède la France. Il lui faut du combustible et de la main-d'œuvre à bon marché. Elle doit donc ménager la houille qu'elle possède en l'employant selon les méthodes scientifiques les plus récentes et en utilisant toutes les forces hydrau-

liques dont elle est si heureusement dotée. Mais il est nécessaire que les usines équipées à l'ancienne mode, qui utilisent trop de main-d'œuvre pour trop peu de production, changent de méthode, ou ferment. Nous aurons sans doute profit à regarder ce qui se passe en Allemagne. Là les industries se groupent, se fondent les unes dans les autres dans d'immenses intégrations qui comprennent toutes les usines qui peuvent dépendre les unes des autres depuis l'extraction du combustible jusqu'à la production de détail, le monde ouvrier ayant sa part dans la composition et la vie du système. C'est ainsi que Stinnes et Siemens Schuckert viennent de se réunir. Ce ne sont pas des trusts, ce n'est pas du socialisme, c'est une entente qui permettra de produire au meilleur marché possible et de devenir rapidement le maître des prix parce qu'on sera le maître de la production.

De telles combinaisons sont sans doute plus belles en théorie qu'en pratique; elles paraissent trop compliquées pour notre entendement. Il n'en est pas moins vrai qu'il nous faut chercher nous aussi, avec notre esprit clair et pratique, des perfectionnements constants.

C'est en se sélectionnant, c'est en se groupant, c'est en appliquant des méhodes toujours nouvelles, c'est en revenant à cette grande loi de l'abaissement du prix de revient que la France pourra non seulement surmonter la crise actuelle qui n'est que passagère, mais continuer de répandre sur le monde la vie économique et industrielle comme elle y fait déjà rayonner la vie intellectuelle et morale.

JACQUES DE CLAUSONNE

QUESTIONS DE STYLE

J'ai connu un mathématicien, qui méprisait profondément la littérature. Je trouvais là quelque injustice, et même un peu d'ingratitude : les littérateurs respectent les mathématiques, et se bornent à les ignorer. Je crains que ce dédain de la chose littéraire, comme disait Laurent Tailhade, ne soit assez répandu parmi les savants de toute catégorie. Il y a pourtant des exceptions, et j'appris un jour, par une lettre personnelle d'Alfred Giard, que cet éminent biologiste raffolait d'*Obermann* : qui l'eût cru? Ce qui exaspérait mon mathématicien, c'était l'incertitude des jugements esthétiques.

— Chez nous, — disait-il, — un théorème se prouve, un problème se résout : une fois que la preuve est faite et la solution trouvée, il n'y a plus qu'à s'incliner. En littérature, n'importe qui peut dire n'importe quoi, insulter le génie, vanter la sottise, sans qu'un argument péremptoire ferme jamais la bouche à l'olibrius. Même des gens éclairés diffèrent d'opinion et peuvent discuter indéfiniment sur des sujets que l'on croyait épuisés. Sainte-Beuve se moquait, avec sa devise, gravée sur le piédestal de son buste au Luxembourg : *Le vrai seul.* Pas un de ses arrêts sur les contemporains qui n'ait été réformé ! Il y a une vérité scientifique : il n'y a pas de vérité littéraire...

A ce possesseur d'un critérium infaillible, nos querelles donnaient l'impression d'une éternelle chamaillerie entre

écoliers turbulents, qu'aucun magister n'aurait le pouvoir de mettre à la raison. Je crois qu'il était trop sceptique. Vous vous rappelez La Bruyère : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût ; et l'on dispute des goûts avec fondement. » Ce dogmatisme peut sembler trop absolu : avec quelques nuances, c'est la raison même.

Sans doute n'y a-t-il pas un bon goût unique et exclusif : il y a plusieurs goûts également bons, mais qui les nie l'a certainement mauvais. Il faut admirer Racine et Shakespeare, Raphaël et Rembrandt, Mozart et Wagner, le Parthénon et les cathédrales : faute de quoi l'on se disqualifie. Exceptons les créateurs, trop enfoncés dans leur œuvre pour être impartiaux, et dont les jugements ne sont que des brevets de ressemblance ou de différence : toujours judicieux et instructifs dans leurs admirations, ils ne nous renseignent plus que sur eux-mêmes par leurs antipathies.

Sous cette réserve, le classement se fait, avec moins de rigueur, si vous voulez, qu'une démonstration géométrique, mais avec une certitude pratiquement très suffisante. Les mêmes noms se retrouvent, en somme, dans toutes les histoires de la littérature, et, au bout d'un certain temps, les lettrés s'accordent à peu près sur le rang des divers auteurs. Les divergences qui persistent peuvent amener une fois par hasard la revision d'un procès, mais ne font le plus souvent que soutenir l'intérêt et entretenir la vie. Tel critique dénigrera Chateaubriand ou Victor Hugo, mais sans espoir, peut-être sans désir de déboulonnage définitif, et ne croira pouvoir moins faire que de consacrer à sa thèse tout un volume, qui devient un hommage. La Bruyère était moins bien inspiré lorsqu'il disait : « Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments : c'est une trop grande entreprise. » Même si l'on n'y réussit pas, c'est une entreprise utile. Un écrivain qu'on ne discute plus est au seuil de l'oubli. La discussion fait toujours jaillir quelque étincelle d'idée neuve, et révèle au moins la passion des lettres, qui est incontestablement louable.

Qui aurait pensé qu'on pût se passionner aujourd'hui pour des questions de style? M. Charles Le Goffic terminait tout récemment son excellent ouvrage sur la *Littérature française aux* XIXe *et* XXe *siècles* par les plus sombres pronostics. Il dénonçait la décadence des études classiques, avec sa répercussion inévitable sur le goût national, les procédés d'une presse nouvelle remplaçant l'article par l'information et la critique par le « communiqué », l'accaparement de nos scènes par les syndicats de mercantis et d'entrepreneurs dramatiques, l'évolution même de la librairie vers le livre à gros tirage, dont le succès n'a pas de meilleure assurance que la vulgarité. Et voici la conclusion : « Il n'en faudrait peut-être pas davantage pour réaliser la prophétie de Renan et déterminer l'avènement de cette pambéotie redoutable dont l'auteur de la *Prière sur l'Acropole* sentait monter l'ombre à l'horizon. » Pour l'instant, nos Béotiens ressemblent plutôt à ces Athéniens qu'Oscar Wilde appelait un peuple de critiques d'art. Et ce monde en régression vers la barbarie n'est occupé, depuis un an, que de controverses sur le style.

***

L'affaire a commencé, si j'ai bonne mémoire, par un article de M. Louis de Robert, qui mit tout de suite le feu aux poudres. Ce romancier distingué ne risquait pas tout à fait d'être écorché vif, mais son impiété parut à peine moindre que celle du satyre qui défiait Apollon. A qui osait-il s'attaquer? A Flaubert lui-même, au grand patron des écrivains qui respectent leur plume, au saint laïque, au demi-dieu, qu'un spirituel collaborateur de la *Connaissance* invoque en ces termes : « Notre maître qui êtes aux cieux, que votre nom soit glorifié, que votre règne continue, que votre loyauté soit observée dans nos mots et dans nos phrases. Donnez-nous aujourd'hui notre inspiration quotidienne, et pardonnez-nous nos fautes de français comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont critiqués ; ne nous laissez pas succomber à la tentation de la réclame, et délivrez-nous de l'Académie. Ainsi soit-il ! » C'est le cas, ou jamais, de souligner une petite incorrection dans la traduction française usuelle du *Pater*,

et dans cet amusant pastiche : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous *les* pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Ce n'est pas nos offenses à Dieu, ni nos fautes de français, que nous devons pardonner aux autres, mais bien les leurs. Il est vrai qu'on dit aussi : « J'ai vengé *mon* injure. » Il faudrait alors prier Dieu de nous pardonner les siennes. On peut s'en tirer, comme certains catéchismes, je crois, en disant simplement : « ... comme nous pardonnons... ». Car pardonner est aussi un verbe neutre. « J'ai pardonné... » fait-on dire à Schumann, qui a dit : *Ich grolle nicht*... (Ce n'est pas une traduction littérale.)

Remarquons, par la même occasion, combien *Ne nous laissez pas succomber*... affaiblit et passe à la pierre ponce le terible *Et ne nos inducas*..., où le texte latin évoque crûment le Dieu jaloux et tendeur de pièges. Vétilles? Peut-être, mais je suis donc en plein dans le sujet.

C'était une bien petite querelle que M. Louis de Robert cherchait à l'auteur de *Madame Bovary*, et qui ne justifiait pas suffisamment ses interrogations tapageuses, imitées des manchettes de la presse populaire : « Flaubert écrivait-il bien? Flaubert savait-il écrire? » C'était vouloir à tout prix ameuter les passants, et le scandale fut énorme. Comme pour certains journaux, on n'avait lu que les titres. En lisant plus avant, ce soir-là, on aurait découvert que le rédacteur de la *Rose rouge* ne faisait guère qu'allonger un peu une liste de menues négligences ou inadvertances dressée par Emile Faguet. J.-J. Weiss avait précédé et s'indignait déjà que Flaubert eût montré des pattes de homards « débordant *des* plats », bien que Littré donne : « La rage déborde *de* son cœur... » Comment ce qui est correct dans la métaphore cesserait-il de l'être au sens propre? Weiss n'admettait pas non plus qu'on parlât de maison située *dans* la côte, Que faut-il donc? *Sur* la côte? Mais si la maison n'est pas au sommet? A mi-côte? Et si elle est un peu plus haut ou un peu plus bas? Qu'est-ce que Faguet trouve à reprendre à : « Il fanait à la moisson »? Littré donne *faner* comme actif ou neutre à volonté et cite cet exemple de madame de Sévigné : « Savez-vous ce que c'est que faner? il faut que je vous l'explique : faner est la plus belle chose du monde, c'est retourner du foin en bati-

folant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. » Pourquoi Faguet s'insurge-t-il contre : « Elle hésita *si* elle ne s'en retournerait pas... etc. » Fallait-il écrire lourdement : « Elle hésita, se demandant *si*... » ou : « ... sur le point de savoir *si*... ». Ellipse, et des plus heureuses, même si les autorités manquaient alors ; celle de Flaubert nous suffira désormais.

A un censeur objectant : « Les traités d'harmonie ne permettent pas... » Beethoven répondait : « Moi, je le permets. » Les seules licences réellement interdites en droit et en raison, ce sont celles qui violeraient le génie de la langue ou de la musique. Un grand écrivain ou un grand compositeur en est meilleur juge qu'un professeur d'harmonie ou un grammairien, dont le rôle consiste à enregistrer docilement leurs innovations, dès que l'usage les a consacrées. Flaubert n'aimait pas les grammairiens. « Il prétendait, rapporte Maxime du Camp, que l'écrivain est libre, selon les exigences de son style, d'accepter ou de rejeter les prescriptions grammaticales qui régissent la langue française... Il disait que le style et la grammaire sont choses différentes ; il citait les plus grands écrivains qui, presque tous, ont été incorrects, et faisait remarquer que nul grammairien n'a jamais su écrire. » N'abusons pas de ce principe, nous autres, mais avouons qu'il justifie les anacoluthes ou les métonymies même aventurées d'un Flaubert, comme les dissonances ou les fausses relations d'un Beethoven. En un temps où presque tout le monde écrit mal, où d'inexcusables et grossiers solécismes s'étalent jusque dans les thèses de doctorat, les travaux de professeurs connus et les œuvres d'académiciens célèbres, n'allons pas, légèrement et pour des riens, chanter pouille aux bons écrivains, ni surtout aux plus grands !

Gardons-nous d'un esprit de littéralité tâtillonne. On a fait des gorges chaudes de ces fameux soixante-quinze francs, payés à Charles Bovary en pièces de quarante sous ! Comme on se sait bon gré de mieux compter que Flaubert ! Apparemment n'ignorait-il pas, malgré tout, les éléments de l'arithmétique. Mais il était artiste de son état, non pas caissier ou garçon de recette. Il peignait un objet par le trait dominant, topique, et négligeait le détail insignifiant. Ce qui était curieux

et caractéristique des mœurs paysannes, c'était que le père Rouault eût payé ces soixante-quinze francs en monnaie blanche divisionnaire, en pièces de quarante sous ; et peu importait au dessein de Flaubert qu'une pièce de vingt sous fît l'appoint. Méfions-nous aussi des apparences, des fautes qui n'en sont pas, des règles dont une application rigide et mécanique méconnaît les souples nuances de l'idée et de la vie. J'ai eu récemment, *si parva licet...*, à me défendre contre un porte-férule qui m'accusait d'avoir mis *soi-disant* où il fallait *prétendu*, parce que, m'enseignait-il, *soi-disant* ne s'applique qu'aux personnes. Bien ! Mais il n'en faut pas moins dire : « Un *prétendu* don Juan... », quoique don Juan soit une personne, si c'est un tiers qui décerne ce titre à quelqu'un par méprise ; mais on a le droit de dire, et cela vaut même mieux : « Une chronique *soi-disant* littéraire », ou : « Ce *soi-disant* réalisme... », par prosopopée implicite (à pédant, pédant et demi !), s'il s'agit du caractère littéraire ou réaliste qu'un chroniqueur illettré ou un romancier rocambolesque s'attribue à tort.

***

Le débat engagé par M. Louis de Robert ne tarda pas à s'élargir. Ce fut un beau tournoi, où de nombreux champions s'escrimèrent non plus sur de misérables broutilles grammaticales, mais sur le fond des choses et la valeur même de l'art de Flaubert. La transition était naturelle, et les Goncourt avaient frayé la voie. Il y a, dans leur *Journal*, à la date du lundi 6 mai 1861, à propos de *Salammbô*, qui naturellement déplut à ces enragés modernistes, une charge à fond contre leur cher et illustre ami. Très probablement, ils ne lui ont jamais adressé ces reproches de vive voix, et ils se vantent même d'avoir défendu *Salammbô* contre Sainte-Beuve, parce qu'il faut toujours prendre le parti d'un camarade contre la critique. Quoi qu'il en soit, l'amitié est une chose, la littérature en est une autre : il était permis aux Goncourt de n'admirer Flaubert qu'avec des réserves, malgré leurs bons rapports personnels, et je comprends mal ce mot dit à un auteur : « Comment ! Vous dînez avec ce critique, malgré son dernier feuilleton? » Le feuilleton dénoncé n'avait,

d'ailleurs, rien de désobligeant, et Flaubert dîna encore chez Magny avec Sainte-Beuve, après les trois *Lundis*, beaucoup plus sévères, sur *Salammbô*.

Que blâment donc les Goncourt? On trouvera piquant que leur premier grief soit précisément le contraire de celui qu'ont formulé les Weiss, les Faguet et les Louis de Robert. Pas assez grammairien, l'ermite de Croisset? Les frères siamois d'Auteuil estiment qu'il l'est trop. « Une trop belle syntaxe, d'après eux, une syntaxe à l'usage des vieux universitaires flegmatiques, une syntaxe d'oraison funèbre, sans une de ces audaces de tour, de ces sveltes élégances, de ces virevoltes nerveuses, dans lesquelles vibre la modernité du style contemporain... » Un premier prix de concours général à l'élève Flaubert, à qui d'autres régents de collége voulaient tout à l'heure faire redoubler sa rhétorique !

Ce n'est pas tout. « ... Et encore des comparaisons non fondues dans sa phrase, et toujours attachées par un *comme*, et qui me font l'effet de ces camélias faussement fleuris, et dont chaque bouton est accroché aux branches par une épingle... » Mais les Goncourt ne joignent pas ici l'exemple au précepte. Ils ne veulent pas de *comme*, et ils emploient sans honte ce succédané : « ... *qui me font l'effet de...* » C'est critiquer le fil, et adopter un câble. *Comme* est assurément plus léger, et a pour lui des garanties imposantes. « Toute la Bible est dans *comme...* », disait je ne sais plus quel classique, ennemi du lyrisme et du style orné. Nous n'en admirons pas moins, depuis Herder, l'ancienne poésie des Hébreux. Notons, d'ailleurs, qu'une comparaison a pour qualité distinctive de n'être pas fondue dans la phrase ; lorsqu'elle y est fondue complètement, ce n'est plus une comparaison, c'est une métaphore. Le *comme* de la Bible et de Flaubert tend à l'y fondre et à l'y intégrer, en unifiant la phrase où elle vient se glisser à l'état d'incidente ; c'est une demi-mesure entre la simple métaphore et la comparaison proprement dite, essentiellement bicéphale et qui se déploie en deux phrases parallèles, balancées, et séparées par deux points ou un point et virgule, depuis qu'on use de la ponctuation. « Telle la flèche rapide... Tel le vaillant guerrier... » Chaque partie de ce système dualiste peut s'étendre sur plusieurs vers et

remplir une tirade. Et cela peut être très beau, par exemple dans Homère, dont ce n'est pas la faute s'il a été platement imité par des faiseurs d'odes et d'épopées de basse époque.

Au surplus, entre la comparaison discontinue, à deux larges pans symétriques, la demi-comparaison insérée à l'aide du *comme* dans le mouvement continu de la phrase, et la métaphore qui sous-entend l'un des deux termes pour abréger encore davantage, il n'y a qu'une différence de présentation et de procédé stylistique. Psychologiquement, c'est toujours la même chose, à savoir l'indication d'une analogie, une association d'idées, faisant image. La mauvaise humeur des Goncourt s'acharne aux petits côtés et néglige l'essentiel.

Elle leur brouille la mémoire, en outre, puisqu'ils ne craignent pas d'ajouter : « ... Et toujours encore des phrases de *gueuloir*, et jamais d'harmonies en sourdine, accommodées à la douceur des choses qui passent ou que les personnes se disent, etc... » Voici une phrase de *Salammbô*, dite à sa suivante par la fille d'Hamilcar, que des amis et moi nous nous récitions avec délices au collège, et qui me ravit encore : « Taanach, prends ton nebal, et joue pour moi sur la corde d'argent, car mon cœur est triste. » Cela vibre, les accents ont l'acuité d'un Orient barbare, mais c'est bien *con sordine*. On eût beaucoup étonné le bon Reyer en lui apprenant qu'il n'y avait que du vacarme dans *Salammbô*, et que sa *prima donna* travestissait Flaubert en soupirant *mezzo-voce* sur la terrasse l'air nostalgique et langoureux des colombes. C'eût été un étrange contre-sens de ne célébrer le culte de Tânit, c'est-à-dire de la lune, que par des coups de gueuloir et des ratales de cuivres. Flaubert avait plus d'oreille, et n'entonnait pas un nocturne en fanfare.

Parmi les innombrables articles que fit éclore M. Louis de Robert, on remarqua ceux de MM. Albert Thibaudet et Marcel Proust, dans la *Nouvelle Revue Française*. M. Thibaudet avait commencé par énoncer quelques blasphèmes, qu'il expliqua ensuite et retira en partie, mais surtout en apparence. Il avait déclaré que Flaubert n'était pas « un écrivain de race », parce qu'il composait lentement et avec peine ; parce que sa *Correspondance* est parfois un peu lâchée ; parce que ses œuvres de jeunesse sont insignifiantes. Sur ce dernier

point on répondra d'abord que c'est un cas assez général, et que Victor Hugo n'est certes pas lui-même dans les *Odes*, ni Racine dans la *Thébaïde*, que Molière débute à trente-six ans, et Jean-Jacques Rousseau à quarante ; puis, qu'il peut bien plaire à M. Albert Thibaudet de dédaigner la seconde *Tentation* et encore plus la première, mais que ce n'est là qu'une particularité de son sens propre, partagée avec Maxime Du Camp et Louis Bouilhet, lesquels conseillèrent à Flaubert de jeter la première *Tentation* au feu; et qu'en dépit de ces cautions bourgeoises, cette version primitive reste supérieure aux deux suivantes, non par la perfection et la maturité, mais par le prodigieux essor d'une imagination foisonnante et bouillonnante comme une forêt des tropiques. Quant à la *Correspondance*, il est vrai qu'on y relève des négligences et des gaucheries, mais c'est écrit à la diable, ce n'était pas destiné au public, et après tout la verve n'y manque point. Depuis quand la faculté d'improviser sans une défaillance est-elle exigée d'un artiste? Et pourquoi faudrait-il écrire de premier jet pour être qualifié d'écrivain de race?

Les justes objurgations de M. Marcel Proust décidèrent M. Albert Thibaudet à rectifier sa ligne de front. Il ne refusa plus à Flaubert le titre d'écrivain de race, mais, s'il raya l'expression, il en maintint un peu le sens. Il ne compara plus Flaubert au Binet de *Madame Bovary*, qui tourne infatigablement des ronds de serviette, mais il persista à soutenir que « la somme de travail qui demeure visiblement incorporée à son style » doit être portée non « à son crédit », mais « à son débit ». Flaubert « sent l'huile », et M. Thibaudet lui oppose La Fontaine, qui raturait tout autant ses brouillons, mais donne l'impression de la facilité. C'est vrai. Mais M. Thibaudet ne voit pas que certaines œuvres, certains sujets comportent un style facile et dégagé, tandis que d'autres exigent une densité supérieure. C'est le *ton* qui est tout, disait Moréas. L'esprit allègre, délicatement poétique et enjoué de La Fontaine appelait une légèreté d'abeille et de vent (non crispé) du matin ; l'esprit grave, âpre et chagrin de Flaubert voulait que son verbe même donnât la sensation de l'effort, et parfois de l'accablement. Comme l'a fort bien montré M. Marcel Proust, il a su rendre sensible, notamment par

l'emploi systématique de l'imparfait, la notion pré-bergsonienne de la durée réelle ; mais il considérait aussi que ce mouvement, néanmoins, n'est que piétinement sur place et ne conduit à rien. Son odeur d'huile ne fait que traduire avec exactitude sa vision du monde. Sous couleur de critiquer son style, vous combattez sa philosophie : et il vous est loisible, mais cela, c'est une autre histoire.

Je dois ajouter que M. Marcel Proust est un apologiste dangereux. Il fait un magnifique éloge de Flaubert; après quoi il proclame que, d'ailleurs, il ne l'aime pas. Il le trouve peu intelligent : il s'effare de la médiocrité de sa *Correspondance*; il déclare que « pour des raisons trop longues à développer, la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style, et qu'il n'y a peut-être pas dans tout Flaubert une seule belle métaphore ». La *Correspondance* de Flaubert est, après celle de Voltaire, celle que je lis et relis avec le plus de plaisir : j'y trouve une intense activité intellectuelle, un esprit éminemment noble et pur, des idées hardies et pénétrantes sur l'art, et même à l'occasion sur la politique, des paradoxes, mais amusants et généreux, et des saillies d'une drôlerie énorme. Je n'y vois rien de médiocre. Je ne comprends pas comment une homme de faible intelligence aurait pu opérer dans la psychologie et le style — en animant les choses et réduisant l'homme à l'état de passivité — une révolution que l'auteur d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* compare à celles de Copernic et de Kant.

En ce qui concerne la métaphore, je regrette que M. Marcel Proust n'ait pu développer ses raisons, et j'espère qu'il le fera un jour. La métaphore a des ennemis. « Jésus, mon sauveur, sauvez-moi de la métaphore ! » suppliait Paul-Louis Courier. « Le style métaphorique est le style inexact : il n'est ni raisonnable ni français », dit Taine. « Quand votre idée, faute de réflexion, est encore imparfaite et obscure, ne pouvant la montrer elle-même, vous indiquez les objets auxquels elle ressemble ; vous sortez de l'expression courte et directe, etc... » (Étude sur Stendhal.) J'avoue que j'aime beaucoup les métaphores, qu'elles me donnent, lorsqu'elles sont frappantes et imprévues, un choc délicieux et comme un petit éblouissement : je crois en discerner la cause. Elles relient d'un jet

de lumière des objets habituellement séparés ; ce rayon ou ce faisceau lumineux brille et s'étend d'autant plus que la distance qualitative entre ces objets est plus longue ; et ces jeux optiques, d'un si vif agrément sensuel, procurent à l'esprit le plaisir de lui montrer l'unité profonde, mais ordinairement cachée, de cet univers qui semble divisé en catégories irréductibles, — notamment et avant tout, celles du physique et du moral.

La métaphore a donc une incontestable portée philosophique et soulève un coin du voile d'Isis. Elle restera toujours indispensable aux poètes, parce que la poésie, essentiellement intellectuelle en son principe, a cependant pour tâche capitale de rafraîchir l'esprit aux sources de la nature. Les plus grands poètes, Homère, Shakespeare, Hugo, sont en effet ceux qui l'emportent par l'abondance et la beauté des métaphores — ou des comparaisons, ce qui revient au même, comme je l'ai indiqué, et n'admettre que les métaphores au sens étroit, c'est exclure Homère. Quel sens M. Marcel Proust admet-il? Au sens large, Flaubert en a d'admirables : « La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours quand on voudrait attendrir les étoiles... Leur grand amour où elle vivait plongée parut se diminuer comme l'eau d'un fleuve qui s'absorberait dans son lit, et elle aperçut la vase... Le chagrin s'engouffrait dans son âme avec des hurlements doux, comme le vent d'hiver dans les châteaux abandonnés... Les éperons de leur poitrail (il s'agit des éléphants), comme des proues de navires, fendaient les cohortes, qui refluaient à gros bouillons », etc... etc... Flaubert est en règle. Il a besoin de métaphores, parce qu'il est poète en prose. Les poètes qui en manquent trop ont toujours un peu l'air de prosateurs en vers. Mais enfin la prose proprement dite existe aussi. Elle peut se passer de métaphores : et elle évite ainsi de grands dangers.

Comme l'a montré M. Anatole France dans le dialogue d'Ariste et de Polyphile (à la fin du *Jardin d'Épicure*), les termes les plus abstraits sont d'anciennes métaphores rendues frustes par l'usage, comme de vieilles monnaies. Cette phrase d'aspect métaphysique et rébarbatif : « L'âme possède

Dieu dans la mesure où elle participe de l'absolu », n'est qu'une série de métaphores qui ne se suivent pas, et, si l'on rend à chacun de ses mots son sens primitif, elle se traduit ainsi : « Le souffle est assis sur celui qui brille, au boisseau du don qu'il reçoit en ce qui est tout délié. » Vous saisissez le double écueil de la métaphore : premièrement, l'incohérence, où excelle Joseph Prudhomme (le char de l'État navigue...) ; ensuite, l'usure et l'effacement qui changeront peut-être un jour des trouvailles en clichés, puis en simples abstractions, si le langage courant s'en empare. Rien de plus ridicule qu'une métaphore banale ou disparate. Soyons prudents ! S'il en faut dans le style poétique, il est vrai que, dans la notation des idées, la métaphore a l'inconvénient de faire diversion et ne constitue pas une définition exacte. Le pullulement des métaphores, souvent très belles et très originales, chez M. Bergson, a charmé bien des lecteurs, mais en a mis d'autres en défiance. La métaphore est suggestive : mais c'est-à-dire qu'elle n'est qu'un à peu près. Lorsqu'il ne s'agit plus de rêverie, mais de science, et que vous n'avez pas à m'enchanter, mais à m'instruire, ne suggérez pas : dites avec précision, et directement, ce que vous voulez dire. Ne soyez pas vaporeux et diapré, mais lucide et net. Les coloristes estompent les contours dans une brume irisée ; l'analyse doit les cerner d'un inflexible dessin.

***

Balzac n'avait pas tort d'établir une distinction entre les écrivains d'idées et les écrivains d'images. M. Lanson est moins fondé, dans son livre, d'ailleurs si intéressant et ingénieux, sur *l'Art de la prose*, à réserver pour la manière des seconds le nom de prose d'art. Toute grande prose est d'art, tout grand prosateur est un artiste, Descartes, Voltaire ou Stendhal non moins que Flaubert ou Chateaubriand. Remy de Gourmont s'est évertué à réfuter la théorie de Balzac, sous prétexte qu'elle avait été reprise par M. Antoine Albalat. Je suis loin d'entrer dans toutes les vues de ce dernier, et je ne pourrais lui accorder que Fénelon écrit mal, ni qu'il ait, lui, Albalat, corrigé heureusement Mérimée, qui pourtant est assez

plat, ni d'abord que l'art d'écrire puisse s'enseigner : on n'enseigne qu'à écrire d'une façon banalement supportable, et, si la fréquentation des grands maîtres est toujours salutaire, l'assimilation méthodique de leurs procédés ne mène qu'à faire de bons devoirs d'écolier. Mais enfin M. Albalat et Balzac sont dans le vrai. Ce n'est pas à dire, bien entendu, qu'un écrivain d'idées ne puisse trouver des images, ni que l'écrivain d'images s'interdise par là même de penser. Aucun écrivain ne peut s'enfermer dans l'une de ces méthodes ; mais l'une des deux doit prédominer. Il est faux, en dépit de Gourmont, que tout bon écrivain soit nécessairement un visuel, et que tout grand style soit infailliblement concret : même les mots concrets, chez les idéographes, n'ont plus qu'une valeur de signes, et quoique tout plaisir, même intellectuel, soit partiellement physique, la beauté de leurs constructions s'adresse avant tout à l'esprit, tandis que les tenants de l'écriture artiste visent d'abord à émouvoir les sens et ne communiquent avec l'entendement que par cet intermédiaire, où ils s'attardent avec une complaisance raffinée.

C'est ce que M. Marcel Proust semble avoir oublié dans la querelle qu'il a cherchée ici même à Renan. Son agression contre Renan fait pendant à celle dont Flaubert a été victime. Elle ne m'a pas moins affligé : je l'ai même déplorée davantage, en raison de mon admiration sincère pour l'auteur du *Côté de Guermantes*, que je tiens pour un des plus originaux et des plus puissants stylistes d'aujourd'hui. « Les belles *Origines du Christianisme*, disait M. Marcel Proust, sont la plupart du temps mal écrites. Rarement, chez un écrivain de haute valeur, vit-on pareille impuissance à peindre. La description de Jérusalem, la première fois qu'y arrive Jésus, est rédigée dans un style de Bædeker. » Il cite avec dérision ces lignes de Renan : « Les constructions hérodiennes le disputaient aux plus achevées de l'antiquité par leur caractère grandiose, la perfection de l'exécution et la beauté des matériaux. Une foule de superbes tombeaux, d'un goût original... », etc. Et il ajoute : « Pourtant, c'était là un morceau à *soigner* particulièrement. » Soit ! mais de quelle façon? et quel est le dessein de Renan, le thème qu'il doit traiter?

Lisons plus avant. « Les ornements de sculpture vivante

que les Hérodes se permettaient, au grand mécontentement des rigoristes, en étaient bannis (des tombeaux) ; on les remplaçait par une décoration végétale. Le goût des anciens habitants de la Phénicie et de la Palestine pour les constructions monolithes taillées sur la roche vive semblait revivre en ces singuliers tombeaux découpés dans le rocher, et où les ordres grecs sont si bizarrement appliqués à une architecture de troglodytes. Jésus, qui envisageait les ouvrages d'art comme un pompeux étalage de vanité, voyait tous ces monuments de mauvais œil. Son spiritualisme absolu et son opinion arrêtée que la figure du vieux monde allait passer ne lui laissaient de goût que pour les choses du cœur. » Et vous auriez voulu que l'historien de Jésus entreprît une description minutieuse et colorée, en style Chateaubriand-Flaubert, de ces édifices dont son héros se détourne avec colère et mépris? Ce n'était pas le sujet. Son sujet, ce n'est que la vie, la pensée et les sentiments de Jésus : les pompes d'Hérode ne l'intéressent que dans la mesure de l'impression que Jésus en reçoit. Ces monuments sont de style grec et comparables aux plus magnifiques de l'antiquité païenne : il suffit, c'est suffisamment précis, et nous n'avons pas besoin de savoir autre chose. De même Voltaire se borne à dire que le château du baron de Thunder-ten-Tronck était le plus beau des châteaux de la Westphalie, car il avait des portes et des fenêtres. Nous n'avons que faire de plus de détails; nous sommes renseignés sur ce qui importe, et c'est Léon Cladel qui se trompait en affirmant : « *Candide* n'est pas écrit. »

Renan et Voltaire ont bien écrit, parce qu'ils ont écrit juste ce qu'il fallait, parce qu'un morceau pittoresque eût été ici un hors-d'œuvre et eût fait longueur, parce que le principe supérieur du vrai style est la subordination du détail à l'idée centrale et au plan d'ensemble. Mais à l'autre pôle, *Notre-Dame de Paris* est bien écrite aussi, quoique de la manière la plus opposée, parce que le plan de Victor Hugo était de nous faire connaître et aimer une architecture longtemps méconnue et de synthétiser dans l'évocation de la cathédrale toute l'âme d'un peuple et d'une époque. Notre-Dame est tout pour les personnages de Victor Hugo : les monuments d'Hérode ne sont rien pour Jésus. Voilà tout le secret. Et Renan est un

maître, parce que, comme tous les maîtres, il a exactement le style qui convient à son propos. Il sait le varier, et ne pas rédiger du même tour une dissertation sur l'authenticité du quatrième Évangile et la *Prière sur l'Acropole*. Il est poète et coloriste quand il sied, raisonneur austère lorsque c'en est l'occasion. Il a lui-même raconté, dans ses *Souvenirs*, qu'il a passé un an à éteindre le style de la *Vie de Jésus*, pensant qu'un tel sujet commandait la manière la plus sobre et la plus simple. Il a bien fait.

M. Marcel Proust n'apprécie pas cette métaphore : « Maintenant la barque apostolique va pouvoir enfler ses voiles... » Elle serait banale partout ailleurs : elle s'imposait en l'espèce, parce que les apôtres étaient effectivement des pêcheurs, et qu'on dit encore aujourd'hui, traditionnellement, que le pape gouverne la barque de Saint-Pierre : on a même ajouté une fois qu'il la gouvernait à la gaffe. M. Marcel Proust réprouve aussi cette phrase : « La mort nous frappa tous deux de son aile », cependant assez indiquée dans l'opuscule sur Henriette, qui succomba au pays où l'aile de l'archange exterminateur a été si longtemps une réalité pour les croyants. Mais il cite avec éloge ces vers de Baudelaire :

> ... Ont dit au dévouement qui leur prêtait ses ailes,
> Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel.

Pourquoi ces ailes, accessoire un peu usagé lorsqu'il n'est qu'une métaphore ou un symbole, seraient-elles merveilleuses chez Baudelaire, et condamnables chez Renan, qui ne s'en sert pas arbitrairement, mais pour une raison pertinente et de couleur locale?

Passant à Stendhal, Marcel Proust, sans l'accabler, s'étonne qu'il se contentât de formules telles que « ces lieux enchanteurs », « ces lieux ravissants », « cette femme adorable » ou « cette femme charmante ». C'est que l'épithète n'avait pas ici plus d'importance pour lui que le substantif et qu'il l'employait, pour ainsi dire, substantivement. Tout le monde, même les plus renchéris des impressionnistes, est bien obligé de dire : « Une femme ». C'est un terme mnémotechnique : l'adjectif s'y incorpore et n'est pas autre chose pour Stendhal. Il aura ensuite d'autres façons de particulariser le paysage ou

l'héroïne : non par la description physique, qui l'ennuie, mais par l'analyse profonde et circonstanciée des sentiments éprouvés par l'héroïne, et suscités par elle ou par le paysage. Ce n'est pas un écrivain pittoresque : c'est un psychologue, et un grand écrivain, lui aussi, et l'un des plus personnels, des plus reconnaissables, mais de style assorti à son tempérament.

Notre maître Anatole France a déconcerté quelques lecteurs en exposant que personne au temps de Beyle n'écrivait bien, à l'exception du seul Paul-Louis Courier ; que par conséquent on doit dire qu'il écrit mal si on le compare à Rabelais ou à Montaigne, à Saint-Évremond ou à madame de Caylus, à Voltaire ou à Montesquieu ; mais que comparé aux meilleurs de ses contemporains, Beyle écrit bien, écrit très bien, et beaucoup mieux que Chateaubriand. M. Henri Brémond, dans *le Correspondant*, soupçonne une mystification. Je crois que notre illustre collaborateur était fort sérieux, et j'ajoute qu'il me paraît avoir tout à fait raison (sauf sur Chateaubriand). On ne l'a pas compris, parce qu'on n'a pas vu qu'il parlait non du style même, mais de la langue, qui en est la matière ou l'instrument. Il est exact que la langue s'était corrompue à la fin du XVIIIe siècle, et que madame de Caylus n'est peut-être pas un grand écrivain, mais qu'elle a une langue excellente, qui est celle de son temps. Il est certain aussi que la manie de l'originalité à tout prix, et la prétention de créer un nouvel univers chaque fois qu'on publie un in-12, aboutissent souvent à la plus néfaste préciosité et au plus excentrique galimatias. Le bon moyen d'être original, si on le peut, tout en restant intelligible, comme on le doit, est d'user bonnement de la langue de tout le monde, en serrant du plus près possible sa pensée. Si la pensée est neuve, l'expression le deviendra tout naturellement et sans artifice. Le langage de notre cher maître est un peu rude, mais la leçon vient à son heure.

PAUL SOUDAY

IMAGES AÉRIENNES

I — SUR LA VILLE

Voici. Tout au long des baies, les voyageurs s'alignent en des fauteuils confortables : Anglais décisifs, Anglaise dont le manteau strict laisse voir une éclatante doublure florale ; Américains du Sud indéniables ; Hindous même — prince et princesse je le voudrais —; elle, perle à la narine et signe amarante au front ; et puis deux êtres très ordinaires, et bien capables de n'être que français. Tous, mon Dieu, sont calmes ; ils regardent au dehors sans fièvre ; le guide se lève, son doigt pointe. Il a oublié son mégaphone ; il dit aux Anglais : « La Tour Eiffel ! » Il traduit, tourné vers nous : « Eiffel's Tower ». Tous le monde a compris. Vous aussi : tournée d'agence ; vous connaissez.

Mais cela se passe à 1 200 mètres d'altitude ; mais, au long des vitres, passent en nuage effiloché les souffles de l'échappement ; à droite, à gauche, les moteurs mènent leur ronde frénétique de soupapes : les clients de l'agence Z..., du haut d'un *Goliath* céruléen, visitent Paris.

***

Ils ont quitté, voici deux minutes, une terre maussade ; le champ était balayé par un vent du sud qui raidissait par saccades, au fronton d'un hangar, la manche indicatrice ;

par instants le soleil paraissait entre les cumulus, assez pour que l'ombre, après ce passage, fût plus froide.

L'avion a roulé face au nord ; il a viré, s'est mis debout au vent. D'un coup les moteurs ont grondé, une fumée plus dense et tendue a été aspirée le long des vitres ; et nous avons bien dû quitter la terre puisque voici, sous nos yeux, un spectacle illimité qui s'ordonne.

C'était la campagne, là-bas. Sous le soleil méridien, un coin d'Ile-de-France se dégageait des brumes ; deux villages nets paraissaient encore et le damier des champs avait des teintes très douces. L'avion piquait vers un Paris, invisible encore dans la brume emplie d'un soleil diffus. Un Anglais s'attardait à tourner la tête vers cette campagne illuminée; peut-être lui rappelait-elle les fraîcheurs claires de ce Kent où des jardins sont, paraît-il, les champs; peut-être aussi était-il sensible à cette leçon du soleil qui voulait encore nous cacher la Ville.

***

Elle parut pourtant. Comme nous naviguions à hauteur des nuages et que l'un, après s'être jeté sur nous, semblait lever le rideau de l'horizon, nous vîmes sur la toile de fond toute grise une colline bleue surmontée de deux silhouettes familières ; le jeu d'un alignement perspectif les rapprochait et les faisait de même taille. C'est alors que l'interprète — on l'appelait Morriss, et sans doute faut-il seulement écrire Maurice — prononça les paroles mémorables: « La Tour Eiffel; Eiffel's Tower ». Il dit encore : « Montmartre », mais négligea de traduire. Tous les regards convergèrent pourtant vers ces silhouettes bleues qui, pour l'heure, étaient « tout Paris » et qui — prodige ! — étaient belles.

Mais la Ville se révéla. C'était, comme montant à l'assaut du ciel gris et s'y fondant, une bigarrure sans éclat. Des gris, des bleus, des roses où des alignements s'indiquaient en un réseau d'ombre. L'avion, dans un remous brusque, s'inclina ; le pilote gauchit, fit basculer l'horizon ; un sinueux et pâle éclair parut fendre le paysage : la Seine sous le soleil. L'avion redressé, le fleuve ne fut plus qu'une écharpe très pâle, agrafée de ponts çà et là.

Désormais un charme était aboli. Sur le repère de la Seine, Paris s'ordonnait trop aisément. Le guide Morriss, trop grand pour ce sujet facile, montrait d'un doigt indifférent le toit vert de la Madeleine; Notre-Dame, noire araignée géante entre ses ponts; le rayonnement raisonnable de l'Étoile; Montmartre, devenu pièce montée... Le guide ne parlait plus; il s'était assis et, tête basse, tapotait le cendrier de nickel. Bien sûr, il se désintéressait du spectacle, des spectateurs et même des princes hindous. Pourtant, dans un virage assez net, ses yeux, rejetés d'instinct vers le centre, s'emplirent d'une perspective aérienne qui le satisfit. Il indiqua, heurtant de l'ongle la vitre : « Champs-Élysées, wonderful », et traduisit, soucieux des alternances : « Admirable, Tchémps-Ilaïz's. » Cet homme avait lu *les Transatlantiques.*

***

Et puis, il ferma les yeux. Peut-être savait-il déjà la beauté discrète du paysage; le passage réglé de la campagne claire à la banlieue, le désordre géométrique de la zone et des maraîchages; et puis la Ville, œuvre humaine, sorte de *mal* qui gagnait peu à peu les fraîches terres voisinantes. Sans doute avait-il vu le réseau convergent des voies ferrées, des canaux, des routes et du fleuve, par où la vie arrive et circule, et par où les scories, gens et choses, s'en vont; les gares de triage, faisceaux musculaires étalant entre deux aiguilles leurs fibres striées de traverses; les gares d'arrivée, qui finissaient au cœur de la Ville par une insertion chirurgicale, comme pour quelque transfusion. Tout ce corps, vraiment, vivait; et l'on sentait cette vie confuse monter en effluves et soulever l'avion dans les remous de midi. Fallait-il donc nommer ces choses? dire : « Saint-Lazare, le quai d'Orsay, le Père-Lachaise, les Abattoirs de la Villette »?

N'était-ce pas interdire à des spectateurs trop dociles de rien comprendre jamais à ce prodige offert à leurs yeux, et dont l'harmonie se révélait? Le guide Morriss, donc, ne dit plus mot. « Tchémps-Ilaïz's » marqua son dernier effort professionnel.

L'avion, docile aux ordonnances préfectorales, suivait à quelque mille mètres l'anneau des fortifications. Bientôt il dépassa Vincennes et se plaça entre le soleil et la Ville, qui apparut.

***

Ce n'était plus la tache grise et rose et sale qui, tout à l'heure, envahissait le ciel même. C'était la maquette achevée, et patiemment modelée d'ombres, de Paris. Studieuse fantaisie pour exposition universelle, réduction au millième rehaussée d'aquarelle et mise à l'effet; travail léché d'architecte sage, diplômé sans recours.

Cette fois, les peuples s'émurent : la Bolivie rejeta son feutre vers l'arrière et s'écrasa le nez sur la vitre ; San-Francisco mit une tape rude sur la doublure florale, et l'Anglaise en surgit, qu'il prit à témoin des splendeurs offertes. La Ville et l'Histoire leur furent, d'un coup, révélées ; une vue directe leur montrait le lent apport des siècles autour de l'île, et la cité comblant peu à peu de sédiments les triangles indéfinis qu'ouvraient ses rayons. Un ordre apparaissait, où l'homme sans doute était deux fois esclave, mais fier d'une tâche cellulaire dont les sécrétions marquaient le temps. Et quelque ami des prosopopées aurait pu dire : « Princesse, venue de quelque Bénarès pour ouvrir sur notre Europe vos yeux éclatants et vides, goûtez, de cette altitude, l'illusion d'un ordre. Nous sommes tenus ici, tant la vie est dure, de régler à ce point le champ clos de nos agitations. Cet ordre naquit de forces en lutte ; ces rues sont des chenaux dont le flot des hommes use les bords. Il en est qui veulent faire des villes ; ils tracent, comme le soleil fait pour nous à cette heure, des perspectives très cavalières rehaussées de teintes agréables ; mais le meilleur architecte n'est ici qu'un devin des nécessités... »

***

Paris s'éloigne ; fatigués de tourner la tête pour apercevoir encore la Ville à nouveau grise et incertaine, les voyageurs semblent se recueillir. La chanson des moteurs, sourdement

rythmée d'interférences, les envahit; le guide Morriss, dressé vers le pilote, l'incite à regagner la terre. Cherchons la terre ; des nuages aux formes rondes la couvrent maintenant d'ombres nettes, pièces bleues d'un jeu de patience enfantin. Et l'ombre de l'avion va de l'une à l'autre, à travers des détroits de soleil.

HENRI BOUCHÉ

DON JUAN

ET « L'HOMME A LA ROSE »

Les légendes ont leur existence propre et se transforment au cours des âges. Comme les êtres humains, elles possèdent, au début, une force vitale qui leur permet de se développer et de s'enrichir ; puis la vie semble peu à peu se retirer d'elles, elles déclinent et finissent par mourir. Elles ne sont plus alors que de pâles fantômes, ou des momies desséchées prêtes à tomber en poussière. Telles sont la plupart des légendes antiques ou même des légendes du moyen âge. Elles peuvent être la joie des lettrés qui, avec des mains pieuses, déroulent les bandelettes qui les entourent, mais elles ont perdu l'âme et le souffle, et cette activité créatrice, où les symboles venaient autrefois se rafraîchir et se renouveler.

Les temps modernes ne sont guère propices à la naissance et à la diffusion des légendes. Il y faut des croyances religieuses ardentes et naïves, des dieux et des déesses, des saints et des saintes, ou bien encore l'effroi mystérieux des forces de la Nature. Le paganisme, puis l'ancienne chrétienté étaient des terrains favorables, mais, aujourd'hui que l'univers a perdu pour nous son sens redoutable et divin, les antiques fables ne peuvent plus renaître, ni être remplacées. Les seules légendes que notre époque ait vu éclore sont celle de Faust et celle de don Juan, et elles n'ont pu se répandre tout d'abord

que par le concours d'éléments religieux et surnaturels.

Cependant, pour que de nos jours une légende soit réellement capable de vivre et de durer, il faut que son sens symbolique, n'étant plus d'ordre mystique, soit d'ordre moral ; il faut que l'élément humain y prenne la place du surnaturel, et qu'il soit représentatif et d'une portée universelle. Dans les vieilles légendes, il y avait des correspondances secrètes et constantes entre les symboles qu'elles exprimaient et les croyants qui s'en pénétraient ; de là leur venait tout leur prestige. Ces correspondances qui, aujourd'hui, ne peuvent plus être marquées par la Religion ou par la Nature, doivent l'être par les deux grandes forces qui commandent toute la vie : la pensée et l'instinct sexuel, la science et l'amour. Cela explique la double fortune de Faust et de don Juan. La légende de don Juan, surtout, possédait dès l'origine cette vitalité interne qui devait lui permettre de s'épanouir librement.

Et de fait, la fortune de cette légende a été inouïe. Elle date à peine de trois cents ans, puisque c'est vers 1627 que Tirso de Molina fit représenter son fameux *El Burlador de Sevilia*. Et depuis lors, elle s'est développée successivement dans tous les pays, et elle a été le sujet d'innombrables poèmes, romans ou pièces de théâtre. D'Espagne, son pays d'origine, elle passe d'abord en Italie, puis en France, où Molière lui donne un nouvel essor. On la voit en Angleterre avec Shadwell et Byron. L'Allemagne s'en inspire, et de nombreux auteurs, en passant par Vogt, Mozart, Hoffmann et Lenau, l'exploitent... Elle revient en France avec Musset, Mérimée, Alexandre Dumas, et en Espagne, où en 1844, Zorilla donne un don Juan qui fait figure de chef-d'œuvre national. Elle va jusqu'en Suède, jusqu'en Russie, où Pouchkine à son tour retrace les aventures du « grand trompeur », et elle franchit même l'océan, et nous vaut un don Juan argentin, du poète Echeverria. Sa puissance d'expansion ne paraît pas près de s'épuiser. Depuis trente ans, le nombre des don Juan n'a pas cessé de se multiplier. Il serait vain d'en donner la liste, qui a été établie avec beaucoup de soin dans l'ouvrage de M. G. de Bévotte. Pour ne citer que la France, rappelons seulement, entre autres, les noms de Lavedan, de Barbier, de

Mounet-Sully, d'Edmond Haraucourt, de Jean Aicard, d'Armand Hayem, sans oublier Edmond Rostand, dont on vient de publier le beau poème sur « la dernière nuit de don Juan ». Le prestige du héros espagnol est tel que tous les auteurs, grands ou médiocres, semblent irrésistiblement attirés vers lui, et vont parfois se brûler à sa flamme comme des papillons à la lumière.

Ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif, c'est de suivre, de pays en pays, et d'époque en époque, les transformations de la légende et du type même de don Juan. Elles sont telles que la légende en est arrivée, de nos jours à changer complètement de sens.

Dans l'œuvre de Tirso de Molina, don Juan Tenorio (que l'on n'a pu, du reste, identifier avec aucun des seigneurs de l'époque, et qui semble bien n'avoir eu d'autre existence que celle que lui a donnée son auteur) est simplement un de ces jeunes débauchés que l'on retrouve dans toutes les comédies de Cervantes, de Calderon et de Lope de Vega ; frivole et violent, inconstant et capricieux, esclave de ses désirs, il ne voit dans l'amour que les plaisirs des sens. Mais l'étude de son caractère reste au second plan. Le point important de la pièce, et qui fit sa fortune, était cet épisode étrange de la statue du Commandeur, cette intervention surnaturelle par laquelle le Ciel avertissait d'abord, puis châtiait l'homme qui avait osé braver la loi et la morale religieuses. Pendant tout le cours de la représentation, on sentait planer sur la tête de don Juan la menace du châtiment céleste, et c'est là ce qui en assurait l'intérêt. Le *Burlador* n'est donc pas un drame psychologique, mais bien un drame religieux. Ce n'est pas l'histoire d'un séducteur, mais bien celle d'une vengeance divine.

Les œuvres issues de ce premier *don Juan* conservèrent encore, pendant un certain temps, la statue du Commandeur, attrait de curiosité pour le public, mais elles n'en firent plus qu'un accessoire de théâtre. Molière, presque tout de suite, avec son génie personnel, réaliste et humain, modifia le sens et la portée de l'œuvre : du libertin de mœurs, il fit un libertin d'esprit ; don Juan devint « le grand seigneur méchant homme » dont il avait pu observer plus d'un modèle à la cour. Molière n'aimait peindre que les mœurs de son siècle ; il ne prit que

quelques traits au héros espagnol, et il fit de lui un portrait, plus exact et plus vaste, celui du sceptique, du raisonneur, et aussi de l'hypocrite. Le Commandeur invite bien encore don Juan à dîner, et l'entraîne, à la fin, en enfer, mais cette apparition n'impressionne plus que Sganarelle. Le seul intérêt de la pièce est dans l'analyse du caractère de don Juan. Et la figure qu'en a tracée Molière s'imposera au XVIIIe siècle, le siècle du « roué », de Lovelace et de Valmont.

Mais le XIXe siècle devait, avec l'école romantique, faire subir à don Juan une transformation plus profonde. Déjà en Allemagne, Vogt l'avait, dans un poème étrange, associé à Faust. Puis Hoffmann, Byron, Musset, vont le réhabiliter. Jusqu'alors condamné comme rebelle et débauché, il va devenir le grand champion de l'instinct, de l'individualisme, de la liberté. Le jouisseur égoïste va se muer en grand idéaliste. Ses traits varieront bien suivant les auteurs, car il va désormais exprimer beaucoup moins un type défini qu'un état d'âme. Et c'est ainsi que Byron, par exemple, s'est dépeint lui-même sous la figure de son héros. Mais dans l'ensemble, les grandes lignes du nouveau don Juan sont assez nettes.

Ce ne sont plus les simples plaisirs des sens qu'il recherche. C'est l'éternelle Beauté qu'il poursuit à travers mille aventures; en quête d'un idéal insaisissable, il est ardent, mélancolique et inspiré ; la fatalité romantique pèse sur lui ; rien ne saurait le satisfaire, il devient l'un des grands désespérés du siècle. Mais c'est aussi un esprit audacieux et libre, fils de la Révolution, qui veut briser tous les préjugés, toutes les contraintes sociales, qui se place au-dessus des lois, et qui va dans la vie, comme un conquérant superbe et dédaigneux, torturé par le contraste tragique entre la beauté de son rêve et la réalité misérable,

Symbole merveilleux de l'homme sur la terre.

Nous voici bien loin de l'élégant et frivole séducteur, qui ne s'amusait à conquérir des femmes que pour les abandonner. La réhabilitation de don Juan est si complète que Blaze de Bury et Alexandre Dumas, après l'avoir précipité dans les aventures les plus fantastiques et les crimes les plus roma-

nesques, le font sauver par les mêmes puissances célestes qui dans la pièce de Tirso le condamnaient aux flammes éternelles. Dans le drame de Dumas, sœur Marthe, qu'il a enlevée du couvent, lui dit: « Repens-toi, don Juan, repens-toi. » A ces mots, le coupable lève les bras au ciel et s'écrie : « Pardonnez-moi, mon Dieu ! Je me repens. » Et son âme monte au Paradis, au son des chants des Séraphins. C'est cette même conception, avec la même apothéose finale, que nous retrouvons, en Espagne, dans le fameux drame de Zorrilla.

Cet agrandissement du type de don Juan, cette substitution d'un héros lyrique à un personnage précis, ont amené, depuis l'époque romantique, une confusion de plus en plus grande dans la légende. Il serait difficile d'énumérer toutes les élucubrations, souvent médiocres, auxquelles a donné lieu l'ancien *Burlador*. Les uns continuent à le réhabiliter et les autres à le vouer au châtiment. Ceux-ci le font punir par la vieillesse ou la maladie. Ceux-là voient en lui un instrument de progrès social et un bienfaisant principe d'activité; certains le convertissent à une religion humanitaire; d'autres le considèrent « comme un homme-force qui concentre toutes les énergies de sa race et de son temps, l'homme qui dégageant, des faiblesses et des vices de l'humanité ses éléments de grandeur, doit la conduire à un avenir de bonheur et de justice ». Bernard Shaw, dans son étrange pièce *Man and superman*, en fait une espèce de philosophe (pendant que Sganarelle devient un chauffeur d'automobile) qui, au lieu de rechercher la femme, s'empresse de la fuir pour tendre vers une forme plus haute et plus parfaite de la vie, vers une sorte de socialisme idéaliste. Le grand séducteur se sauvant devant une femme ! C'est la négation même de don Juan. Le paradoxe, cette fois, est un peu fort. Mais qui sait quels avatars nous réserve encore le héros de Tirso de Molina?

Au début, on a affaire à un type très net, très simple. Et on finit par arriver à un être extrêmement complexe, qu'on ne peut ramener à aucune unité. Tantôt athée ou croyant, héros sympathique ou génie malfaisant, esclave de ses sens ou épris d'idéal, titan rebelle ou simple innocent qui a la naïveté de croire à la durée du plaisir, cœur mélancolique ou âme active et forte, on lui fait successivement

tout penser, tout éprouver, tout exprimer. Il y aurait là de quoi être un peu dérouté, et cela donne parfois envie de s'en rapporter tout simplement au bon sens populaire qui voit dans don Juan « un homme à femmes » et ne cherche pas plus loin.

Cependant, si l'on veut absolument scruter le principe essentiel du don Juanisme et ce qui a assuré son universel succès, il nous semble bien qu'il faille avant tout le voir dans l'idée de révolte. Le don Juan de toutes les époques est un révolté. Si l'antiquité ne l'a pas connu, pas plus que Faust, c'est qu'alors la pensée et l'amour étaient libres. Don Juan est né du christianisme, qui a fait de l'amour un acte coupable, ou qui du moins l'a entravé. Sa conduite, ses excès et ses crimes sont une rébellion contre ces lois divines ; plus tard, il se révolte contre toutes les contraintes sociales, soit au nom de ses plaisirs, soit au nom d'un idéal supérieur, et, s'il se transforme aussi profondément au cours des âges, c'est parce que ses instincts tout-puissants d'indépendance et de domination doivent s'adapter aux conditions variables des époques et des pays. La foule a toujours adoré les grands révoltés ; c'est la raison secrète pour laquelle don Juan est devenu un héros envié et prestigieux, en dépit de toutes les malédictions du Ciel.

***

Tel est l'état confus et même incohérent de la légende, lorsque à son tour M. Henry Bataille est sollicité par la grande figure de don Juan. Comment va-t-il le dépeindre? Il n'a que l'embarras du choix. Duquel de ses devanciers va-t-il s'inspirer ? Sera-t-il un des admirateurs de don Juan, ou l'un de ses contempteurs? Va-t-il, après tant d'autres, vouloir ajouter à la légende, si riche qu'elle soit déjà? Elle n'a pas porté bonheur à tous ceux qui ont voulu la traiter, et elle a suscité peu de chefs-d'œuvre. Des écrivains médiocres, qui visent toujours plus haut que leur talent, l'ont plus d'une fois abîmée, et même ridiculisée. Mais d'autre part, M. Henry Bataille est à la fois un poète subtil et un homme de théâtre très habile ; son imagination est aussi scénique que lyrique ; il a souvent eu l'ambition des beaux et grands sujets, et, s'il ne les a pas toujours réalisés, si dans son art il entre parfois un je ne sais quoi

d'artificiel, cependant il est, de tous nos auteurs, celui qui sait le mieux manier les passions violentes et exprimer les désordres des âmes et des sens. Nul autre que lui n'était capable de traiter un tel sujet.

Quoi qu'il en soit, M. Henry Bataille, en écrivant *l'Homme à la Rose*, a surpris ses admirateurs par la forme nouvelle, ses détracteurs par les beautés supérieures d'une pièce qui touche souvent au chef-d'œuvre. Quant au grand public, il ne s'est pas laissé dérouter par la nouveauté d'un drame qui marche loin des sentiers battus, sans autre souci que l'art et la pensée du poète et il lui a réservé un accueil chaleureux. Cette œuvre originale et puissante, quoique inégale, surtout dans l'expression, occupera peut-être un jour une des meilleures places parmi toutes celles que la légende de don Juan a inspirées. Et le nom de M. Bataille sort grandi de cette épreuve redoutable.

M. Henry Bataille s'est expliqué dans une préface sur sa pièce. Peut-être ne faut-il pas prendre trop à la lettre les préfaces des poètes. D'abord une seule chose compte, en littérature : l'œuvre qu'on a faite et non celle qu'on a voulu faire. Puis le public lui donne parfois un sens différent de celui de l'auteur ; l'œuvre, surtout riche et belle, échappe à la volonté de celui qui l'a créée, et prend un visage qu'il ne lui soupçonnait pas. M. Henry Bataille a donné de sa pièce ces définitions : « Quelques variations littéraires sur un personnage de légende... Une toile de chevalet... Un petit conte irrévérencieux... » « J'ai jeté pêle-mêle sur les planches quelques ombres et quelques lumières autour d'un prétexte, celui d'un personnage célèbre, qui a déjà posé chez les maîtres. C'est en quelque sorte l'« en marge » d'une grande légende. » M. Henry Bataille, qui a écrit dans le temps des préfaces fort ambitieuses, est cette fois trop modeste. Ces « ombres » et ces « lumières » font en réalité un vaste tableau, et fort bien composé.

Je ne serais pas étonné que l'idée première de sa pièce lui ait précisément été suggérée par l'extrême complexité des œuvres qui ont pris don Juan pour héros, et qui, comme nous venons de le voir, se sont de plus en plus éloignées du point de départ. Son imagination de poète a dû rêver sur l'homme que fut

réellement don Juan, ou plutôt sur celui qu'il aurait été, si Tirso de Molina l'avait tiré de la réalité : sans doute un galant caballero, un séducteur sans envergure, un simple coureur d'aventures ; il lui a semblé alors qu'un tel personnage devait être étonné et écrasé par tous les exploits qu'on lui prêtait, par sa renommée grandissante, par la gloire... L'homme et la légende, la vérité et la poésie, il a voulu tout réunir et tout joindre en même temps; l'action de l'homme sur sa légende, puis celle de la légende sur l'homme, et leur séparation progressive; la légende se détachant peu à peu de l'homme, vivant d'une vie personnelle et s'embellissant de plus en plus, pendant que l'homme, au contraire, n'étant plus soutenu par elle, tombe de déchéance en déchéance. Et ainsi, ce n'est pas un don Juan mais bien deux, que M. Bataille a voulu nous montrer : l'un qui ne vit que dans l'imagination des foules, et qui devient de plus en plus grand, mais en même temps de plus en plus faux ; l'autre, le don Juan réel, qui ayant perdu, une fois anonyme, tout prestige et tout pouvoir de séduction, n'est plus qu'un pauvre homme, à la commune mesure. Cette confrontation, dans une même pièce, de l'homme et de sa légende, c'est une très belle idée, riche de sens, rare et émouvante, et qui de plus, convenait admirablement au sujet de don Juan.

M. Bataille en a tiré, dans sa préface, des considérations générales sur la vérité et l'erreur. L'humanité, dit-il, est une inlassable créatrice de chimères, elle éprouve toujours le besoin d'idéaliser, d'avoir des héros. Elle habille de simples mannequins de parures magnifiques. Aussi ne cesse-t-elle de déformer; au personnage réel, elle substitue un personnage imaginaire, et plus grand. L'Histoire n'est que de la légende, et la vérité reste insaisissable.

Cette conception de l'Histoire emporte une conséquence que M. Henry Bataille a peut-être aperçue moins nettement : c'est qu'il a été entraîné à écrire une pièce satirique contre l'amour. Si tout n'est que mensonge, il faut bien que les aventures de don Juan, l'amour qu'il inspire, la séduction dont le parent ses maîtresses ne soient, au fond, que duperies et mirages. L'analyse de la pièce nous montrera en effet que, sous une apparence de légèreté, jamais les illusions des amants n'ont été dépeintes avec plus de cruauté et d'ironie.

Il y a enfin dans *l'Homme à la Rose*, d'après M. Henry Bataille, une autre idée directrice qu'il définit ainsi : « Don Juan, après avoir promené sa nonchalance dans le royaume aride du baiser, découvre tout à coup devant la mort l'âme immortelle, s'en enivre comme d'un vin puissant, puis, dégrisé de l'orgueilleuse ivresse dont s'alimentent les conquérants devenus de grands solitaires, se soumet simplement à l'humble vie, au rythme éternel de l'univers. » Cela est de la rhétorique, et non point de la meilleure. Heureusement, elle n'a point trop passé dans la pièce.

***

Au théâtre, les idées ne valent pas grand'chose, si elles ne sont pas réalisées scéniquement. Or, cette idée abstraite de la légende et de la réalité, comment trouver moyen de la faire vivre à la scène ? Comment don Juan pouvait-il se dédoubler, voir sa propre gloire, être le contemporain de sa légende ? Cela semblait une impossible gageure.

M. Henry Bataille y est parvenu par un procédé extrêmement ingénieux : il a imaginé, pour mettre les deux don Juan en présence, de faire assister son héros à ses propres funérailles. A vrai dire, ce n'est pas lui qui est l'auteur de cette invention. Il l'a empruntée à Musset et surtout à Mérimée. Dans *la Coupe et les lèvres*, le chasseur Franck, que l'on croit mort, assiste sous un déguisement, à son enterrement, et met à l'épreuve la douleur et la fidélité de sa maîtresse Belcolore. Mais dans la nouvelle de Mérimée, *les Ames du Purgatoire*, publiée dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1834, nous sommes en plein dans la légende de don Juan. Mérimée a trouvé dans de vieux récits espagnols datant du XVIe et du XVIIe siècle l'histoire de pécheurs convertis par la vue de leur propre enterrement, entre autres celle d'un pécheur fameux de Séville, don Miguel Mañara, né à Séville en 1626 et mort en 1679. Il a amalgamé l'histoire de don Miguel Mañara et celle de l'autre grand débauché, don Juan Tenorio ; des deux personnages il en a fait un seul, qu'il a appelé don Juan de Mañara (ou de Maraña), et depuis lors, les deux légendes ont été confondues par tous les écrivains postérieurs.

Mais cet épisode des funérailles, sur lequel M. Henry Bataille a aussi bâti toute sa pièce, avait, dans Mérimée, un autre sens : c'était un événement miraculeux, une apparition surnaturelle destinée à amener la conversion des criminels, et jouant un rôle analogue à celui de la statue du Commandeur, dans la pièce de Tirso de Molina. M. Henry Bataille, tout en empruntant l'idée, l'a faite sienne, par le parti personnel qu'il en a tiré, par la signification nouvelle et originale qu'il a su lui donner. C'est de cette façon que les grands artistes, lors même qu'ils imitent, sont des créateurs.

D'autre part, de la conception première de l'auteur, dérivent les traits dont il a dû peindre don Juan. On lui a reproché d'avoir diminué, rapetissé son héros, de l'avoir vieilli et découronné, en un mot d'avoir fait un don Juan qui n'est plus don Juan. Sans doute, il n'est plus le grand héros romantique, nous ne le voyons pas, ainsi que le décrivait Byron « croître comme un arbre verdoyant, également propre à l'amour, à la guerre, et à l'ambition ». Il n'a pas « cette sève de vie qui éclatait en lui comme dans un cheval de race », il n'est plus *a broth of a boy*, une essence, un « consommé » de jeunesse. Et peut-être M. Henry Bataille aurait-il pu, dans un premier acte ou une espèce de prologue, nous montrer ce don Juan impétueux, un peu fou, irrésistible, et dans toute l'ardeur de ses conquêtes amoureuses.

Mais, pour rester en accord avec son idée maîtresse, il fallait bien que M. Henry Bataille ne fît pas de don Juan un héros trop embelli. Puisque à la légende il voulait opposer l'homme réel, force lui était de ne pas trop grandir ce dernier. Il a donc négligé tous les traits dont l'avait surchargé le XIXe siècle, et de cela, l'on ne saurait, au fond, trop le louer, car il y avait bien des ridicules dans ce personnage gonflé de tant d'idées et d'aspirations incohérentes.

M. Bataille est donc revenu résolument en arrière, et s'est rapproché du type primitif de la comédie espagnole, du *Burlador* lui-même, du simple débauché coureur d'aventures. Ou plutôt, son don Juan ressemble à Casanova : de l'aventurier italien il a la désinvolture, l'esprit, la légèreté et le cynisme ; comme lui, il séduit des religieuses, et il écrit ses mémoires.

Du reste, ce n'est pas l'étude d'un caractère que M. Bataille s'est avant tout proposée ; il est parti d'un type bien défini et donné d'avance, et n'a pas cherché à le creuser (sauf au dernier acte). Son but essentiel a été d'exprimer, par le moyen d'une situation de théâtre, une idée abstraite et philosophique.

Voyons maintenant comment cette idée a été habillée.

***

Une nuit d'été, dans un jardin de Séville, où les cyprès se mêlent aux roses et où l'on entend le chant des rossignols. Sur une terrasse, une femme attend don Juan ; c'est Consuelita, duchesse de Minès ; elle a entrevu à l'église le grand séducteur, s'est éprise de lui, et lui a assigné ce rendez-vous. Un cavalier coiffé d'un grand feutre rabattu sur les yeux s'approche silencieusement, et escalade la terrasse. Consuelita tombe pâmée dans ses bras en s'écriant : « Don Juan ! » puis l'entraîne dans sa chambre. Alors paraît, dans l'ombre du jardin, un autre cavalier, vêtu d'argent, avec une rose à son chapeau. C'est lui qui est don Juan ; l'autre est son ami Manuelito ; il l'a délégué à sa place auprès de la dame, étant un peu las, pour son compte, des aventures. En attendant son retour, il s'assied par terre, tire un parchemin de sa poche, et continue tranquillement, à la clarté de la lune, la rédaction de ses mémoires. Don Juan homme de lettres ! L'invention ne paraît pas très heureuse, mais nous verrons le parti qu'a voulu en tirer M. Bataille au dernier acte. Soudain on entend du bruit; des torches brillent; don Juan a juste le temps de s'esquiver. C'est le duc de Minès qui survient à l'improviste ; il pénètre dans le château, et quelques instants après le corps du pauvre Manuelito, percé d'un coup d'épée, le visage écrasé d'un coup de botte, roule de la terrasse. Le duc de Minès est persuadé que le séducteur est don Juan ; celui-ci a tout intérêt à faire passer le mort pour lui-même, et il profite d'un instant où il est seul pour lui glisser sa bague au doigt et pour mettre ses mémoires dans sa poche. Aussi, bien que Consuelita, éperdue et traînée par les cheveux devant le cadavre, persiste à nier que le mort soit l'homme qu'on a arraché de ses bras, c'est-à-dire celui qu'elle prend pour

don Juan, le doute n'est plus permis. D'ailleurs, don Juan lui-même, que le duc ne connaît pas, vient audacieusement, sous un faux nom, réclamer le corps de son ami. Le duc s'y refuse, et ne veut pas non plus se dessaisir des mémoires qui déshonorent tant d'illustres familles. Ils seront enterrés avec le corps.

On voit où tend ce premier acte. Il permettra — sans que l'auteur ait eu besoin de recourir à des moyens surnaturels — à don Juan, que tout le monde croit mort, d'assister à ses funérailles. Il est écrit tout entier en vue du second. Du reste, il est brillant, mouvementé, et tragique. Il est visiblement traité dans la manière de Shakespeare. Louons enfin M. Henry Bataille d'avoir replacé don Juan, que d'autres auteurs avaient trop fait voyager, dans son vrai milieu, et à son époque, c'est-à-dire l'Espagne du début du XVIIe siècle.

Au second acte, nous sommes dans la cathédrale de Séville, le jour même des obsèques. Don Juan, en compagnie de son confident, Alagonzo, assiste, derrière un pilier, à la cérémonie. Il voit, à travers une grille dorée, son cercueil porté par quatre pénitents rouges ; il contemple avec un sourire sarcastique les prêtres qui vont prier pour son salut ; il s'émerveille, en gouaillant, de voir tant de personnages de qualité s'agenouiller devant la dépouille du grand sacripant qu'il a été ; du reste, il ne joue pas à l'esprit fort, et ne blasphème pas ; il s'amuse d'abord de sa plaisanterie, voilà tout ; et surtout il assiste au défilé des femmes qui l'ont aimé et qui toutes sont venues à l'église... Cette « revue » est tour à tour drôle, sinistre, cruelle, émouvante... Voici Elvire, et elle ne pleure même pas, elle bâille. Voici Isabelle, qui fut sa maîtresse, il y a dix ans. Alagonzo l'arrête au passage et lui dit : « Regardez mon ami, ne ressemble-t-il pas à don Juan ? » La belle le dévisage. « Il n'en est qu'une mauvaise copie », réplique-t-elle. Mais une simple fille du peuple qui, elle, ne l'a aperçu qu'une seule fois, quinze ans plus tôt, le reconnaît aussitôt et tombe évanouie. Voici maintenant une religieuse qui, après avoir été abandonnée de don Juan, entra au couvent. Don Juan se montre à elle, la poursuit jusque dans le confessionnal, lui tend les bras. Et fascinée, elle s'approche de celui qu'elle prend pour un spectre, prête à payer de sa damnation éter-

nelle le baiser qu'il lui demande. Puis, c'est la première maîtresse de don Juan, la belle Oltaro, qui passe, comme une caricature effrayante de la vieillesse... Don Juan crache sur son passage, puis entreprend de séduire une petite fille de quinze ans, qui est venue à l'église pour se confesser. Mais elle le repousse avec indignation.

Et cet échec — le premier — trouble profondément don Juan. Au début, il se contentait de rire du spectacle qu'il avait sous les yeux. Puis, à la vue des honneurs qu'on lui rendait, il s'est étonné de sa gloire, dont il ne soupçonnait pas l'étendue ; il s'en est enivré et s'est senti grandi au-dessus de lui-même. Mais maintenant, il s'aperçoit que le don Juan qu'on admire et qu'on célèbre, est celui qui se trouve dans le cercueil ; la légendec ommence déjà à naître et, portant tous ses lauriers à un fantôme, elle écrase l'homme réel qui lui a pourtant donné corps. Le don Juan qui se cache derrière un pilier, n'est plus rien ; il a quarante ans ; il se sent soudain vieilli et las... Ne vaut-il pas mieux que le monde ignore sa déchéance et continue de croire à son apothéose? Il est indécis. Une piécette jetée en l'air décide du sort. Don Juan restera mort ; il ne révélera pas son subterfuge ; il se soumet, brise son épée, et jure de vivre désormais obscur et ignoré.

Cet acte qui constitue en même temps un très beau spectacle et qui se déroule dans un splendide décor, parmi la magnificence or et noir des costumes, n'a pas le mouvement dramatique du premier, et il n'est que le développement d'une même situation. Mais les scènes en sont variées, quoique simples, évocatrices, riches de sens et de couleur, d'une poésie pleine de noblesse et de grandeur, et le drame qui naît dans l'âme de don Juan est indiqué avec beaucoup de force et de profondeur.

Si le troisième acte avait répondu aux deux premiers, *l'Homme à la Rose* serait un chef-d'œuvre. Mais il est confus et incertain. M. Bataille semble avoir voulu y mettre trop de choses et n'avoir pas su choisir entre plusieurs idées. Certes, il est loin d'être indifférent, et ces idées ont toutes plus ou moins leur beauté et leur valeur : mais elles sont moins bien réalisées; elles n'ont pas toujours ce relief qu'exige la scène, et il leur arrive même de se contrarier les unes les autres.

Nous retrouvons don Juan, quelques années plus tard, qui se cache sous le nom de Mariano dans une mauvaise auberge d'Andalousie. Ses cheveux grisonnent ; il est devenu pensif et mélancolique. Personne ne prête attention à lui. Et pendant ce temps-là, sa légende n'a cessé de s'accroître et de s'embellir. Des mémoires apocryphes ont paru sur lui, qui ont eu un immense succès. Il en déplore la fausseté et la médiocre littérature. Précisément son ami Alagonzo vient de lui rapporter le manuscrit de ses véritables mémoires, arrachés à la tombe de Manuelito (sans doute en souvenir de Gabriel-Dante Rossetti). Don Juan est décidé à lutter contre la légende qui s'est substituée à lui, et à reparaître sous son vrai nom. Il dévoile son identité à une jeune veuve, Inès, qui lui plaît, et qui aime la gloire. Mais elle lui rit au nez, elle s'endort quand il lui lit son manuscrit, n'admire que les faux mémoires, et s'en va, méprisante. Il crie son nom aux pensionnaires de l'auberge, on le prend pour un fou. Lui-même, relisant, tout seul, ses mémoires, est tenté maintenant de les trouver un peu secs ; l'image d'un autre amour — qui ne serait plus la guerre, suivant sa formule — semble le visiter un instant ; puis il a une hallucination : les fantômes, fort dévêtus, de ses amoureuses d'autrefois, lui apparaissent. Enfin la mort elle-même se dérange, pour venir lui signifier que le manuscrit lui appartient, que le passé ne peut ressusciter, que tout s'arrête bien à la mort, et qu'il serait vain de vouloir faire revivre don Juan. Don Juan songe un instant au suicide ; mais un rire éclatant et jeune retentit ; c'est la servante de l'auberge, Pépilla, une jolie fille qui s'amuse avec son amant. Don Juan la rejoint et essaie de la conquérir. Elle lui réplique sèchement : « C'est cinq douros ! » Et don Juan, définitivement déchu, monte docilement l'escalier derrière elle.

Comme l'on voit, M. Bataille, tout aussi bien que Tirso de Molina, voue son héros au châtiment. Mais nous vivons dans des temps moins cruels et moins théologiques. Et la belle Pépilla est assurément moins froide que la statue du Commandeur... Don Juan, après tout, n'a pas à se plaindre de M. Henry Bataille.

ÉTIENNE REY

PARMI LES LIVRES

LES FORCES ÉTERNELLES

Imaginez une âme qui soit ensemble sollicitée du dehors et tourmentée par sa propre ardeur ; une amibe, qui se précipite jusqu'aux parois de sa cellule, et qui ressente, avec douleur et joie, ces forces qui l'entraînent ; sans cesse ravie, brisée, jouet du soleil et du jour ; consentant à son ravissement, et docile aux tourbillons ; et, par un don divin, capable de chanter sa souffrance et son plaisir.

Telle est la première impression que font les poèmes de madame de Noailles. Il est singulier que cette poésie élémentaire jaillisse d'un esprit si finement façonné. Quoi ! être un écho de la nature, une modulation des voix éternelles, et en même temps avoir la conversation la plus vive et la plus spirituelle ; être l'interprète de la nature, parler comme frémissent les rameaux sacrés, et en même temps se divertir de la politique et connaître les monstres de son temps ! On s'étonnerait de ces contrastes, si les poètes et les mystiques ne nous y avaient accoutumés. Et au total, faut-il en être surpris? Il y a sur la terre des esprits gracieux et moqueurs. Madame de Noailles les chasse au moment qu'elle écrit, et elle ne souffre plus autour d'elle que les esprits de l'air, fluides et palpitants et martyrisés par cette lumière d'or qui les ravit. Ce sont eux qu'elle tient captifs dans ses poèmes.

Mais c'est une magicienne victime de ses enchantements. Elle sait à quoi la condamne son art redoutable. Dans l'*Ode à un coteau de Savoie*, elle a parlé de ce chemin secret qu'elle a gravi enfant, et où les humains ne passent pas. Il mène à un sommet où l'on subit la torture. Ceux qui ont souffert cette épreuve ne ressemblent plus à ceux qui vivent sur la terre. Ils sont à jamais seuls et le soleil leur parle. Ils ne sont plus joyeux, mais ils sont ivres. Ils pleurent du sang, mais ils appartiennent aux dieux.

Elle appartient si bien aux dieux qu'elle renouvelle les antiques légendes. Elle reçoit la visite du soleil. Le dieu glorieux s'assoit à sa table et elle lui offre des fruits. Il vient sous des traits si humains, — quelque adolescent doré au manteau de pourpre, — qu'elle peut jeter ses bras autour de lui, et que dieu et mortelle, vivent et rêvent côte à côte. Et il lui parle comme il parlait jadis à Leucothoé. « Je suis l'œil du monde, disait-il à la fille d'Orchamus ; je mesure la longue année. » Son langage est aujourd'hui pareil et plus splendide encore :

> Et je suis l'éternel anneau des douze mois...
> Je brille, je m'entends briller, je m'émerveille.
> Je suis le miel divin des célestes abeilles....

Il dit des paroles consolantes, et sa visite l'est plus encore. Car le soleil est fidèle à ceux qui l'ont aimé. Quand Leucothoé, ayant cédé à son éclat, fut enterrée vive par un père irrité, il rompit le tombeau de ses rayons indignés. Le corps de la jeune fille reparut au jour ; il essaya de la ranimer et, comme elle restait blanche et froide, il la changea en fleur, pour que sa tige au moins et son parfum plus haut montassent vers le ciel. Voilà un exemple et un présage pour une âme inquiète de la destinée.

Après cette aventure, madame de Noailles refait le voyage de Phaéton, et elle en revient, pleine d'un effroi qui lui fait aimer la douce terre :

> Je reviens d'un séjour effrayant ; n'y va pas...
> Ne tends jamais l'oreille aux musiques des sphères,
> N'arrête pas tes yeux sur ces coursiers brûlants :
> Rien n'est pour les humains dans la haute atmosphère,
> Crois-en mon noir vertige et mon corps pantelant.

Il est impossible d'être plus ingénument païenne : les dieux l'oppressent. Entre elle et eux, c'est une lutte où elle les défie. Elle les invite sans fin à vaincre ce cœur plus fier et plus vivace qu'eux. Elle vit dans ces combats. Elle est « un corps léger qu'anime un ouragan amer ». Parfois elle n'en peut plus et elle demande grâce ; ainsi à Delphes, celle qui parlait au nom d'Apollon demandait un répit à ses divines tortures :

Forces de la nature, acceptez que je chôme.

*
* *

Madame de Noailles a expliqué son propre génie par l'influence de trois aïeules : l'une, grecque aux yeux allongés, lui fit don de la poésie ; l'autre, qui fut reine, solitaire et distante, lui fit don de l'animation intérieure ; la troisième, ayant, pour suivre celui qu'elle aimait, quitté la terre natale, lui fit don de la nostalgie.

Elle fut ainsi livrée par elles au divin : enfant triste, enivrée et chétive, contemplant avec un humble amour l'exaltant univers, mais déjà sûre d'un grand destin,

Jamais aucun humain n'a senti des murailles
Contraindre un cœur plus enflammé.
Songe à cela, Passant, et que ta tendresse aille
A l'enfant qui a tant aimé.

Une puissance infinie d'exaltation était en elle, et n'a fait que s'accroître : plus elle vit, moins elle peut exprimer l'orage, la force et l'amour infini de son cœur. Elle se compare à la porte de la crèche, où les Rois mages apportent leurs cadeaux parfumés.

Je suis cette humble porte ouverte sur le monde,
La nuit, l'air, les parfums et l'étoile m'inondent...

Le jour et l'année se déroulent comme une tragédie, dont elle est la victime. Le matin au rire onduleux la réjouit comme une plante reposée. Midi dévore, comme un fruit brasillant,

ce cœur tout affamé de ciel. Et la splendeur du soir le déchire à son tour.

> Splendeur des soirs d'été, que vous brisez le cœur
> Par votre calme ardent, vos clartés, vos moiteurs,
> Vos conseils de plaisir, vos suspectes promesses,
> Qui coulent en eau d'or du soleil qui s'abaisse.

L'apaisement vient avec la nuit. Tout le jour elle s'est effrayée, irritée, étonnée ; le sort l'a combattue, armé de secrets infinis. Mais une pièce magnifique célèbre Minuit, où l'âme vivante se mêle à la mort. Elle l'imagine noir comme le Nubien qui servait Cléopâtre. Il veille sur son sommeil et sur ses yeux scellés. Elle dort, imprécise et pure, avec un cœur content. Et l'on est stupéfait de voir combien cette journée, avec sa turbulence intérieure et son repos ingénu, ressemble à celle des enfants.

Le drame de l'année complique celui des jours. Le printemps vif, tiède et mouillé fait ruisseler sur elle la joie humide des odeurs. Mais déjà le mois de mai l'enveloppe de ses maléfices. Le matin la grise. Elle absorbe, en respirant, toute la gaîté du vent bleu, du soleil et du cri des oiseaux. Le soir a des charmes redoutables. « Charme d'un soir de mai, que voulez-vous me dire? » Mais c'est l'été qui la terrasse, comme le soleil était le dieu qu'elle invoquait.

> Été, je ne peux pas me souvenir de vous :
> Tel est votre secret et telle est votre force
> Que, dès que je vous vois jaillir de toute écorce,
> Un radieux effroi fait trembler mes genoux.

Elle souffre quand la jeune splendeur de l'été rit de toute sa vigueur verte. Le suave azur la ravit et la torture. Le soleil met sur son cou sa belle main forte et cuisante. L'été s'appuie contre son cœur, et elle défaille de désir et de nostalgie.

L'automne est la saison où elle est née. Mais elle n'aime pas cet été rétréci, pâle et qui va mourir. Dans ces paysages d'or, peints de pourpre et de vert, tout ce qu'elle respire lui semble perfide. Elle est faite pour louer ce qui naît, non ce qui meurt. Quant à l'hiver, il n'est guère que la féerie du gel et de la neige, avec un ciel du bleu sacré des printemps grecs.

Et sur ce double drame viennent s'ajouter maints épisodes.

Il y a dans le livre dix ou douze jours de pluie, tous différents, et qui sont des merveilles de précision et de sentiment. Écoutez tomber cette averse sur les premières feuilles :

Eau tendre où le printemps abonde,
Pluie industrieuse et féconde,
Dont le clair et piquant tapage
Est en marche dans le feuillage,
Fine habitante des nuages,
Toi qui transmets le ciel au monde,
Viens danser dans mes mains ouvertes,
Abaisse tes pieds diligents,
O ma sauterelle d'argent,
Sur ma joue à tes jeux offerte....

On n'a rien écrit qui ait plus de grâce. Quelle différence avec la rude pluie d'été tombant à ressorts ! Mais cette odelette est une prière : que cette pluie apaise la grande soif d'un cœur souffrant en qui tout émoi s'exagère. Toute cette fête multiple, du printemps à l'hiver et de l'aube à la nuit, se déroule dans ce cœur. Un puissant accord apparente la poétesse avec la nature. Le cantique des choses la comble et la méconnaît. Sa vie, pareille à celle des plantes et gonflée de soleil, d'espoir et de folie, est une torture ineffable.

L'injuste ferveur qui nous lie
A l'univers aveugle et sourd
Est mon triste et blâmable amour.

Tout le livre est le cri de cette ferveur, l'écho du drame toujours nouveau de la nature dans un âme extrêmement sensible. Madame de Noailles se fait gloire de cette sensibilité exceptionnelle :

Mon destin fut cruel, mais fut un beau destin.
Je tremblais de détresse et je tremblais de joie ;
Mes regards enivrés s'emparaient des matins
Comme un étau d'argent qui scintille et qui broie.
Quel cœur ressemblera à ce cœur qui contint
L'orgueil d'être à la fois le vautour et la proie?

Et plus loin :

O vivant incendie, il te faudra périr !
Mais déjà le futur te recueille et te nomme,
Et les cœurs turbulents sembleront économes
Auprès de ton ardeur léguée à l'avenir.

Ou encore :

> Jamais aucun mortel n'aura ces yeux qui tremblent
> De plaisir et d'ardeur devant les feux du jour.
> Privilège divin d'un formidable amour,
> Je ne puis te léguer un cœur qui te ressemble.

Quand les poètes parlent d'eux-mêmes, un peu de magnificence leur est permise. Il leur est doux de dire que nul n'a connu leurs souffrances et leurs joies. Madame de Noailles nous assure qu'elle a tout aimé, tout vu, tout su. A l'idée que son cœur infini, vaste témoin du monde, ne battra plus, elle conclut que l'univers même périra. Il n'est pas jusqu'à ses souffrances qu'elle n'accroisse avec un peu de complaisance ; et elle se félicite d'avoir eu en partage tous les maux de la vie.

* * *

Il y a peu de cris de révolte contre cette nature divinisée. Au contraire, l'image que s'en fait madame de Noailles porte le signe d'une piété amoureuse. Elle l'appelle Nature divine et fidèle à vous-même ; exemple du labeur et exemple de l'amour ; elle la prie d'enseigner les hommes. Elle pousse la confiance envers les astres jusqu'à leur demander ce qu'ils pensent en voyant les humains qui s'égorgent. Ce n'est donc point de la nature que vient l'angoisse qui plane comme un nuage sur tous ces poèmes. Cette angoisse est double : elle est le tourment de l'infini, et le sentiment de la mort.

A l'inquiétude de la mort, madame de Noailles doit des vers déjà classiques et qui resteront parmi les plus beaux. Cette fois encore la douleur de sentir la vie se défaire lui a inspiré des poèmes émouvants. Mais on n'entend plus le cri désespéré d'autrefois. Il y a une sorte de résignation, de lassitude, de satiété :

> Ayant tout désiré, ayant tout obtenu,
> L'excès dans la douleur et dans le plaisir même,
> Ne dois-je pas aimer cette saison qui meurt...

Il y a des exhortations à finir sans regret, et des consolations, tirées de la gloire de survivre. Toute la première partie, qui est faite de poèmes de la guerre, n'est qu'une méditation sur la mort. J'en voudrais citer au moins cette belle pièce, qui s'appelle la *Jeunesse des Morts*, et qui, si je ne me trompe, n'a pas été recueillie.

Le Printemps appartient à ceux qui lui ressemblent,
Aux corps adolescents animés par l'orgueil,
A ceux dont le plaisir, le rire, le bel œil
Ignorent qu'on vieillit, qu'on regrette et qu'on tremble.
— O guerrière Nature, où sont ces jeunes gens?
Quel est ton désespoir lorsque saigne et chancelle
La jeunesse, qui seule est fière et naturelle
Et brille dans l'azur comme un lingot d'argent?
Ces enfants, bondissant, partaient, contents de plaire
Au devoir, à l'honneur, à l'immense atmosphère,
Aux grands signaux humains brûlant sur les sommets.
Ils dorment, à présent, saccagés dans la terre
Qui fera jaillir d'eux ses rêveurs mois de mai...
— Songeons, le front baissé, au glacial mystère
Que la Patrie en pleurs, mais stoïque, permet.

Ils avaient vingt ans, l'âge où l'on ne meurt jamais...

Malgré la gloire, malgré l'héroïsme, l'idée de la mort reste effrayante. Elle apparaît comme un fantôme, de place en place. Tantôt c'est le souvenir d'un jour où l'on a cru mourir et le souhait d'une mort pareille. Tantôt c'est un cri de fatigue qui implore la fin. L'ombre funeste s'étend sur le sommeil, et la ressemblance est si forte que la mère pousse un cri de terreur en voyant son enfant dormir.

L'autre angoisse est celle de l'infini. C'est une sorte de désir vague d'étreindre ce qui ne peut être saisi, et de trouver un plaisir, un sentiment, une douleur même qui comble enfin le cœur. C'est un vieux mal, attaché à la noblesse humaine. Nul être contemplatif n'échappe à l'attrait des énigmes du monde. Mais enfin cette métaphysique ne saurait troubler très profondément un être si spontané et si sensible. Guéris des cieux, pauvre âme, dit-elle,

Et réduis l'infini au culte de l'amour.

Il se fait ainsi une sorte de trinité de l'infini, de l'amour et de la mort. A l'instant, madame de Noailles conseillait de chercher l'infini dans l'amour ; mais aussitôt elle s'évade avec une aisance indifférente et un silence sournois de l'amour dans l'infini ; elle glisse de l'un à l'autre sans le dire, et il y a peu de vers plus mortifiants que ceux où elle donne avec une si cruelle tranquillité le détail de sa distraction :

Vous parlez d'une voix que j'entends à demi ;
Étant heureux et doux, vous me croyez contente.
Vous ne pouvez savoir quel infini me tente,
Ni quels divins secrets j'échange avec le soir.
Ma fraternelle main sur votre front s'allonge,
Vous contemplez mes yeux comme un calme miroir,
Et nous sommes baignés d'un vaporeux mensonge,
Vous étant confiant et moi celle qui songe...

Évidemment, il n'a rien vu, et ces vers lamartiniens sont un chef-d'œuvre de rosserie discrète, orgueilleuse et languissante.

Cette triple unité de l'amour, de l'illimité et de la mort n'est marquée nulle part plus fortement que dans un poéme intitulé, *Ce ne sont pas des mots*. Là, cherchant à décrire le contentement de l'amour, elle en vient à parler de cet immense et conscient bien-être qui la fait respirer avec les cieux ; et cette plénitude même fait ressembler l'excès et le néant. Les trois termes sont là. Ils reviennent à chaque instant, presque toujours deux par deux, l'amour et la mort, l'amour et l'infini. Ils sont de nouveau réunis à la fin de la pièce sur le silence :

Et j'observe, l'esprit tendu comme un chasseur,
Tandis que je languis d'*amour* sur votre cœur,
Dont j'entends en pleurant les *mortelles* cadences,
La course *illimitée* et pure du silence.

*
* *

Voilà la substance du livre. Si jamais poésie à été naturelle, c'est celle-là. Une âme exposée nue aux forces éternelles, frémit, brûle, s'élance en mille mouvements browniens, et de toute cette agitation, elle fait un chant, comme la cloche qu'on frappe. Mais encore, cette poésie faite de deux temps, un

choc reçu et une vibration rendue, peut avoir deux formes, selon qu'un temps ou l'autre l'emporte. Chez Lamartine, la notation de l'ébranlement primitif est nulle ou vague; c'est seulement un commentaire rajouté qui nous apprend dans quelles circonstances le poète a composé; et toute la poésie est faite d'une certaine persistance de l'esprit qui, une fois en mouvement, continue à sonner. Chez madame de Noailles, c'est le contraire : toute la poésie est dans le choc initial, qui s'inscrit avec une fidélité et une délicatesse saisissantes. On a déjà vu qu'elle avait noté des mouvements de gouttes de pluie, sans confondre la pluie du printemps et celle d'été :

> Aime la vive pluie, enveloppante et preste,
> Son frais pétillement stellaire et murmurant.

Là, le son des mots est vraiment délicieux et donne le déchant avec le clapotis des gouttes détaché sur la rumeur plus basse de l'averse. Mais parfois un paysage entier est fait d'une grande image :

> Quand l'hirondelle jette en cercle dans l'azur
> Ses cris persécutés d'oiseau qu'on assassine,
> Suivis d'un silence ample et pur.

Ces vers, qui sont des peintures si vives et des cris si émouvants, ont les défauts de leur sincérité. Ils sont souvent d'une éxecution très lâchée. Musicalement, quand ils n'ont pas exactement le son du sublime, il leur arrive d'être un peu faibles. Tantôt c'est une accumulation d'accents toniques :

> Et puis ce beau jet soudain cesse,

ce qui fait un vers avec cinq longues de suite. Tantôt c'est la suite de sons la plus disgracieuse :

> Que partout où l'on est, que partout où l'on aille.

Ces négligences sont d'autant plus singulières que l'habileté à faire le vers est extrême. Il y a un très curieux mélange d'une

facture classique, comparable à celle des poètes descriptifs du XVIIIe siècle, et d'un impressionnisme tout à fait moderne.

Un léger volant d'eau se défait sur la rive
Et couvre, en s'épandant, de sa fraîche clarté,
Mille petits cailloux chassés et rapportés,
Qui font un bruit secret et glissant de rosaire.

Les trois premiers vers sont du Delille ; le quatrième est propre à madame de Noailles. Un autre passage, avec une virtuosité et une souplesse infinies, rappelle, par delà le XVIIe siècle, la fraîcheur du XVIe. Voici une ode à un coteau de Savoie :

Petit fragment sous les cieux
De l'univers qui tourmente,
Toi, fier des sources ailées,
De tes hautes roses menthes
Dont les tiges sont mêlées
A l'absinthe crêpelée,
Toi, laborieux autant
Qu'un moulin qui, tout le temps,
Fait mouvoir sa forte roue,
Toi qui travailles et joues,
Ne devrais-je pas aussi
Plier parfois mon souci,
A des tâches coutumières?
Mais, cher coteau, je ne puis !
Il faut à mon âme fière
Tout l'univers pour appui.

Évidemment Ronsard est bien pour quelque chose dans ces jolis vers. Cependant le vers naturel et qui marque la respiration même de l'auteur est l'alexandrin, soit seul, soit alterné avec le vers de huit. Dans cette mesure aisée, madame de Noailles parle librement, rêve et se plaint. Au contraire la petite strophe de quatre vers de huit, la strophe d'*Émaux et Camées*, est d'un travail trop minutieux pour elle. Quand elle l'emploie, le vers sonne mal. Pour en finir avec cet échenillage, il faut marquer quelques hardiesses de grammaire, comme l'emploi de *bien que* avec l'indicatif. Mais c'est là un terrain dangereux, où j'hésite, et il existe des exemples justificatifs pour tous les solécismes. Les puristes s'alarmeront de quelques images, comme le cri d'une cervelle, lequel s'entend rare-

ment, ou les astres qui parfument la nuit. Ils admireront qu'on brave la malveillance au point d'exalter ce menu :

La verte crudité de la jeune prairie
Est pour l'œil ébloui un exaltant repas.

Enfin ces images, d'une beauté si juste et si pure toutes les fois qu'elles sont observées, deviennent vagues et faibles dès qu'elles sont inventées. Il est un exemple curieux de cette différence dans un poème sur la cathédrale de Reims. Madame de Noailles compare la cathédrale meurtrie à un visage aplani, résistant, consentant : c'est visiblement de la littérature, pour sincère qu'elle soit, et ce n'est peut-être pas très bon. Mais voici aussitôt un vers vu, et qui est admirable. C'est le peuple des statues, anges, beaux dieux, madones et rois :

Cette antique assemblée aux doigts joints et brisés.

*
* *

Tout cela n'a guère d'importance, et un seul beau vers efface de son éclat toutes les négligences. Après qu'on a interrogé ces poèmes et qu'on les a tenus entre les mains, on est émerveillé de les sentir encore tièdes et vivants. Tel est le miracle de l'âme qui les anime. Il y a des cris qu'on entend retentir encore. Et ce qu'on peut écrire des poèmes de madame de Noailles, c'est madame de Noailles qui l'a tracé dans cette juste promesse et ce fidèle portrait :

Vous qu'étant morte j'aimerai,
Jeunes gens des saisons futures,
Lorsque mêlée à la nature
Je serai son vivant secret,
J'ai mérité d'être choisie,
— Perpétuité des humains ! —
Par votre tendre fantaisie,
Car lorsque sur tous les chemins
Je défaillais de frénésie,
Je tremblais d'amour et de fièvre,
J'ai soulevé entre mes mains
Une amphore de Poésie
Et je l'ai portée à vos lèvres.

HENRY BIDOU

LES ÉMOTIONS D'UN FOOTBALLEUR

Samedi.

Avant de se coucher il éteint la lampe : le noir de la nuit apaisera mieux le tumulte de ses pensées. Puis, vite, il ouvre la fenêtre, s'il pleuvait? Non, mais le vent charrie des brumes et siffle aux branches nues des arbres proches.

— Zut, — dit-il.

Il ferme les vitres, se glisse dans les draps.

Demain, c'est le premier grand match, le sien ; alors il aurait voulu un ciel de velours où les étoiles de minuit font crépiter leurs fléchettes d'argent.

Oh ! non, pas la pluie, cette noyade de l'âme et du sol sous le flottement têtu des fines gouttes, la pluie qui visse au café les spectateurs, gaine les pieds d'argile lourde, fait rater la balle et jurer les lèvres. Et il sourit, car il a vu d'un trou bleu fuser le soleil, il a vu la pelouse qui attend, énigmatique, entre ses lignes neuves, les masses sombres débordant les toits rouges des tribunes et à la pointe du mât, enlacé de couleurs connues, l'oriflamme qui s'amuse.

— Il fera beau !

... Le ballon vole... Pour le saisir ses bras bougent ; et ce mouvement commandé à ses nerfs par la vision le fait sourire encore.

— Suis-je enfant, — murmure-t-il.

Il accueille ses souvenirs sportifs. Les matches du collège, les jeudis, sous l'œil du pion : bataille incohérente autour de la balle folle, cris sans fin, puéril orgueil du premier essai... et la gloire de connaître X..., le trois quarts fameux du club champion. Puis les modestes parties en équipes trois, deux, sur les terrains déserts que pointillent çà et là des groupes ennuyés. Et le rhabillage, en hâte, au pied d'un mur, les effets humides.

Ah ! il fallait y tenir à ce football, ce dieu des muscles qui absorbe pourtant les heures d'études, fauche les pensées, les lie en gerbe et les piétine, et ne les lâche que bien fatiguées, bien meurtries, lasses déjà du travail qui s'avance et réclame son dû.

Et de quinze à vingt ans il avait subi l'emprise, esclave docile, heureux d'obéir au maître fort, dispensateur des minutes violentes, délicieuses, triomphales.

Et demain, il la tiendrait, la partie autour de laquelle, des années, rôdèrent ses désirs. Elle avait usé ses rêves d'adolescent et avant de la jouer il la connaissait : une débauche d'efforts, une griserie d'élans, l'adresse facile, facile, et la fuite éperdue dans un envol des pieds rasant les herbes, au milieu d'un hourrah puissant qui le soulevait, et la chute, le ballon sous le ventre, derrière les poteaux. La voilà sa partie.

Soudain une idée crève le passé, bouscule l'avenir : les crampons !

Il tourne le commutateur, attrape sur une chaise la sacoche brune, l'ouvre et voici les souliers propres, les lacets neufs. Il palpe le cuir jaune qui ondule sous les doigts, puis l'œil fixe, très pris par un examen qui n'en finit plus, il regarde les crampons.

Ils sont bien tels qu'il les voulait. C'est lui qui a donné les indications au cordonnier rétif. Très larges à la base, ils s'effilent par le haut afin de mordre le sol, et sous le talon il n'y en a qu'un : une idée à lui. Celui-là brisera la course, sera le pivot où naîtra le crochet. Et cet autre à la pointe, plus petit pour ne pas relever l'orteil, permettra le brusque démarrage.

Il approuve le dispositif par des « oui » à peine murmurés.

Maintenant il soupèse les chaussures ; elles sont légères,

cuirassées par-dessous, et serrant les chevilles comme un corset. Ah ! les jolis coups de pied, prestes, durs, nerveux, qu'il donnera.

Puis fouillant la sacoche :

— J'ai bien tout?... les bas... maillot... les culottes... Et les jarretières? ah ! les voici.

Il secoue une boîte qui résonne.

— Ma kola granulée. A la mi-temps, il m'en faut. C'est bien complet?...

Il fronce les sourcils, ramasse ses pensées qui musent, et maître de son attention, il détaille un footballeur imaginaire.

— Ça... ça... le mouchoir... la ceinture... oui, bon ; allez, sous le lit.

En y jetant la sacoche, il lance aux vitres un coup d'œil anxieux.

— Dormons !

Dormir ! Le sommeil appelé flâne au bout des cils et le songe revient.

C'est la grande-rue, sept heures. Les lampes aux devantures font une fête de clarté et la foule remue des bustes vernis de lumière. Il attend la petite amie. Soudain :

— Bonsoir, Desroches, je vous cherchais.

Et la nouvelle éclate : il joue demain trois quarts aile en équipe 1, pour le championnat.

— A neuf heures, au café, petite salle ; le capitaine réunit les équipiers, il compte sur vous.

Il n'a su que répondre...

Un remords lui pince le cœur : mais il est parti tout de suite.

Au café, les inaccessibles pontifes qui l'ignoraient jusqu'ici lui abandonnent un demi-sourire entre deux cartes, et l'un plus enthousiaste lui serre les doigts. A côté les joueurs potinent ; on l'accueille bien. Les anciens l'accostent, approuvent son choix.

— Faudra en mettre, petit !

Plus grave et soucieux, le capitaine le gave de recomman-

tions et promet le poste définitif. Il écoute, écoute, accumule les « oui ».

Dehors, c'est l'heure du rendez-vous perdu. Il est tard. Elle sera rentrée... et les murmures d'amour s'étouffent dans la rumeur des phrases belliqueuses où claironnent les mots techniques plus agréables à l'oreille que le bruit d'un baiser. Il reste. Quand il peut, de-ci de-là, il place un avis différent, s'exclame au récit d'un exploit, prodigue des louanges, fait sa cour.

Comme il ne résiste pas au besoin d'entendre les vétérans parler de ses qualités, il affecte ne point les avoir. Et pour sa plus brillante, la vitesse, il a des doutes, assure qu'elle ne vaut pas celle d'un tel qui l'autre jour à Bayonne... Le groupe se récrie. Alors il cueille les mots attendus, capiteux comme un vin doré, dont la griserie se poursuivra plus douce dans le souvenir.

Le terrible amour-propre du footballeur naît en lui et bientôt, bardé de certitudes sur sa science, sa force, son coup d'œil, il résistera à toutes les critiques, s'indignera d'une décision contraire à ses moyens, et goûtera indolemment le siège de sa personne que la commission ne manquera point de faire à chacune de ses rencontres sérieuses. Jouera-t-il, Desroches? Ce grand point d'interrogation qu'étaleront à l'envi les journaux, ce sera lui. Et délicieusement caressé par la crainte répandue sur son nom, il passera, mystérieux, vite reconnu par la foule des trottoirs. Un sourire désenchanté dira une incurable peine... et son dédain du jeu brutal.

Maintenant c'est le match.

Que sera-t-il? Un frisson d'angoisse le parcourt : s'il jouait mal? Non ! D'abord il a une grosse veine, un centre parfait dont tout l'art consiste à ouvrir la brèche où fonce l'aile. Et n'est-ce pas cela qu'il lui faut? Un joueur fin, attentif, impersonnel qui lancera au moment opportun la prodigieuse machine à galoper que sont ses jambes.

Ah ! ces départs... ce dixième de seconde indescriptible où l'âme, les muscles, l'œil appellent le ballon, supplient le porteur... Et ce cri muet qui projette le corps lorsque la balle arrive...

L'évocation est si intense que ses jarrets plient, les reins se courbent.

Ah ! l'avoir dans un trou ce ballon, et à lui la course, le crochet, le choc... l'essai.

Et il entend les vivats enragés, le tonnerre des pieds roulant sur les gradins, il devine la danse folle des chapeaux, cannes et mouchoirs, et dans un coin, contre la barrière, s'agrandit un sourire, deux petites mains l'acclament.

Puis la fin sifflée, et c'est la sortie entre deux murs vivants dont les parois ondulent, et le murmure de son nom qui court, s'accroît et l'accompagne.

De la nuit profonde des rues, bouchées de brouillard, monte le cri du camelot ; et sous la poussière lumineuse des lampes il tient la feuille fraîche, le journal, le long article consacré au match. Trois, quatre, cinq mots sautent des lignes, s'impriment dans ses yeux : son nom ! Il lit ; les phrases disciplinées marchent au rythme de son cœur.

C'est un triomphe ! Il sera la nouvelle étoile et le monde sportif accueillera sa renommée.

Il a chaud et se découvre.

— Dieu ! que je suis gosse ! Si l'on savait ce que je pense !

De fatigue, il s'endort, mais se réveille dans le soleil, en un pays fabuleux couvert de joueurs.

Et c'est la course des rêves : le terrain vert se dessine ourlé de noir. Une rumeur : voici le quinze aimé, un éparpillement rapide de gars semblable ; la lutte indécise, âpre, dure, les ruées haletantes, un galop furieux de genoux blancs, énormes qui vont le renverser, l'espoir qui gonfle sa poitrine, la déroute qui gifle son cœur, et le dernier coup de sifflet morne ou triomphal...

Deux ou trois réveils coupent la fantasmagorie ; les vitres impénétrables suent. Puis l'esprit rôdeur, las de sa liberté, s'enlise dans les ténèbres.

Il n'y a plus rien.

Dimanche.

Depuis le matin il pleut.

Desroches, le front collé à la vitre froide, l'œil fixe, regarde la tombée de la bruine. Rien de clair dans l'impalpable pous-

sière d'eau... rien... pas même ce petit haillon bleu qui s'use parfois au milieu des nuages, ou s'agrandit prometteur de soleil. Rien ! Une immense calotte basse écrasant l'horizon demi-circulaire.

Et là-dessous, dans cette mouillure, il y a son espoir qui rampe les ailes brisées.

Une colère de gamin puni monte à sa gorge.

— Cochon de ciel ! — jette-t-il.

Puis rageur, sous le cinglement d'un mot plus sale, il saisit la sacoche et sort.

Il a plu toute la matinée.

Près du square, à la pointe fine d'un mât les couleurs du club s'enroulent tel un torchon de lavandière et ne bougent plus. En bas, les dômes luisants des parapluies coulent comme des flots. Dans les rues, les larges glaces pavoisées d'affiches bicolores disent le grand match, les murs aussi, les arbres ; et les plaques des tramways le promènent.

Mais à la salle du club, s'attristent les joueurs. Des centaines d'yeux fouillent le ciel.

Il pleut.

Lui, souffre. L'amour-football est le maître de son cœur ; et comme il ne pourra lui donner toute la vigueur de ses muscles, à cause du terrain détrempé, les minutes de joie seront rares. Une véritable souffrance alourdit ses pensées, en brise les flèches contre la voûte impénétrable où grouille l'eau.

— Oh ! marquer quelque chose.

Ha... a... ha... Pour s'arracher du sol, à chaque foulée, il pousse la plainte rude : ha... a... ha... Dans ses yeux, très vite et à la fois, passent deux ombres qui courent vers lui, une ligne noire qui remue au bas d'une pente rouge, et plus loin des arbres : un fouillis grêle de ramures lavées de brouillard.

Puis, plus rien. Un choc brutal le soulève, des cris éclatent que traverse un coup de sifflet.

La partie de championnat est commencée.

Les barrières alignent des rubans de parapluies et les tri-

bunes sombres se tachent de points clairs : visages, mains, plastrons de chemises. Plus une goutte ; mais le ciel s'appuie aux arbres voisins comme un immense vélum gris tendu sur l'arène rectangulaire où s'ébattent, propres encore, maillots rouges et blancs.

***

— Desroches ! Desroches !... Vite ! Vite !

Et la ligne des trois quarts blancs déborde les rouges. Ils sont deux qui fuient sur sa touche ; le porteur, d'une feinte, l'a trompé, dépasse déjà les 22. C'est la chasse, courte, rapide : vingt mètres au bout desquels peut-être la défaite.

Suivant la chasse, la foule hurle.

Desroches s'affole de vitesse. La meute des cris mord ses mollets, l'emporte dans le sillage de l'adversaire. Il le remonte, tend les bras, touche l'épaule fuyante. Les doigts agrippent le col du maillot qui se déchire ; la proie s'échappe.

Ce mouvement du bras a coupé l'harmonie de son élan, et ses jambes désunies flottent. La ligne ronde des parapluies, en face, court à sa rencontre. Alors, à nouveau, il pousse la plainte rude, ce ha... a... ha... qu'il va chercher au fond des entrailles, et c'est quatre, cinq, six foulées, puis soudain, les yeux clos, le plongeon devant lui sur les pieds qui voltigent. Dans sa chute, ses mains saisissent une cheville. Le blanc s'écroule.

Debout, le front meurtri, Desroches se grise de vivats. Le ballon, là-bas, loin, se dispute à la mêlée.

Et pendant qu'il regarde la lutte neutre, puisqu'il n'y prend nulle part, et que s'apaise en lui l'alerte physique, voici la peur glaciale où tremblote sa pensée.

— Il a failli marquer... c'était ma faute... nous étions battus... et je perdais ma place.

Puis l'orgueil de sa victoire murmure :

— Je l'ai rattrapé tout de même...

Et ses muscles assouplis par l'effort, comme un cheval que flatte un cavalier, avancent par bonds allongés, inutiles, à l'affût d'un départ.

Son amour-propre est lavé de la faute commise.

Le jeu libre entre avants disperse son attention. Il aime mieux le groupement fixe d'où va surgir une forme connue d'attaque ou de défense : la touche, la mêlée. Le reste c'est l'incertain, suscitant des courses vaines, des marches fastidieuses, parce que suivre, établir une liaison entre la masse qui opère et lui est un axiome en football.

Trop reculer pourtant réveille l'angoisse, mobilise les forces prêtes à bondir sur le point fragile. Et l'éparpillement aigu de la volonté qui tiraille le corps partout à la fois pour bloquer les attaques multiples est une ivresse douloureuse.

Il aime mieux la touche et plus encore la mêlée. La courte oscillation de ce groupe où la force règne, sourde, brutale, anonyme, ce dos de tortue qui masque la beauté de l'effort et sous lequel s'élabore la naissance de l'attaque lui plaît.

Çà et là, elle se forme, la mêlée, au hasard des fautes ; et il admire la rapidité de cette chose lourde qui glane les joueurs épars, les rassemble, en un point imprévu, les courbe, les écrase de poussées contraires, puis les relève, l'œil trouble encore de forces dépensées, en quête du ballon capricieux.

Quand elle est sur sa touche, il la voit moins bien, par fractions fugitives et changeantes, la balle restant maîtresse de son regard. Celle-ci confisque l'œil, permet seulement de distinguer le détail immédiat qui l'entoure : un talon déchirant le sol, un genou blanc à terre, une épaule tordue, une contraction élastique de dos rouges, un tourbillon de jambes qui ratisse les corps écroulés. Mais l'ensemble lui échappe.

Il n'a pas encore l'impression de la défaite ou de la victoire ; cependant il penche vers l'équipe qui possède un être jeune, vigoureux, d'ardeur inlassable, tenant en réserve dans ses jarrets, jusqu'à l'ultime minute, la course qui forcera le destin à se manifester par un chiffre au tableau noir. Et celui-là, c'est lui !

Les prouesses de ses camarades de ligne l'excitent comme un vin mauvais. L'envie de les rayer de la mémoire des spectateurs par l'exploit qui prolonge sa légende jusqu'aux générations prochaines le fait rêver de forces chimériques. Et ses pensées courtisent le hasard, le supplient d'extraire ce ballon du fouillis des pieds aveugles, et de le passer, durement, d'un

jet droit, si vite, qu'ils seront, balle et lui, dans la ligne des blancs lorsque bougera la défense.

Ses gestes — qu'il ne connaît pas — suivent la course de ses désirs et la marche du jeu. Il est là, à dix mètres de la mêlée, le buste penché sur les genoux fléchis. La tête se relève, les yeux fouillent l'épaisseur des mollets mobiles, les mains se crispent, pèsent sur les cuisses, ont des élans pour happer, des envols pour aider les pieds à bondir et des chutes découragées au bout des bras déçus. Cet abandon des bras semble vider les muscles de leur vigueur concentrée, détendre le ressort des reins ; et le corps résigné, nonchalamment, change de place : le ballon est mort d'un coup de sifflet.

Alors, puisqu'il est sans vie, la bande des joueurs dont il est l'âme se dépouille de force attentive et s'en va, ennuyée, à pas lents, vers les points fixes. Puis le ballon revenu, la galvanisation passe, et les hommes, muscles tendus, esprit en éveil, replongent dans la lutte.

Desroches souffre de ce sifflet qui hache son attente, fauche l'espoir d'une sortie, se moque des secondes gâchées, ronge le temps. Et avec le public il pousse le « ah » désappointé, le cri de regret pour l'occasion perdue qui ne reviendra point semblable, si belle, si nette, ouvrant le chemin de l'essai.

A peine çà et là quelques départs mort-nés. Ils coupent le chapelet morne des mêlées confuses qui naissent et meurent sans histoire. Ou bien c'est le coup de pied rageur, qui, pour dénouer le cafouillage, expédie les deux lignes d'avants, l'une contre l'autre, en ordre, comme des camarades de combat en tirailleurs, faire la touche.

Il appelait cela de l'air obligatoire dans le jeu ; mais il ne l'aimait pas parce qu'il n'était point de source directe de la seule chose qui compte : l'attaque. Hormis cette dernière, les autres phases de la partie ne s'impriment point dans son souvenir. Pourtant il aime aussi la défense près de ses buts.

Là, les secondes ont des longueurs de minutes. Toutes les puissances de sentir qu'accumule sa sensibilité ruissellent en lui, se multiplient dans le temps élastique sans rien perdre de leur acuité. Alors les fibres de sa chair, comme une harpe sous un vent de tempête, gémissent. Elles recueillent et décuplent les émotions venues des gestes des adversaires, de leurs

élans, des charges qui zigzaguent devant les poteaux à la recherche du trou, car ces mouvements sont précurseurs de la défaite qui va s'abattre. Aiguës, rapides, débordantes, ces émotions affolent son cœur. Puis il y a celles que donnent la ruée des siens, la pelouse remontée, la balle reçue au milieu du paquet adverse près de la ligne frontière qui va être violée, et le preste, tremblant coup de pied qui renvoie loin en touche libératrice. Celles-ci sont des joies presque physiques : une brisure de serres invisibles écrasant la poitrine, la forte respiration libre qui suit le péril évité.

Lui, pendant cette défense âpre, incertaine, n'a plus la maîtrise de ses moyens. Il s'abandonne à l'instinct qui le pousse par à-coups têtus, voilant l'intelligence qui s'effraie de prévoir, de commander ; et il sent la brutalité bouillonner dans ses veines. Comme un rustre, elle vient remplacer les forces élégantes et permises qui défaillent. Et il a une rapide compréhension des brutes qui ternissent le rugby : des joueurs incomplets bouchant des trous d'inaptitudes par cette note appréciée : il est dur. Euphémisme grossier pour la foule profane.

Malgré cette ivresse lourde qui le gagne de plus en plus, il résiste à l'envie de bondir sur l'homme à cet instant de durée inappréciable où il tient et ne tient plus le ballon. Choc facile qui défonce quelque chose... mais la balle, ce vrai danger qu'il faut saisir, où sera-t-elle quand maillot blanc et maillot rouge rouleront en geignant sur le sol boueux?

Ce point d'interrogation, seul, aux secondes de désarroi où les membres flottent, désunis, abandonnés par la décision qui se fragmente, ce point seul muselle l'instinct, ramasse la volonté en poussière et la jette sur le ballon.

***

Et voici la minute qui s'avance porteuse de la prouesse.

Mêlée. Les talons des rouges mordent leur ligne de but. Garderont-ils la balle? Non ; elle sort de l'autre côté. Et les quatre rouges, anxieux, marchent vers l'escalier blanc, lancé à toute vitesse, où le ballon saute. Lui, dernière ressource, vise le dernier porteur probable. La balle arrive, lente, haute, et plonge. L'homme ralentit sa course, tend les bras un peu

en arrière. Oh ! le mauvais plaquage : le blanc en équilibre sur un pied, le buste étiré, le ventre, la poitrine offertes au coup. Mais Desroches résiste à la tentation de cogner. Il écoute la petite lueur d'intelligence qui veille sur ses gestes, et guidé par elle, frôlant l'homme d'un bond, la taille en demi-cercle, les bras dessinant la forme d'une amphore, il cueille au bout des doigts adverses la balle qui retombe. Il la saisit mal ; elle ballotte, gluante, dans ses mains. Va-t-elle glisser? Non, il l'a sous le bras gauche.

Et ce coup d'audace, rapide, imprévu, déclenche sur le pourtour le « hourrah » sauveur : la foule hurle la peur ressentie et la joie qui s'étend.

Lui, ne voit pas les alentours ; son regard cherche le vide. Devant, rien ; la ligne blanche de la touche rigide comme une longue, longue flèche indiquant le but et sur la droite, loin, un blanc qui accourt désespéré pour couper sa fuite. A la vigueur souple de ses jarrets il sent qu'on ne l'atteindra pas.

Alors c'est l'ivresse pure de la course. Le sol lourd se fait élastique et, dessus, les pieds prennent une seconde force. Svelte, plus haut de taille, il domine l'étendue verte. Sur ses flancs coulent les bandes latérales et noires que sont les tribunes, vers lui se déplace l'autre masse transversale fermant le terrain. Et de ces trois points viennent les acclamations, des ondes de bruit qui le repoussent comme un vent dans le dos. Il a des ailes. Son corps n'est qu'harmonie. Il n'a pas la sensation d'une énergie qui contracte et détend ses muscles, accélère leur mouvement ; il est étranger au mécanisme de leur marche. Il va sur sa lancée qu'aucune résistance ne ralentit, qu'aucune attraction n'aspire. Parfois seulement un coup de joie dans la poitirne : il va marquer.

Les lignes des 22 et des 50 passent. Ce n'est pas lui qui bouge, mais elles. Il glisse toujours. L'arrière blanc n'a même pu le toucher. Trente mètres et c'est l'écroulement dans le triomphe.

Soudain, derrière, il entend un galop. Surpris, blessé dans sa réputation de sprinter, il veut étouffer ce bruit de talons qui le cravache et il bouscule l'harmonie de sa course par un effort. Il rebondit sur le sol maintenant. Mais son coude droit, qui allait, rasant la hanche, tel un rapide balancier régula-

teur, s'éloigne des côtes, rame l'air, ne concourt plus à l'unité de l'élan. Afin de la maintenir pareille, l'autre bras, le gauche, s'appuie par saccades sur le ballon comme le pied s'appuie sur le sol. Et de là, deux secondes, surgit une force nouvelle qui l'épuise. La tête rentre dans les épaules, front baissé ; les reins projettent le buste.

Ainsi, à la même allure, il a fait dix mètres ; mais derrière, tenace, plus lourd, fatigué, il y a le même inconnu qui poursuit la chasse.

Vingt mètres jusqu'à la ligne blanche d'où s'érigent les poteaux, et plus loin, au-dessus des spectateurs qui barrent le terrain, des gestes blancs et noirs. Ces gestes l'appellent, l'attirent. Les cris redoublent, l'excitent. Il devine qu'on le soutient. Il en souffre ; il est donc en danger ! Et pour calmer l'angoisse des siens et montrer sa vigueur, il allonge sa foulée : il jette haut les genoux, se déhanche, rame plus fort du coude lâché. Le buste se redresse, devient vertical, puis s'incline en arrière ; sa tête tangue sur le cou ; les dents serrées et découvertes compriment des souffles courts. Il piétine.

Alors c'est la foulée lente, lourde, heurtée... et son cri, le ha... a... ha... magique qui le lançait tel un ressort revient mais comme un râle. Son espoir agonise : il ne marquera pas... à moins que l'autre... usé... aussi...

Maintenant la rumeur le saoule ; il va dans un tumulte, les yeux mi-clos, les jambes flottantes, la course brisée de menus écarts. Des doigts griffent son épaule droite ; il l'arrondit pour éviter la prise. Les doigts cramponnent le maillot, tirent, secouent. Les deux hommes titubent accrochés l'un à l'autre ; et après une seconde d'efforts inouïs, écrasé sous un poids trop pesant, Desroches roule sur le sol, épuisé. Contre le ventre, il serre le ballon, voulant le garder. Mais comme on le laisse là, tranquille, il se relève sur un coude. Soudain, il voit les poteaux à sa hauteur, ses oreilles s'emplissent d'un brouhaha gigantesque. Alors il comprend : il a marqué ! Et le long de son corps coulent des frissons de délices. Il sourit. Qu'il est grand, debout ! La rumeur déferle, le bat comme des vagues. Et au pas de gymnastique, fendant les flots caressants des vivats, il porte la balle au butteur.

***

— Tiens ! mon maillot !

Sur la poitrine il a de la chaux, celle de la ligne de but où il est tombé. Cela le fait sourire encore et par association d'idées son regard cherche le tableau noir parce que cette trace blanche a dû laisser là-bas une autre empreinte, un chiffre blanc : 3. Ce 3, c'est à lui !

Pour prolonger les dernières vibrations de son triomphe, il pense aux camarades de la seconde équipe qui le regardent jouer, puis à l'amie. Avant le match, il l'a guidée discrètement sur les gradins des tribunes. Il l'a placée en un coin, près du poteau extérieur, facile à retrouver depuis le terrain.

Comme le jeu lui fait ramasser la balle en touche, contre la barrière, une autre ovation, tel un petit écho des vivats éteints, l'accueille encore. Et des yeux de femmes brillent sous des voilettes...

La partie se poursuit, dure, pas jolie, rampante sur le sol boueux, crevé de trous, zébré de glissades. Par places, disant l'acharnement d'une mêlée, il n'y a plus un brin d'herbe : un morceau de prairie pelé, semblable aux abords des mares où boivent les troupeaux. Les fraîches couleurs des maillots ont disparu. La boue les macule, les raye, s'étend sur plaques, couvre des dos entiers. Et les genoux et les mains sont gris, les jarrets blancs. La balle porte des pustules ou montre des surfaces lisses de bois ciré. Le ciel s'écrase, se ternit davantage, tisse des brumes ; et les hommes haletants, les bras levés aux touches, la mâchoire pendante, soufflent des panaches de brouillard. Les visages luisent sous des taches de boue. Et pour ajouter à cette désespérance morne que sue l'atmosphère, qui glace à plaisir muscles et pensées, le vent crépite sur les platanes, tombe sur le terrain, ride çà et là des flaques légères, sème des feuilles.

Sur les cuisses des culottes larges clapotent.

Mi-temps. Au tableau, 3 points pour les rouges.

***

Le long des touches, les joueurs voraces creusent des citrons. Le jus crispe les lèvres, décoagule le mastic des salives, libère la langue pâteuse. D'aucuns se débarrassent de l'écorce d'un coup de pied.

Les partisans du maillot rouge accaparent les leurs, les flattent, se frottent à leur gloire ; ceux des blancs, rares, venus de loin, s'isolent dans leur peine.

Lui, après avoir traversé la foule qui l'acclame, se dérobe ; mais les murmures qui le suivent sont plus doux à entendre. Maintenant, près du pilier des tribunes d'où pend, par-dessus la balustrade, une main aimée, sous l'œil curieux des spectateurs, il cause à l'amie. Mieux que les promesses d'amour qu'elle lui dit avec les yeux, les regards du groupe indiscret caressent son amour-propre. Et malgré lui, sous le veston rouge à parement noir, cadeau du club, il cambre sa longue taille et sa main nerveuse tamponne sur le front une blessure qui ne saigne plus.

Il se trouve bien là, pas gêné du tout, loin semble-t-il du football, pris par d'autres rêves. Comme il sait mentir ! Son âme papillonne sur cette foule qui rumine son exploit ; et ses oreilles, refusant les quelques phrases de l'aimée, captent les mots flatteurs.

— Nous gagnons... indiscutable... Oh ! ce Desroches... sa place en première... ça crevait les yeux ! Il n'y a que lui ! Et son essai !... fabuleux... oui, monsieur, c'est le plus vite et je m'y connais...

Le sifflet éteint le dialogue berceur pareil à une musique lointaine, réveille l'attention curieuse, baisse d'un ton le vaste murmure du pourtour.

***

Il pleut : une petite pluie légère qui habille le vent de voiles courbes, fugitifs, un peu irréels, qui bondissent entre le ciel bas et le sol noir comme s'ils voulaient emporter les joueurs. Ainsi que des ombres sous la grisaille, les trente athlètes se démènent.

S'il n'avait ce rayon de soleil que son essai lui met dans le cœur, il subirait le poids de toute cette mouillure épandue. Elle étouffe les enthousiasmes, écrase davantage le vaincu, lui donne l'impression qu'il lutte contre elle et puis contre l'adversaire. Et l'avance, légère lorsque le ciel est bleu, semble devoir rester fixe, enracinée à la glaise, défendue par toute cette eau, indépassable.

Lui, devine bien cette chose, et il se doute aussi que les rouges ne marqueront plus. La perspective lui sourit : seul, il aura gagné le match. L'égoïsme féroce du foot-balleur qui étiole les clubs et les tue de défaites vient de le mordre.

« On ne marquera plus. »

Il s'attache à cette idée que confirment touches et mêlées nombreuses sur la zone neutre : les 50. Aucune émotion ne crispe sa gorge parce que l'attente qui suit le départ d'une phase dangereuse ne dure que des secondes, la boue reprenant la balle. Et tous ces driblings des hommes gris, méconnaissables, s'ébauchent à peine : le ballon capricieux, file d'un nouvel élan sur des îlots d'herbes comme la bille d'ivoire reprend vie sur les bandes, s'écrase dans une flaque d'eau, roule et meurt sur la touche.

Malgré l'ardeur des blancs qui s'exaspèrent, rien ne sort de ce jeu compact, et quand leur ligne s'échappe enfin, une maladresse brise leur course, use les forces, fait jaillir la colère.

Lui, ne bouge qu'à pas lents. Il regarde. Les minutes se traînent, s'engluent elles aussi sous l'ondée flottante.

Une fois pourtant il a eu peur, grand'peur. Le hasard, ce dieu impénétrable, qui plane invisible sur toute partie de football, sème l'incertitude et les résultats imprévus, a donné la balle au paquet blanc.

Et les voici en bloc les adversaires, agrandis par les brumes. Lourdement, la balle aux pieds, têtes baissées, les genoux hauts, ils courent traversant les obstacles. Et cette balle, emportée par la vague, qui file à droite à gauche, incertaine du chemin, va peut-être à l'essai. Le public, aimant trop les rouges, oublie d'applaudir, s'angoisse, respire mal, attend la fin de la ruée qui charge leur victoire.

Desroches est seul devant cette furia, à dix mètres des buts. Et très vite passe en lui la notion du temps écoulé depuis la

reprise, comme une autre menace ajoutée à celle qui s'avance : « Il ne reste que quelques minutes de jeu. » La phrase fulgure dans son crâne, zigzague tel un éclair, en accroche une autre, dure, grave, impérative :

— Il faut te coucher !

Cette ligne devient formidable : un galop furieux de géants qui vont le piétiner.

Mais pour le courber arrive le souvenir de son exploit, le merveilleux essai que la tache qui se prépare va éclabousser, effacer peut-être à jamais, le laissant seul tombé au pied de sa gloire. Oh ! non, il ne veut pas. Et le souci de sa future renommée le détermine, le lance paupières closes, le corps recroquevillé, sur les jambes furieuses.

Ah !... il pousse un cri. Un soulier l'a frappé si durement qu'il se tord de douleur sur le sol fangeux. Mais au même instant un coup de sifflet qu'accueillent des jurons, caresse ses oreilles, escamote son mal : il y a touche. Le ballon dévié de sa direction a dépassé la ligne blanche.

Et sur ce point de la ligne, sous la pluie, la foule se tasse, hurle de joie, de crainte, invective les blancs. Une vague de rage la soulève, et c'est laid, laid, comme la honte sur un front blême.

Lui, on l'applaudit, on scande son nom, un chapeau tombe à ses pieds. Parce qu'il se lève difficilement, son capitaine se précipite essoufflé, demande trois minutes. Et les blancs souffrent de cet arrêt, car l'essai est là en train d'éclore, à deux mètres du point qui le rendra officiel — et les rouges sont sur les dents... puis l'heure passe, presse, va s'épuiser dans la main de l'arbitre qui la regarde couler.

A terre, Desroches, rassis, soudainement devenu déloyal joueur, exagère sa souffrance et gémit sous les frictions de ses camarades empressés.

***

Ah ! la rude empoignade...

Mêlée. Les blancs, à la poussée, s'encouragent par des cris sourds, un commandement des huit, unique, d'un même ton, qui coordonne les efforts. Et le paquet rouge se désagrège,

recule, recule. Leur masse molle n'offre d'autre résistance que son poids ; les nerfs léthargiques, ouatés de fatigue, ne bandent plus les muscles meurtris ; et les bouches ouvertes s'appliquent à ne pas perdre la goulée d'air nécessaire pour rester debout. Le regard mort, la tête enfouie dans le sable de la mêlée, ils se cramponnent au dieu hasard afin d'écarter le danger et leur peine.

Trois fois le sifflet relève les seize hommes effondrés, vêtus de boue, flagellés de pluie. Détaché du groupe, chacun fume tout droit, comme retiré d'un bain trop chaud. Les poitrines halettent entre les bras appuyés sur les hanches et les faces noirâtres, zébrées de sueur, font rouler des yeux blancs. Au-dessus de ce toit que forment ces reins courbés une large buée monte.

Et autour de la bataille, belle d'acharnement, d'abnégation, de sacrifices aux seules couleurs, il y a la tempête des cris, les mots de haine, tout un bas-fond d'ordures et de cruauté qui monte et crève aux bouches tordues des spectateurs. La barrière craque, se hérisse de poings tendus. Le public pour aider les siens, pousse aussi, ajoute inconsciemment sa force à celle qui lutte péniblement à deux pas prête à sombrer, à lâcher la victoire.

Desroches ployé en deux, les mains sur les genoux, l'œil mobile, les traits crispés d'ardeur, résiste de toute sa voix à la pression des adversaires. Vite, il s'est trouvé l'âme d'un capitaine ; il a compris que les rouges faiblissaient faute d'un chef, d'un ordre répété, qui cingle, pousse, relève, d'une voix qui éclaire, prévient, applaudit, tonne, soulève, et alors il crie.

Le souvenir de son essai, balayé par la menace qui se précise, ne s'impose plus, s'ils perdaient la partie, comme une consolation glorieuse à l'endroit de son amour-propre. L'âme du club change son âme, ces quatorze hommes c'est un peu de lui, il les aime soudain et les veut vainqueurs.

Il crie, les appelle par leur nom, enrage d'en oublier... il crie, les avertit du danger, commande leurs gestes. Et à côté la foule devinant ce chef qui se révèle se tait. Elle subit l'emprise de cette volonté unique qui ramasse toutes celles éparses, les jette unies sur l'adversaire plus fort. Et l'un des sauvages

spectateurs qui bavait des choses ignobles s'arrache un « merci » des entrailles.

— Bravo, petit !

Il crie... et les siens galvanisés retrouvent vigueur, souffle, espoir. Il crie... mais comme la balle qu'il invite à garder va sortir par maladresse, il plonge dans la mêlée.

Et les voici partis, les rouges, ballon aux pieds, lui en tête, pendant que sur les barrières, libérées de la peur, la bouche nettoyée de mots barbares, les chauvins délirent de joie.

La balle saute, court avec les secondes... et l'arbitre égrène la victoire des rouges.

. . . . . .

Desroches, en s'en allant sous la bruine parmi ses camarades joyeux, songe qu'un instant a suffi pour mettre dans son cœur l'amour de son équipe.

Maintenant, c'est un footballeur.

LOUIS-HENRY DESTEL

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu la lettre suivante en réponse à l'article intitulé : *Le Gouvernement de Koltchak en Sibérie*, paru dans la *Revue de Paris* du 15 novembre 1920 :

Monsieur le Directeur,

Un principal motif inspire les lignes qui suivent : puisque nul de ses compatriotes vivant en France et de plus haut rang que lui, n'a jugé opportun de prendre la parole, il est du devoir de l'auteur de cette « réponse » de défendre la mémoire de l'amiral Koltchak, son ancien chef, et qui fut le « Chef Suprême » de la Russie.

Les premières lignes de cette « réponse » rappelleront tout d'abord à M. X... l'émoi que produisit à Paris et à Londres la nouvelle de la livraison de l'amiral Koltchak par le général commandant en chef des Armées alliées en Sibérie. Le télégramme du 28 janvier du premier ministre Millerand demandant des explications et ordonnant de prendre des mesures pour la libération de l'amiral, est connu de tous. Tous les journaux européens de quelque importance, surtout anglais et français, commentèrent ce fait incroyable ; la presse des États-Unis et du Canada en fit autant. On parla de choses graves, on mentionna le Conseil de guerre ; ce fut un scandale mondial.

M. X... a-t-il vu quelques-unes des « en-têtes » de ces dépêches et articles? En regard de cela, son assertion du « retentissement que dans les milieux intéressés par le monde russe » devient assez curieuse.

A propos de la carrière de l'amiral et de son activité dans la mer Noire, M. X... dit « qu'il s'était attiré de nombreuses sympathies anglaises et avait fourni des preuves d'énergie et de décision ». M. X... devrait savoir que le record de l'amiral est un des plus brillants que puisse avoir un officier ; il devrait, nommément, savoir que les Alliés ne sauraient oublier qu'à un des moments les plus critiques de la guerre l'amiral vint à la rescousse de la flotte de la mer Noire et y rétablit, par son sang-froid et son courage, la discipline et l'esprit d'initiative qui y avaient fait défaut jusque-là.

L'arrivée de l'amiral au pouvoir en Sibérie est absolument faussement représentée. Le « Directoire », composé de cinq personnes, n'était nullement « né du suffrage national », mais simplement du choix de certains groupes politiques existant alors dans ces parages, à cette époque délivrés du bolchévisme. « Les quatre membres présents à Omsk, dit M. X..., furent déportés ; le cinquième, étant absent, disparut. » Or, de fait, l'un d'eux, Vologodsky, devint le

premier ministre de Koltchak et en conserva les fonctions jusqu'à la chute de Omsk. Le renversement du « Directoire » ne fut pas un acte de violence ; il n'y eut point de désordres et il n'y avait point de troupes spéciales appuyant Koltchak. L'amiral avait été lui-même ministre de la Guerre du « Directoire » et fut proclamé Dictateur avec l'appui des membres de ce même « Directoire » et celui de ministres de ce même Gouvernement ; avec, également, l'appui de toute l'armée russe et même avec les sympathies d'une partie des Tchèques et celles de Gaida. La plupart des Gouvernements étrangers approuvèrent l'événement et envoyèrent des « missions » auprès du « Chef Suprême ». M. X... connaît-il la note du Gouvernement français de la fin de mai 1919, transmise par M. de Martel?

L'idée première d'un « Directoire » pour un Gouvernement de Sibérie autonome, avait été abandonnée ou plutôt transformée dans le plus vaste plan de délivrer toute la Russie du joug bolchéviste ; une expédition militaire, avec Moscou comme but, était en vue. Or, le très communicatif « Directoire » n'était pas en état d'agir et d'augmenter le cercle de son influence. Le problème une fois posé : dissolution et destruction du bolchévisme, il était de toute nécessité d'avoir, pour le résoudre, une armée forte et disciplinée. Cette nécessité elle-même réclamait une action énergique et ce fut pour y arriver que l'amiral Koltchak fut élevé au rang de Chef Suprême, de « Dictateur ». Hélas, ce titre ne fut jamais qu'une fiction. Obligé de se conformer à certaines influences au milieu des cercles politiques sibériens, de coopératives, etc., ayant en outre à observer certaines conditions stipulées d'avance, il devint « Dictateur sous conditions ». Et c'est ce qui fit sa perte.

Encore qu'il ne fut jamais libre d'exécuter entièrement ses plans, qu'il fut toujours embarrassé par d'autres, toute la responsabilité pesait sur ses épaules et c'est ainsi qu'il a été blâmé comme un mauvais « Dictateur » ; trop indulgent envers ses adversaires politiques, il laissa se développer une propagande qui devait amener et son renversement et sa ruine.

L'amiral Koltchak a eu trop d'égards envers ceux qui l'avaient porté au pouvoir, et, comme ils étaient nombreux et variés, cela compliquait évidemment sa conduite, semblait la rendre hésitante et incertaine, et contribua à sa perte. Au front à Omsk, à Vladivostok, l'absence d'une « forte poigne », d'une stricte unité d'action, se faisait sentir ; c'est là aussi qu'il faut rechercher l'explication de bien des revers militaires.

L'assertion de M. X... que l'armée de Sibérie manquait de bons officiers, est vraie ; par contre, son assertion qu'alors, en Sibérie, « du côté bolchévique, les états-majors et les officiers venaient en grande partie de l'ancienne armée » est de pure imagination. Celui qui écrit ces lignes le sait pertinemment ; il était en Sibérie pendant l'avance des armées sibériennes ; son travail personnel l'a mis à même de savoir

quels gens composaient « les officiers » de l'armée Rouge d'alors en Sibérie. Mais il régnait dans cette armée Rouge une discipline d'airain et de fer, servie par des mitrailleuses, etc., et pour se faire obéir, les chefs ne reculaient pas devant la cruauté des moyens.

Plus loin, l'affirmation de M. X... « qu'il était inutile et même impossible d'engager quelques-unes de nos belles unités dans cette parodie de bataille » devient assez caractéristique, lorsqu'on sait que l'amiral Koltchak déclina l'offre d'un nombre considérable d'autres « belles unités » qu'il était tout à fait possible, celles-là, d'envoyer au front sibérien. Il a toujours et invariablement maintenu qu'une aide en matériel et en munitions était seule nécessaire. « La guerre civile, disait l'amiral, est une guerre nationale, et il n'y saurait avoir, sur un tel front, de place pour des troupes étrangères. »

En ce qui concerne la retraite de l'armée de Sibérie, M. X... ne dit pas un seul mot qui soit exact.

Après la chute d'Omsk, l'amiral voulait rester avec son armée ; M. X... dit : « Le commandant en chef des forces alliées en Sibérie Occidentale accepte quand même de faire tout son possible pour aider l'amiral, mais lui fit comprendre dès l'abord qu'il était trop tard pour réussir. » Cela n'est pas conforme à la vérité. Le commandant en chef donna plus d'une assurance de la sûreté de l'amiral et les réitéra durant les différents stages de ce voyage vers l'Est, dont toutes les péripéties sont connues dans les moindres détails. Des ordres directs et indirects du commandant en chef furent reçus à différents points. A Nijne-Oudinsk un télégramme ainsi conçu : « Tous les échelons de l'amiral seront transportés hors de la ville sous la garantie des Alliés et sous la protection des drapeaux alliés » ; le télégramme ajoutait qu'en tout cas, l'amiral lui-même et six de ses adhérents seraient sauvés.

M. X... mande : « Les reproches, d'autre part, montaient violents contre les Tchèques qui, prétendait-on, en protégeant l'amiral, prenaient parti dans la lutte intérieure ». Cela est significatif, vu qu'il est établi par des rapports officiels, russes et étrangers, par des documents et des dépositions de témoins, que le rôle joué par les troupes tchécho-slovaques et par le général Syrovoy, tous subordonnés du commandant en chef des forces alliées en Sibérie, a été, en quelques mots, le suivant : ayant soutenu le mouvement révolutionnaire contre l'amiral Koltchak ; étant entrés en relations étroites avec ces éléments, ils avaient fait avec eux, et — plus tard — avec les bolchéwiki, des pactes qui leur permettaient de quitter le pays emportant avec eux tout leur avoir (ce qu'ils appelaient « butin de guerre »), avoir qui était devenu énorme en valeur comme en quantité. C'est avec l'aide bénévole des Tchèques et en employant la zone neutre établie le long du chemin de fer à Irkoutsk, que les Révolutionnaires purent s'organiser, combattre les troupes restées loyales et, protégés par cette même zone neutre dont ils se servaient, renverser dans la ville

les adhérents de Koltchak. Les mêmes Tchèques entravèrent et empêchèrent tout le temps le voyage de l'amiral ; car, cédant aux pressants conseils de ses amis étrangers et du Haut-Commandement allié ainsi qu'à leurs assurances de sûreté pour lui, l'amiral s'était décidé à aller vers l'Est, afin d'établir son Gouvernement à Irkoutsk, nonobstant sa grande répugnance de quitter son armée ; en restant avec elle, comme il le voulait, il eût, certes, été plus en sûreté, et l'amer désappointement de constater qu'il avait fait confiance à de fallacieuses promesses, lui eût été épargné. Des parties de son armée se taillèrent, les armes à la main, leur chemin à travers les glaces de toute la Sibérie, harcelées par les bolcheviki et les organisations révolutionnaires qui infestaient le pays. Un jour, lorsque l'opinion publique deviendra équitable envers la Russie, on se souviendra d'eux et l'on proclamera héroïques ces faits d'armes qu'on ne mentionne même pas aujourd'hui.

A la page 441, l'article de M. X... n'est qu'une seule distorsion de la vérité :

1° Les otages de Koltchak ne furent fusillés qu'après la livraison de l'amiral, et non avant.

2° Personne ne s'attendait à ce que le Haut-Commandement allié livrât bataille pour sauver l'armée de Koltchak ; tout le monde connaissait l'état de la discipline dans les divisions tchèques ; les généraux tchèques eux-mêmes n'en avaient pas fait mystère, ils l'avouaient ouvertement. Mais il semblerait qu'il fût permis d'avoir confiance et d'attendre aide, protection et sauf-conduit, puisque cela avait été spécialement accordé et promis par le Haut-Commandement allié (nonobstant le déni de M. X...). Cette promesse involvait des responsabilités ; elle avait été donnée au nom du Haut-Commandement allié et des Alliés. Mes affirmations sont basées sur le rapport officiel de l'officier d'État-Major pour les communications de l'amiral Koltchak, lequel recevrait toutes les communications du Haut-Commandement allié. Cet officier fut toujours et constamment avec l'amiral et ne le quitta que lorsque ce dernier eut été livré à Irkoutsk.

M. X... s'est hasardé sur un terrain dangereux ; lui-même se dérobe sous le voile de l'anonyme ; mais parmi les Russes opposés aux Rouges, il existe le vif et profond sentiment qu'une terrible injustice a impunément été commise contre un de leurs héros. C'est ce même sentiment qui a dicté ces lignes, tout autant que l'espoir de les voir contribuer à répandre la vérité sur ce drame, en rétablissant l'exactitude des faits que l'on a, pendant quelque temps, essayé d'ensevelir dans le silence et l'oubli et qu'on tente, à l'heure actuelle — et non pour la première fois — de déformer de propos délibéré.

NICOLAS DE BERG-POGGENPOTL

1er décembre 1920.

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LE PHALÈNE

par **Henry Bataille.**

Le *Phalène* vient de paraître en librairie. Cette œuvre magnifique a toujours été appréciée par le public à sa juste valeur, cela dès les premières représentations, alors qu'un certain nombre de journalistes s'évertuaient à la flétrir, en une série de petites notes venimeuses, qu'il est impossible de relire maintenant sans sourire. Le lecteur d'aujourd'hui, dégagé de toute suggestion de la critique, sentira toute la puissance de cette pièce. Il y a dans Thyra de Marliew, bravant son propre destin, décidée à tirer de la vie tout ce qu'elle y peut trouver de beau et de fort, la tragique grandeur des héros antiques se tournant, en un geste de défi, vers les Dieux implacables. Et toute l'angoisse humaine n'est-elle pas dans ce sourire voluptueux et ironique, avec lequel Thyra appelle à elle la joie de la terre, tandis que son esprit inquiet reste fixé sur le terme mystérieux?

Le *Phalène* est bien le poème de milliers d'existences. On a des sens plus ou moins affinés, plus ou moins d'intelligence, de goût, de moyens, mais du jour où, comme cette jeune fille slave, on ne croit plus que médiocrement aux compensations de l'au-delà, on est amené à chercher exclusivement dans l'amour et dans l'art les heures dispensatrices d'oubli. Cela n'exclut nullement, comme le craignent quelques moralistes timorés, la grandeur d'âme et l'esprit de sacrifice. Thyra, la païenne, n'a-t-elle pas l'une et l'autre?

On voit que c'est un thème universel que Bataille a célébré dans ses quatre actes, pleins de vigueur dramatique et de lyrisme. Une telle faculté d'introduire la pensée philosophique dans la vie n'est-elle pas le propre des grands auteurs dramatiques, de ceux auxquels on accorde du génie, après leur mort?

L'OMBRE DOREE

par **Charles Clerc.**

L'attribution du prix Sully Prudhomme, qui lui fut faite naguère, avait signalé aux lettrés les débuts de M. Charles Clerc dans la poésie. Son nouveau livre, *l'Ombre dorée*, nous le montre toujours comme un rêveur délicat, sensible et frémissant à tous les souffles de la fantaisie, mais le talent de l'artiste s'est affermi, et développé. Il a lui-même défini l'attrait que présente sa poésie nuancée selon les jeux mélancoliques ou lumineux de l'imagination : il semble qu'on entre dans un parc d'automne où l'ombre est parsemée de paillettes d'or. Et dans ces bocages à demi éclairés par la saison indécise, on voit passer des fantômes de la Comédie Italienne et des couples échappés de Watteau.

LES ROIS DE BABEL

par **Maurice Verne.**

Pages trépidantes, qui révéleront au lecteur, plus ou moins surpris, quelques épisodes de « la grande guerre des stocks » en 1913, lutte mondiale depuis longtemps entreprise, dont l'aboutissement devait être la grande guerre. L'imagination ne manque pas à Maurice Verne, non plus que les qualités de composition. L'action progresse avec une étonnante rapidité, sans la moindre défaillance. L'étrange intrigue des *Rois de Babel* est savamment nouée, dénouée, renouée. Les protagonistes, les rois de l internationale Babel, le monde des trusts sidérurgiques et autres, font songer aux grands héros balzaciens... mais, avouons-le, un peu influencés par de récents films cinématographiques sensationnels. A l'ensemble on peut reprocher une certaine confusion, des défaillances dans le style. Il n'en reste pas moins une impression de puissance et d'originalité tout à fait exceptionnelles.

L'IMMACULÉE

par **Édouard Schneider.**

L'histoire d'une âme qui rêve un temps d'une vocation monastique, et qui, reprise ensuite par la vie mondaine, y trouve un heureux équilibre, inconnu lors de ses peudo-extases : tel est le sujet que traite M. Édouard Schneider. Et une telle aventure serait banale si elle ne nous était contée par un homme à l'esprit délicat, aussi capable de comprendre les élans de la vie mystique que de goûter les fortes jouissances de la vie. La période au cours de laquelle le héros de cette aventure se croit appelé au service de Dieu est particulièrement attachante ; on y voit une singulière figure de religieuse, dont le prosélytisme est toute la vie, et qui rappelle singulièrement *l'Evangéliste* de Daudet, avec la nécessaire transposition du protestantisme au catholicisme. C'est en somme le personnage principal du roman : car, si le héros de M. Schneider finit par revenir au monde et s'il y est ramené par l'amour d'une jeune fille, ce retour prend l'apparence d'une victoire remportée sur la religieuse et sur son influence. Mais tout cela est indiqué avec une grande finesse de touche, et presque un excès de délicatesse.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.